MURRAY LIBRARY

THÉATRE COMPLET

IV

L'HOMME ET SES FANTOMES

A L'OMBRE DU MAL

DU MÊME AUTEUR :

Trois drames : **Les Possédés, Terres chaudes, Les Ratés.** Éditions G. Crès et Cie. 1 vol. (*Épuisé.*)

Théâtre complet. — Tome I : **Les Ratés, Le Temps est un Songe.** 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

Théâtre complet. — Tome II : **Le Simoun, Le Mangeur de Rêves.** 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

Théâtre complet. — Tome III : **La Dent rouge, Une Vie secrète.** 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

Pièces détachées :

Les Ratés, pièce en quatorze tableaux. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

Le Simoun, pièce en treize tableaux. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

Au Désert, drame en deux actes. 1 vol. G. Ondet, éditeur.

Le Temps est un Songe (1 plaquette). Éditions G. Crès et Cie.

Le Mangeur de Rêves, tragédie en neuf scènes et un prologue. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

La Dent rouge, pièce en quatre actes. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

Une Vie secrète, pièce en trois actes. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

L'Homme et ses Fantômes, pièce en quatre actes. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

A l'Ombre du Mal, pièce en trois actes. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

Le Penseur et la Crétine, récits. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

H.-R. LENORMAND

Théâtre complet

IV

L'HOMME ET SES FANTOMES
A L'OMBRE DU MAL

ÉDITION DÉFINITIVE

PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXV

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART DU PRÉSENT OUVRAGE QUARANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, DONT SIX HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 1 A 34 ET DE 35 A 40.

Tous droits de traduction, d'adaptation, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Russie

—

Copyright by les Éditions G. Crès 1921, 1922, 1924 et 1925

L'Homme et ses Fantômes

Pièce en quatre actes et dix-sept tableaux
représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre National de l'Odéon, le 11 juin 1924.

A Firmin Gémier.

23812

PERSONNAGES

L'HOMME.	MM.	F. Gémier.
L'AMI.		Louis Raymond.
LE DOMESTIQUE.		Lucien Dubosq.
LE MÉDECIN		Cailloux.
LUC DE BRONTE.		André Varennes.
LE PEINTRE		Fabry.
L'ACOLYTE		Pasquali.
LE PHARMACIEN.		Georges Cusin.
LA VIEILLE.	Mmes	Tonia Navar.
ALBERTE.		Germaine Rouer.
LAURE.		Marie Kalff.
LA FILLE.		Talour.
L'HYSTÉRIQUE		Courtal.
PREMIÈRE JEUNE FILLE		Cazaux.
DEUXIÈME JEUNE FILLE		Garcin.
LE MÉDIUM.		Charlotte Clasis.
Mme PATURON		Moret.
LA SECRÉTAIRE.		B. Varenne.
LE FANTÔME DE L'ALLEMANDE. .		J. Chaumont.
LE FANTÔME DE LA MÈRE. . . .		L. Giron.

Comparses et figurants.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Un paysage de neige, dans la haute montagne, l'hiver. Deux hommes en tricots vert et jaune suivent un chemin frayé à la pelle, au flanc d'une pente. Ils ont des bottines jaunes, des culottes de sport, des cannes ferrées.

La grande lumière du milieu du jour.

L'AMI, *un garçon de vingt-deux ans, dont les manières, certains gestes, des inflexions de la voix sont inconsciemment copiés sur ceux de l'Homme.*

Enfin, comment la chose est-elle arrivée ?

L'HOMME, *dans l'épanouissement viril de la trentaine ; un corps bâti pour tous les sports, y compris celui de la course aux femmes.*

J'avais quitté l'hôtel de grand matin. Le ciel avait encore cette couleur citron, que les paresseux ne connaissent pas. La montagne ressemblait à une gigantesque ossature d'argent et d'acier, avec des

creux d'ombre mats et bleuâtres comme du métal. Il faisait un froid merveilleux. Je m'élevais le long de ces pentes, mon sac sur le dos, quand tout à coup, à la lisière de la zone ensoleillée, un chalet m'apparut. (*Ils prennent place sur un banc vert, à demi enseveli dans la neige.*) Sur la porte, face au jour, fière et forte comme un jeune arbre, une femme me regardait.

L'AMI, *riant.*

Je crois que si tu te promenais sur les banquises du pôle, une femme surgirait de la glace et t'inviterait à la suivre. Si tu excursionnais parmi les étoiles, une beauté se dresserait sur l'anneau de Saturne et te ferait signe d'aborder.

L'HOMME

J'ai un nez de chien, pour dépister mon gibier. Mais, ce matin-là, je n'étais en chasse que d'air pur et de solitude. J'avais quitté Chiara vers trois heures, à cet instant de la nuit où le dégoût vous prend de la femme, de ses yeux chavirants, de ses plaintes et de ses spasmes. Je jouissais du désert blanc comme d'un grand corps, insensible à la pression du corps qui l'épouse.

L'AMI

Et pourtant...

L'HOMME

Oui... Cette créature m'attira soudain. Sa rude chemise de toile s'entr'ouvrait sur un buste aussi droit, aussi ferme qu'un pin. Elle souriait. Je m'arrêtai devant elle, j'entrai et presque aussitôt, sans

une parole, je l'étreignis comme un tronc de mélèze. Son amour sentait le foin et la résine...

L'AMI

Elle vit seule, là-haut ? Ni père, ni frères ?

L'HOMME

Les parents sont descendus à la ville pour une semaine.

L'AMI

Chiara n'a pas de soupçons ?

L'HOMME

Elle souffre ailleurs.

L'AMI

La Polonaise ? La femme du train ?

L'HOMME

Précisément.

L'AMI

Tu n'as pas été long à t'en débarrasser, de celle-là !

L'HOMME, *gaîment.*

Trois minutes. Mais nous n'avions couché que trois fois ensemble ! Quand une dame que vous ignorez vous couve des yeux, en wagon, s'émeut aux larmes chaque fois que le train dépasse un veau réellement jeune ou un filet d'eau réellement bleu, vous presse le bras sous les tunnels, déclare, à l'arrivée, qu'elle descend dans votre hôtel, vous invite à monter dans sa chambre, vous reçoit les cheveux défaits et dénude sa poitrine en vous regardant, que lui doit-on ? Une nuit de caresses paye largement le désir d'une journée. Les anges de l'immédiat ne peuvent prétendre au durable.

L'AMI

Elle traversait hier la salle à manger, dans une robe de jais et d'or. Elle avait l'air d'une reine qui cherche un trésor égaré.

L'HOMME

Le trésor se gaspillait ailleurs.

L'AMI

Que dirais-tu, si je la consolais?

L'HOMME

Rien. Mais je ne crois pas qu'elle te convienne. Elle est trop femme... Dans l'amour, on cherche vainement son squelette. Les hommes comme nous veulent pressentir dans leur étreinte le support calcaire des différences, le patron identique des sexes.

L'AMI

Oui, tu me connais.

L'HOMME

Nous nous connaissons, Patrice.

L'AMI

Sais-tu ce que je pense, parfois? C'est que si je mettais en balance les joies de l'amour et celles de l'amitié, je serais embarrassé pour distinguer les plus précieuses. J'ai l'impression que, sans l'amitié, l'amour ne serait peut-être pas. Si nous n'étions, l'un pour l'autre, un témoin de nos aventures, elles perdraient leur charme et presque leur réalité. Les femmes, qui nous reprocheraient nos confidences comme des trahisons, ne comprendront jamais qu'en nous racontant leurs faiblesses, nous leur

donnons l'existence. Pour ma part, ce que je ne t'ai pas avoué, c'est comme si je ne l'avais pas vécu.

L'HOMME

Moi aussi, j'aime revivre avec toi mes nuits. Les mensonges ne me pèsent guère, ni les ruses, ni les fourberies, ni les cruautés... Et pourtant, j'éprouve à te les confier comme une délivrance. Je ressens parfois, en pensant à celles que je vois souffrir par ma faute, non pas des remords, mais une espèce d'ennui. J'ai beau ignorer la souffrance, je me la représente assez bien. Et si cela ne me retient pas de l'infliger, cela suffit, certains jours, à obscurcir ma joie. C'est comme une contrainte qui ralentit le souffle, une pesanteur qui alourdit le sang. Eh bien, quand j'ai déversé en toi les pleurs, les plaintes, les reproches que me vaut une rupture, je me sens de nouveau libre et léger comme à vingt ans !

L'AMI

Je crois qu'en étalant leurs secrets, nous nous vengeons d'elles.

L'HOMME

Peut-être.

L'AMI

Comme si nous avions à nous venger de nos victimes !

L'HOMME

Songe à leurs hypocrisies, à leurs feintes, à ces délais qu'elles imposent à notre désir, même quand le leur l'a devancé ! Pense à leurs ruses de geôlières, à leurs fausses maladies et, même dans les instants heureux, aux chimères, aux inquiétudes et aux

complications dont elles savent assombrir la volupté !

L'AMI

Je pense que, sans elles, le monde serait entouré d'une tenture funèbre !

L'HOMME

C'est vrai. L'homme sans désirs serait un cadavre qui pense.

L'AMI, *regardant autour de lui.*

Ah, le goût que prend la vie, dans ce pays ! Regarde ces arêtes de glace : elles ont l'air de se consumer dans la lumière... Ici, le mâle se consume pareillement. (*Silence. Ils allument des cigarettes.*) Sais-tu ce que ta Chiara me disait hier ? « S'il me traite un jour comme les autres, je me tuerai sous ses yeux. »

L'HOMME

C'est une solution. Elle y renoncera, quand elle aura mesuré mon insensibilité. Les femmes se tuent pour attacher éternellement les hommes à leur mémoire. Encore faut-il avoir des remords et des souvenirs... J'ai peu de souvenirs. Et ils sont tous bons. J'ai, dans la mémoire, un crible qui ne laisse passer que les cailloux blancs. Quant aux remords... (*Il ricane.*) Non, avec moi, le suicide ne paye pas !

L'AMI

Comment rompras-tu ?

L'HOMME

Voyage. Elle n'est pas de celles qu'on chasse. Elle est de celles qu'on fuit. Les femmes aimantes m'ont fait connaître le monde. Ce n'est pas un sort

si misérable que de visiter l'Inde ou la Perse, parce qu'une dame se refuse à comprendre.

L'AMI

La fille du chalet ne t'enverra pas si loin, j'imagine!

L'HOMME

Oh! pour celle-ci, Paris suffira. (*Il consulte sa montre.*) Trois heures. (*Il s'étire.*) L'amour est bon aussi dans le milieu de la journée, quand la neige molle est imbibée d'eau, quand les cimes tournent doucement au jaune clair et que les paquets blancs tombent des sapins comme du linge mouillé. (*Il se lève.*) Elle doit m'attendre... Je te quitte.

L'AMI

A ce soir.

(*Entre une vieille paysanne en haillons noirs. Elle porte en chancelant une charge de bois mort.*)

L'AMI, *riant, à l'Homme.*

Quelqu'un de ta nouvelle famille?

L'HOMME

Peut-être. Nous allons voir. (*A la Vieille.*) Où allez-vous, la mère?

LA VIEILLE, *déposant son fardeau.*

A la peine, mes beaux messieurs. C'est de là que je viens. C'est là que je vas, tous les matins. C'est là que je m'en retourne, tous les soirs. Et j'y passe aussi les nuits. C'est un endroit que vous ne connaissez pas encore.

L'AMI, *à l'Homme.*

Une parente pauvre. Donne-lui quelque chose.

L'HOMME, *tendant une pièce d'argent à la Vieille.*
Tenez, ma vieille.

LA VIEILLE, *refusant.*

Non, je ne veux pas de votre argent.

L'HOMME, *surpris.*

Pourquoi ?

LA VIEILLE

L'argent des pauvres, on peut le prendre. Celui des riches, faut s'en garder. Il porte malheur, parce qu'il ne vient point de la peine.

L'AMI

C'est une moraliste. Nous tombons bien !

L'HOMME

Au revoir, la mère.

LA VIEILLE

Au revoir dans la peine, mon beau jeune homme. (*Les hommes rient*). Ouai... Vous riez de ma carcasse. Vous ririez encore plus fort, si vous pouviez me voir laper ma pâtée dans une écuelle en bois, à cropetons sur un bloc et les pouercs autour de moi, à me disputer ma pitance. Car c'est à ça que m'ont réduite mes petits-fils. Ils me font coucher dans une vieille étable : des pierres empilées comme des tartines et la glace pour ciment, pendant sept mois de l'année... Et tous ces enfants que j'ai mis bas, moins secourue qu'une vache sur son fumier ! Ouai... Vous êtes plus jeunes que vos grands corps. Vous vous promenez sur nos chemins comme des images, en tricots verts, en tricots jaunes, vous faites l'amour

à vos femmes peintes que je vois lamper leur verre avec une paille, à midi, sur la terrasse de vos hôtels, vous grimpez jusqu'à nos villages pour débaucher nos jeunesses, mais toute vieille et toute mal rescura que je suis, j'en sais plus que vous de la vie! Peiner et enfanter... enfanter et peiner... et puis peiner. C'est ça, la vie. Et vous l'apprendrez quèque jour, s'il y a une justice.

L'HOMME, *riant, à l'Ami.*

Il n'existe heureusement rien de pareil !

LA VIEILLE, *avec une conviction sauvage.*

Il y a une justice.

L'HOMME

Où cela ?

LA VIEILLE

A l'endroit de la peine. Et c'est cet au revoir-là que je vous donne : à l'endroit de la peine et de la justice !

(*Elle sort.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Une pièce basse, dans un chalet de montagne. Alberte, une robuste paysanne, est encore couchée. L'Homme achève de s'habiller.

L'HOMME

Adieu, Alberte.

ALBERTE

Tu pars déjà ?

L'HOMME, *à la fenêtre.*

Oui, le jour baisse. Le ciel est gris. Tout est proche, net, noir sur blanc comme une gravure. Il va neiger.

ALBERTE

Tu ne veux pas rester ?

L'HOMME

Impossible.

ALBERTE

Tu ne sais pas comme c'est beau, la nuit. Par ces froids, il y a des loups dans la forêt. Mes parents m'ont appris à dresser un feu de branches devant le seuil, pour les effrayer. Jusqu'au petit jour, on voit bouger la flamme sur les carreaux. Reste et nous allumerons un grand feu !

L'HOMME

Je reviendrai demain.

ALBERTE

A quelle heure ?

L'HOMME

Vers trois heures.

ALBERTE, *se levant et posant sur ses épaules une houppelande de berger.*

Quand tu dois venir, je guette depuis midi. Chaque point noir qui remue sur le tapis blanc, je le prends pour un homme. Chaque homme qui suit le chemin d'en haut, je le prends pour toi. Et si ce n'est que le boucher sur son traîneau, ou le bûcheron halant un jeune pin, je les injurie tout bas... A quoi penses-tu ?

L'HOMME

A ce matin où tu m'es apparue sur ta porte,

fraîche comme une fontaine vive jaillissant de la glace.

ALBERTE

En te voyant, ce matin-là, je pensais au Saint-Michel de notre église, qui vous regarde avec tes yeux de femme.

L'HOMME, *riant.*

Je ne savais pas ressembler à cet archange !

ALBERTE

Tu ressembles aussi parfois au Lucifer qui est sculpté sur le porche.

L'HOMME, *riant.*

Je préfère.

ALBERTE

C'est à tous les deux que je me suis donnée ! Je t'aime comme la grâce et comme le péché. Quand j'avais huit ans, le curé me grondait, parce que j'aimais également le diable de pierre et le saint de bois doré ; je n'ai pas changé. (*Avec passion.*) Ah, pourquoi me quitter chaque jour ? Je voudrais que tu sois fixe et muet comme une chose, — et pouvoir t'attacher avec des cordes, — et passer les nuits contre toi, et les matins et les soirs et les nuits encore !

L'HOMME, *ricanant.*

Beaucoup de femmes ont fait ce rêve !

ALBERTE

Pourquoi ris-tu ? Ne sais-tu pas que, dimanche, nous serons séparés ? Mes parents arrivent de la ville. Tu ne pourras plus venir ici.

L'HOMME, *légèrement.*

Nous nous verrons ailleurs.

ALBERTE

Où donc ?

L'HOMME, *sans y croire.*

Mais au village. Nous trouverons bien une bicoque à louer... Et rien n'empêche, non plus, que tu viennes me voir à l'hôtel.

ALBERTE, *rembrunie.*

Je n'irai pas dans ton hôtel.

L'HOMME

Pourquoi ?

ALBERTE

Je ne veux pas être moquée par les domestiques... Je ne veux pas voir les femmes de Paris.

L'HOMME, *riant.*

Veux-tu que nous nous retrouvions dans la forêt? Nous poserons une fourrure sous un pin et nous allumerons un feu sur la neige, — pour écarter les loups ! Qu'en dis-tu ? Et quand le printemps sera là...

ALBERTE, *soupçonneuse.*

Ne parle pas du printemps.

L'HOMME

Il y aura les lits de fougères dans les ravins et les cabanes de bergers sur les alpages.

ALBERTE

Je connais vos manières, à vous autres grands seigneurs. Quand viennent les fontes d'avril et ses

avalanches, vous partez pour les villes. Et l'on ne vous revoit pas en montagne avant la Saint-Victor.

L'HOMME

Détrompe-toi. Je ne songe pas à te quitter.

ALBERTE, *le fixant.*

Voilà deux heures que tu y penses.

L'HOMME, *riant.*

Pourquoi ne veux-tu pas me croire ?

ALBERTE

Je ne crois pas aux paroles. On vit avec peu de paroles, chez nous autres. Mais on entend les pensées de ceux qu'on aime. Tout à l'heure, dans le silence, j'ai entendu tes méchantes pensées. (*Avec une passion sauvage.*) Ne me laisse pas ! Si tu pars, emmène-moi ! Si tu ne m'emmènes pas, je te suivrai. J'ai plus de moyens que tu ne penses. Cent louis d'or que ma mère cache dans une toile depuis la guerre. J'irai à Paris et, si tu me repousses, prends garde, je m'attacherai à toi jusqu'à ta mort et bien au delà !

L'HOMME, *s'esclaffant.*

Délicieux programme !

ALBERTE

Ne ris pas. Une âme chrétienne qui s'est donnée, ce n'est pas un fagot qu'on rejette en bougeant l'épaule. Une âme chrétienne qui s'est donnée, elle vous tient pour l'éternité !

L'HOMME

Et qu'est-ce qu'une âme chrétienne ? Je serais curieux de le savoir.

ALBERTE

Tu le sauras, quand tu sentiras, dans cette vie et dans l'autre, que tu n'es plus seul, qu'il y a une chose avec toi, un amour repoussé qui s'est mêlé à toi pour ton tourment.

L'HOMME

Laisse là ces folies, Alberte.

ALBERTE

Écoute ; il y avait un homme dans le pays... Simon, qu'on l'appelait... Il s'était fait aimer d'une jeune fille et l'avait abandonnée. Un soir, elle se laissa glisser dans le torrent. Depuis lors, Simon fut hanté. La morte vivait en lui, comme une tique au cœur du chêne. Elle lui dictait ses ordres en frappant des coups dans le bois de son chalet, dans les pierres du chemin, partout où elle le conduisait. On voyait Simon arrêté, la tête penchée, au milieu des prés et discutant avec la terre. Pour finir, la morte lui fit prendre le chemin qu'elle avait pris elle-même : il se noya dans le torrent.

L'HOMME

Ton Simon était fou.

ALBERTE

Alors, le village l'était avec lui. Car tout le village entendait les coups.

L'HOMME, *riant.*

Que tu es simple ! J'aime ta crédulité. Elle te sied aussi bien que tes socques et ta chemise de grosse toile.

ALBERTE, *avec violence.*

Je jure par mon amour que les âmes outragées ont pouvoir de vengeance, quand elles ont sacrifié leur vie et leur salut ! (*Il ricane.*) Tu ne riras plus, quand tu me sentiras accrochée à toi, sans poids, sans forme et sans visage, mais bien plus solidement, bien plus lourdement qu'avec ces fortes mains.

L'HOMME

Qui sait ? Les fantômes ne sont peut-être pas aussi tristes qu'on le pense ! Quelle surprise, si la mort t'apprenait à sourire !

ALBERTE, *se serrant contre lui.*

Tais-toi ! Quand tu parles ainsi moqueusement, je me sens devenir plus froide qu'une pierre sous la glace... Embrasse-moi ! (*Il l'embrasse hâtivement.*) Plus fort !

L'HOMME, *après l'avoir embrassée de nouveau.*

Il fait tout à fait nuit. Et voici la neige. A demain !

(*Il sort. Elle le regarde s'éloigner, à la fenêtre.*)

RIDEAU

ACTE II

TROISIÈME TABLEAU

A Paris. Chez l'Homme.

L'HOMME, *qui vient de rentrer.*

Comment ? Alberte est revenue, aujourd'hui encore ?

LE DOMESTIQUE, *âgé, bavard et familier.*

Aujourd'hui encore.

L'HOMME

Tu sais ce que je t'ai dit : je ne veux pas la voir. Si tu la laisses entrer, je te donne tes huit jours.

LE DOMESTIQUE

La vie n'est pas drôle avec vous, Monsieur. Il faut vous garder des femelles comme une jeune fille des amoureux. Quand j'étais chez votre tante et que la demoiselle se dévergondait, on me recommandait de mettre les petits messieurs à la porte, aussi sévèrement que vous m'ordonnez d'expédier les femmes. J'aimais mieux avoir affaire aux hommes. C'est plus brutal, mais moins intelligent. Ça se laisse amuser. Celle d'aujourd'hui, je ne sais

pas comment la prendre. Elle est chaque fois plus hardie. Un beau jour, elle me bousculera et elle entrera chez vous pendant que vous serez avec une autre, vous verrez ! (*Il rit.*) Oh, vous pouvez rire, mais si vous saviez la force qu'elle a ! (Oui, vous le savez.) C'est une Hercule, Monsieur. Et rusée ! Méfiez-vous-en, de celle-là !

L'HOMME

Je suis en voyage.

LE DOMESTIQUE

Elle me battrait, si j'osais le lui répéter.

L'HOMME

Comment ?

LE DOMESTIQUE

Elle vous a vu.

L'HOMME

Elle n'a pu me voir ni entrer, ni sortir. Je ne passe plus que par la petite porte.

LE DOMESTIQUE

Elle a vu votre ombre, derrière les rideaux. Elle fait des stations de deux heures dans la rue. Parbleu, elle ne craint ni le froid, ni la pluie ; elle en a vu d'autres, dans ses montagnes !... Ah ! Monsieur, en voilà une que vous auriez dû laisser couper son bois et faucher ses prés !

L'HOMME

Qui aurait pu croire qu'elle me relancerait jusqu'à Paris !

LE DOMESTIQUE

Elle ferait le tour de la terre pour revoir votre lit.

L'HOMME, *entre ses dents.*

Pas sans argent.

LE DOMESTIQUE

Elle en a, Monsieur. Elle a soulevé tout un sac d'écus à ses parents.

L'HOMME

Il ne durera pas toujours.

LE DOMESTIQUE

Ne souhaitez pas trop d'en voir la fin. J'ai idée que ses dernières pièces lui serviront à se payer un revolver, plutôt qu'un billet de retour.

L'HOMME

Je m'en charge, moi, du billet de retour. Quand tu la verras à sec, tu lui remettras cinq cents francs pour qu'elle rentre chez elle.

LE DOMESTIQUE

Mais, Monsieur, elle me les jetterait à la figure! D'ailleurs, elle ne peut pas revenir au pays. Ses parents la feraient arrêter... C'est plutôt vous, qui devriez faire un petit voyage. Vous en avez fait de moins nécessaires.

L'HOMME

Je ne peux pas quitter Paris, en ce moment. J'attends quelqu'un aujourd'hui même, une jeune fille que je te prierai de ne pas dévisager en l'introduisant.

LE DOMESTIQUE, *soupirant.*

Voyez-vous, Monsieur, ce qui nous gâte la vie, c'est que vous commencez une femme avant d'avoir fini l'autre... Si vous étiez moins pressé, vous seriez

plus tranquille et moi aussi... La Chiara de cet hiver, c'est comme cette Alberte, elle ne vous aurait pas fait tant d'ennuis, si vous lui aviez laissé faire son temps... Mais non, vous vous levez de table au milieu du repas, alors elles courent après leur dessert; c'est humain. (*Se fouillant.*) A propos de Chiara, j'ai encore une lettre d'elle. (*Il lui donne une lettre. Montrant le timbre.*) De Rome, cette fois. Le danger s'éloigne. (*L'Homme empoche la lettre en souriant.*) Vous auriez très bien pu terminer en douceur, avec Alberte. Vous vous sauvez d'elle comme d'une contagieuse et vous faites l'amour aux jeunes filles derrière la porte où elle vous guette. Ça finira mal. On dirait que les femmes vous répugnent, dès qu'elles vous ont donné ce que vous leur demandez. Elles sont pourtant les mêmes, avant et après.

L'HOMME

Tu m'ennuies. Quelle tête est-ce que j'ai, ce soir ?

LE DOMESTIQUE

Vous êtes bien... Mais si j'étais femme, je n'aurais pas confiance... C'est ça qui les attire... Elles trompent les hommes dont elles sont sûres avec ceux qui les inquiètent... Et quand ceux-ci les ont trompées, elles leur reprochent de ne pas être comme ceux qu'elles trompent... Est-ce vrai, Monsieur ?

L'HOMME

Oui.

LE DOMESTIQUE.

J'en ai vu passer plus de quatre-vingts, depuis que je suis votre domestique. Aussi, vous pouvez

me croire, quand je vous dis : « Méfiez-vous de l'une ou de l'autre. » La paysanne... attention! (*On sonne.*)

L'HOMME

Va ouvrir.

(*Le domestique sort et introduit Laure. C'est une jeune fille de vingt-cinq ans. Mise printanière, manières inquiètes. L'Homme la salue, lui baise la main et la fait asseoir. Elle est intimidée.*)

L'HOMME

Merci, Laure. Merci de votre confiance. Je vous attends dans une inquiétude que vous ne pouvez pas imaginer. Vous me pardonnez de vous avoir demandé de venir ici ?... Je ne sais pas comment j'ai osé. Pourtant, si vous ne m'aviez pas permis de vous parler sans que votre mère, ou vos cousines, ou ces éternelles visites nous interrompent à chaque instant, je crois que je serais tombé malade d'angoisse ! Laure... vous ne voulez pas me faire de mal, n'est-ce pas ?

LAURE

Non.

L'HOMME

J'avais bien pensé à vous donner rendez-vous dans un musée, dans une église, au Bois... Mais là aussi, les rencontres sont possibles... et dangereuses pour vous.

LAURE

Oui.

L'HOMME, *la regardant.*

Comme c'est mystérieux, cette sympathie qui

tombe sur deux êtres, avant même qu'ils se soient parlé ! L'autre soir, au concert, à l'instant où a commencé le quatuor de Debussy, je savais que vous m'aviez déjà isolé par la pensée des autres auditeurs.

LAURE

C'est vrai.

L'HOMME

Quand la phrase du début est revenue pour la deuxième fois, je savais que vous me regardiez. J'ai levé les yeux : j'ai tout de suite rencontré les vôtres... Nous nous parlions déjà. Et au foyer, quand j'ai prié Luc de Bronte de me présenter à vous, il m'a semblé qu'un dialogue, étouffé depuis deux heures, continuait à voix haute entre nous.

LAURE

Nous nous étions déjà dit tout ce que nous pensions du concert... C'est pourquoi vous m'avez parlé d'autre chose.

L'HOMME

Je voulais savoir si la musique tenait une place dans vos rêves. Je pressentais que les harmonies les plus émouvantes, vous les entendiez, comme moi, dans le sommeil.

LAURE

J'étais sûre que vous ne me parleriez comme aucun des hommes que je connais.

L'HOMME

Hier, à l'Opéra, quand je suis allé saluer votre mère dans sa loge, à quoi pensiez-vous ?

LAURE, *vivement.*

A rien de particulier.

L'HOMME

A peine assis près de vous, je me suis senti comme entraîné dans un cercle fatal... attiré tout doucement par vos regards, à l'intérieur d'une circonférence dont le centre est la mort.

LAURE

Oh, c'est singulier ! Je ne pense pas souvent à la mort, mais il y a des moments où j'éprouve exactement ce que vous venez de décrire... Je me sens dériver sur un élément tiède, une espèce de tourbillon lent qui tourne majestueusement autour d'un gouffre... Je sais que je finirai par m'y engloutir et je ne veux rien faire pour y échapper... Lisez-vous ainsi dans tous les êtres ?

L'HOMME

Non. Rien qu'en vous, dès la première minute. Laure, les femmes que j'ai cru aimer n'ont jamais rien éveillé en moi de si noble ou de si profond ! (*Il l'enlace.*) Il est impossible que le désir soit le piège où nous entraîne cette sorcellerie !

LAURE, *naïvement.*

Je n'ai pas de désirs. Je pourrais passer la nuit dans vos bras, sans désirer autre chose que les larmes. (*S'abandonnant.*) C'est pleurer... c'est pleurer seulement que je veux.

L'HOMME

Votre amour est entremêlé de je ne sais quel désespoir. Vous n'êtes qu'une jeune fille.... et les

femmes les plus perverties promettent dans leurs regards une ivresse moins redoutable, moins mystérieuse que celle qui brille au fond de vos yeux... Comment s'appelle cette ivresse ?

LAURE

Je ne sais pas.

(*Ils restent silencieusement enlacés dans le jour qui diminue.*)

QUATRIÈME TABLEAU

Une rue. L'Homme et son Ami se promènent.

L'HOMME

Je croyais la séduire et c'est elle qui me soufflait les mots qui ont éveillé mon désir. Elle m'aime... Et l'amour n'est pour elle qu'un moyen d'apaiser un tourment qui n'est pas l'amour. Du plus profond de la volupté, quelque chose, en elle, se refuse, me repousse, regarde ailleurs. (*Ils s'arrêtent.*) Ces femmes-là nous retiennent par l'illusion qu'elles sont porteuses d'un secret.

L'AMI

Et si elles portaient vraiment un secret qu'on pût violer, comprendre et délaisser à l'égal de leur corps ?

L'HOMME

Non, leur secret ne vaut pas la peine d'être connu.

L'AMI

Pourquoi ?

L'HOMME

Parce qu'il s'appelle maladie. C'est une soif d'infini, un attrait pour la mort... ou une faiblesse de leurs nerfs, une fêlure de leur pensée. Si nous restons prisonniers de ces sphynges aux tristes nigmes, c'est que notre instinct d'homme dévie ou s'affaiblit. Il y a quelques années, je n'aurais même pas remarqué Laure.

(*Ils repartent.*)

L'AMI

Elle est belle.

L'HOMME

Charmante et pitoyable, surtout. Dangereuse aussi.

L'AMI, *souriant.*

Quel danger t'a-t-elle fait courir ? Celui de la fixité ?

L'HOMME

Il y en a d'autres.

L'AMI

Lesquels ?

L'HOMME

L'amour étranger à l'amour... la passion épuisante d'une chimère de femme... la poursuite d'un démon insaisissable.

L'AMI, *consultant sa montre.*

Ne m'as-tu pas dit qu'elle t'attendait à cinq heures ?

L'HOMME

Eh bien ?

L'AMI

Il en est six.

(*Ils passent.*)

CINQUIÈME TABLEAU

Chez l'Homme.

Il est debout auprès de Laure, qui est assise devant un guéridon, le visage enfoui entre ses mains, dans une attitude de prostration.

L'HOMME

Vous prenez ce départ trop à cœur. Une mission n'est pas un exil. Quand j'aurai passé huit ou dix mois, un an, au plus, parmi ces tribus, je reviendrai. Pouvais-je refuser ? C'est le ministre lui-même qui m'a... Et j'ai besoin de me prouver que je suis capable d'accomplir une œuvre utile... Il y a quelqu'un qui attend cette preuve avec une impatience encore plus douloureuse que moi-même. Ma mère se désole de mon oisiveté... La vie que je mène est son tourment. Ai-je le droit d'assombrir sa vieillesse ? Ne pleure pas, Laure. Ne pleure pas.

LAURE, *le regardant en face.*

Je ne pleure pas. Je compte tes mensonges. J'ai lu dans les journaux les noms des membres de la mission : tu n'en es pas. Tu dis que tu veux faire œuvre utile... et tu oublies avec quel mépris tu parles de tous ceux qui servent un autre dieu que leur désir. Tu n'aimes pas ta mère. Tu ne dérangerais pas le programme d'une seule de tes journées pour lui éviter le plus lourd souci... Les mensonges que vous faites pour conquérir une femme sont ingénieux, raffinés ; ceux qui vous aident à la

quitter sont maladroits, négligents. (*Réprimant un sanglot.*) Ça ne vaut plus la peine, de bien mentir!

L'HOMME, *souriant.*

La souffrance n'obscurcit pas ton jugement.

LAURE

J'aime mieux tes sarcasmes que tes inventions hypocrites. Je suis digne de la vérité.

L'HOMME

Oui. Mais serais-tu capable de la supporter ?

LAURE

Essaie.

L'HOMME, *avec une cruauté mesurée.*

Elle tient en un mot : détachement. L'homme qui aime une femme lui superpose toujours un fantôme. Un jour vient où ce fantôme disparaît et fait place à un autre fantôme, que l'homme appelle réalité. Mais ce fantôme-là n'a plus rien des séductions de l'autre. Il entoure le corps moins désiré d'un voile de froideur et d'ennui... Il accuse une lourdeur des joues, un pli de la bouche... Peut-être ces défauts ne sont-ils pas plus réels que les prestiges disparus ; ils s'imposent pourtant avec l'apparence de réalités indiscutables... La lumière semblait diminuer sur tes formes et tes pensées... Tu devenais un paysage qui s'attriste... J'ai tenté de conjurer ces magies contraires. J'ai voulu retrouver le spectre enivrant de nos premières semaines. Mon imagination ne m'obéissait plus... Quelque chose en moi s'opposait à cette résurrection. Et mes rêves étaient là, pour me faire constater comme au ther-

momètre l'approche inévitable de l'hiver des désirs. Une nuit, je me suis vu, descendant un épais fleuve brun... et, dans le sillage du bateau, une bête morte qui devait être toi roulait sur elle-même, avant de disparaître. Jusque dans les chambres secrètes de ma conscience, je t'effaçais de ma vie. Voilà la vérité.

(*Un silence.*)

LAURE, *bas.*

Ce n'est pas tout à fait sans raison que tu as cessé de me désirer... Les défauts, les changements que tu relèves sur mon corps et mon visage, comme un géographe sur une carte... ils ne sont pas imaginaires. L'amour seul aurait pu t'empêcher de les voir. N'aimant pas, il était fatal qu'ils t'apparussent. (*Le regardant.*) Moi aussi, j'ai ma vérité à dire... Une vérité sans cris, sans remède... Ne trouves-tu pas que j'ai vieilli singulièrement vite.

L'HOMME

Si.

LAURE.

J'ai vingt-cinq ans, depuis un mois. J'en parais trente-cinq. Tu ne sais pas pourquoi ?

L'HOMME

Non.

LAURE

Il m'est arrivé quelque chose. Je parle d'une souffrance infligée par toi. Une souffrance telle que toi-même, dans ta force et ta fierté d'homme, tu n'aurais pu la tenir cachée... Te rappelles-tu ce jour de mars où je ne suis pas venue au rendez-vous ?

(*Signe de tête.*) J'étais chez un médecin, un inconnu dont j'avais trouvé le nom dans un annuaire... J'avais choisi un quartier pauvre, des rues où personne des miens ne pouvait me rencontrer. En sortant de chez lui, je dus entrer dans un café pour boire un verre d'eau-de-vie. Cet homme venait de m'apprendre que j'étais enceinte. J'avais tout de suite compris que l'enfant ne devait pas naître. Tu sais comment nous vivons... La chambre de maman contiguë à la mienne... Je n'ose même pas y cacher mes lettres... Impossible de m'absenter un seul jour... et personne à qui me confier.

L'HOMME, *irrité.*

Comment ? Personne !

LAURE, *avec une sévérité calme.*

Je savais qu'en te parlant, j'avançais de plusieurs mois l'heure qui a sonné aujourd'hui. (*Il hausse les épaules. Elle continue.*) Il fallait voir une sage-femme. J'en découvris une, toujours dans un quartier pauvre, au hasard des enseignes. La sienne portait une coquille d'œuf, d'où jaillissait un poupon rose ! Je ne sais pourquoi cette image ridicule décida de mon choix. Oh, l'accoucheuse me comprit tout de suite et commença son travail le soir même. Je dus retourner jour après jour à l'enseigne du poupon sortant de l'œuf... D'ailleurs, j'acceptais ma grande souffrance parce que tu en étais la cause ; je la chérissais, comme une volupté nouvelle que tu m'aurais apprise. C'est l'avorteuse que je haïssais. Je ne pouvais plus voir ses instruments sans être prise de trem-

blements nerveux. J'avais envie de lui crever les yeux avec ses aiguilles! Enfin, un matin que j'étais couchée, attendant le sommeil ou la mort, je fus délivrée... J'ai touché cette chose, à moitié décapitée par les sondes... Et devant ce petit corps aux doigts déjà formés, j'ai oublié mon martyre pour pleurer sur mon crime! Je l'aimais, je l'aimais déjà! Je le lavais, je l'enveloppais, comme s'il avait dû vivre... (*Elle pleure.*) Je l'ai brûlé dans la cheminée, sur le feu de charbon... Je l'ai entendu se consumer... (*Elle sanglote.*)

L'HOMME

Ma pauvre Laure.

LAURE

Non, pas cela, je t'en prie! C'est trop humiliant! Pas les mots de la pitié, quand tu n'éprouves que l'ennui.

L'HOMME

Moi?

LAURE

Tu as touché ta montre à deux reprises en m'écoutant. Sois tranquille, j'ai fini. Je ne t'ai parlé que pour être moins seule dans mon malheur... et je m'y sens bien plus seule qu'avant, parce que tu ne peux pas y être avec moi. (*Elle se lève.*) Pourquoi les sentiments humains te sont-ils étrangers?

L'HOMME, *bas.*

Je ne sais pas.

LAURE

Adieu... Sois prudent, là-bas, en Afrique...

L'HOMME

Prudent?

LAURE

J'ai peur du climat, des fatigues... Tu ne suivras pas cette mission ?

L'HOMME

Non, non.

LAURE

Où vas-tu ?

L'HOMME, *après une hésitation.*

Dans le Sud Algérien, simplement.

LAURE, *sortant.*

Sois heureux.

(Il soupire, tire sa montre et va au fond.)

L'HOMME, *appelant.*

Gustave... Tu peux finir les malles.

SIXIÈME TABLEAU

Un petit café, sur une vaste avenue de la rive gauche. Deux filles, en l'une desquelles on reconnaît Alberte, sont assises, chacune derrière une table. Un brouillard opaque roule dans l'avenue et rase la glace que les deux femmes regardent fixement. Des formes de passants émergent de temps en temps du brouillard, jettent un coup d'œil machinal sur les filles éclairées et replongent dans la nuit. Alberte porte un chapeau de couleur crue et ses formes robustes emplissent un médiocre tailleur noir. Sa compagne est une prostituée de brasserie, tapageusement accoutrée.

LA FILLE

Tu y es retournée, ces jours-ci ?

ALBERTE

Oui. Cette fois, je crois qu'il est parti pour de bon. Plus de lumière et les volets toujours fermés.

LA FILLE

N'y pense plus.

ALBERTE

A quoi veux-tu que je pense ? (*Silence. Un passant se hâte sur l'avenue. La fille se redresse et sourit vaguement. Alberte reste immobile. Elle reprend.*) Les premiers temps, je voulais l'assommer. Oh, ce n'est pas le courage qui me manque, ni la force, tu peux me croire. Certains hivers, par chez nous, il y a des loups qui rôdent dans la forêt. On fait des feux devant les chalets pour les effrayer. Une nuit que j'étais seule et que le feu était mort, j'en entendais un gratter et mordre le bas de la porte. Il ne serait pas entré, bien sûr, mais j'étais en colère, de le sentir si hardi. J'ai pris la hache du père, j'ai ouvert et han ! sur la tête d'un grand mâle rouge, tout creusé de famine. Au matin, je l'ai trouvé gelé.

LA FILLE

On ne tue pas un homme comme un loup.

ALBERTE

On tue un homme, quand on veut sa mort et qu'on ne tient plus à la vie qu'il vous a faite. Mais sa mort ne me suffit pas : c'est son âme que je veux punir.

LA FILLE, *riant.*

Qu'est-ce que tu chantes ?

ALBERTE, *haussant les épaules.*

Vous ne croyez à rien, par ici.

(*Un silence. L'heure sonne à un clocher.*)

LA FILLE, *bâillant.*

Une heure et demie. Viens-tu faire un tour dehors ?

ALBERTE

Non. Je rentre.

LA FILLE

Si tu ne te donnes pas plus de mal que ça, tu ne te débrouilleras jamais.... Une brume pareille, c'est pas mauvais. Les hommes sont plus faciles à faire que par un beau clair de lune.

ALBERTE

Pourquoi ?

LA FILLE

Je n'en sais rien. J'ai remarqué... Le brouillard doit leur mettre du vague dans les cervelles. Ils y voient des choses qui leur chauffent les reins. Ils courent d'une femme à l'autre. Ils sont inquiets comme des rats, dans ce coton-là. Il y en a qui vous suivent sans vouloir vous parler. Ils rêvent en marchant, les piqués ! Ils vous promènent des kilomètres, parce qu'on n'est qu'une ombre, ou qu'on leur rappelle une femme qu'ils n'ont plus. Quand on les aborde au coin d'une rue, ils se laissent emmener. Et, dans la chambre, on s'aperçoit qu'ils ne vous désirent pas. C'est des souvenirs, qu'ils cherchent à réveiller... pour les salir, quelquefois. C'est surtout leur cafard qu'ils essayent d'écraser sur votre peau.

(*Un homme passe devant le café ; même jeu que précédemment.*)

ALBERTE

Celui qui vient de passer... c'est tout le mien, dans le brouillard...

LA FILLE

Suis-le, ma fille. Tu auras un instant d'illusion. Et si tu le fais, ça te fera peut-être passer ton cafard.

ALBERTE

Non. J'aurais envie de l'étrangler.

SEPTIÈME TABLEAU

Une chambre d'hôtel, dans une petite ville d'Algérie. L'Homme et l'Hystérique sont assis devant une table où sont posées des bouteilles emmaillotées de chiffons humides. Il est trois heures. Au dehors, siroco.

L'HYSTÉRIQUE *est mise comme une petite provinciale. Minaudant.*

Quelle aventure ! Dire que ce matin encore, je ne vous connaissais pas... et que nous voici attablés à boire du Mansourah !

(*Ils boivent. Il fait une grimace, après avoir bu.*)

L'HOMME, *se complaisant dans sa grossièreté.*

On étouffe dans ces chambres... Je dormirai dehors, sur un banc.

L'HYSTÉRIQUE

Mais vous serez dévalisé ! Les Arabes vous prendront jusqu'à vos vêtements. Et, si vous résistez, on vous assommera !

L'HOMME

Est-il sûr que le train ne reparte pas avant demain ?

L'HYSTÉRIQUE

Absolument. Le chef de gare me disait même que, si le vent du sud ne tombe pas cette nuit, la grève risque de se prolonger vingt-quatre heures...

L'HOMME

J'ai les yeux brûlés... Je vois des taches de sang sur les murs.

L'HYSTÉRIQUE

Moi aussi. Chaque fois que je traverse les lacs salés, les yeux me piquent pendant deux jours.

L'HOMME

Infernales, ces nappes de sel... On dirait des plaines de neige incandescente.

L'HYSTÉRIQUE, *soupirant.*

Oui. Le pays est triste. Mais les femmes de fonctionnaires sont comme les femmes d'officiers. Elles doivent s'habituer à ces vicissitudes. Grâce à Dieu, mon mari sera nommé l'an prochain dans une ville de la côte.

L'HOMME, *distrait.*

Ah, oui ?

L'HYSTÉRIQUE

J'irai beaucoup plus souvent en France. Voilà plus d'un an que je n'ai quitté l'Algérie.

L'HOMME

Nous manquerons probablement le paquebot de lundi.

L'HYSTÉRIQUE

Certainement. (*Le regardant.*) Je ne sais pas si je le regrette... J'adore l'imprévu... les aventures... Celle-ci, par exemple ! Même si la grève devait durer huit jours, je crois que je ne me plaindrais pas d'être bloquée ici avec vous.

L'HOMME

Dans cette bourgade rongée de soleil ?

L'HYSTÉRIQUE

Eh bien, on se promène.

L'HOMME

Où ? Il y a des serpents de sable d'un kilomètre qui courent dans le steppe... Le seul arbre qu'on voie est planté sur la ligne d'horizon.

L'HYSTÉRIQUE, *riant.*

Alors, on reste à l'hôtel.

L'HOMME

Vous avez vu le barbet à la patte cassée qui se traînait sur le carrelage de la salle à manger ? Et le domestique idiot qui servait ? Avec ses joues vertes et ses yeux vitreux, il avait l'air de sortir de sa propre tombe.

L'HYSTÉRIQUE

Non, non. Vous dépoétisez !

L'HOMME

Cette auberge est difficile à poétiser. Quel dé-

jeuner!... Le mouton qui sentait... Les haricots figés dans la graisse froide... et le beurre!

L'HYSTÉRIQUE, *minaudant.*

Quel réaliste vous êtes! Mais je ne vois pas ces détails.

L'HOMME

Moi, je les mange, Madame.

L'HYSTÉRIQUE

Et notre rencontre, vous ne la trouvez pas poétique? Le quai de la gare encombré d'Arabes endormis, le départ avant l'aube, en face de vous, cet inconnu dont je ne voyais pas le visage... Et peu à peu, vos traits qui se révélaient avec le jour naissant, pendant que le steppe devenait rose et que les collines de sable sortaient de la nuit, toutes dorées et tachées de vert...

L'HOMME

J'ai remarqué ces taches vertes: on aurait dit des pustules.

L'HYSTÉRIQUE

Ah! vous n'êtes pas poète! Quel dommage! Figurez-vous que je vous prenais pour un poète. Vous n'écrivez pas?

L'HOMME

Si, des lettres. Le moins possible.

L'HYSTÉRIQUE

Moi, j'écris mes souvenirs, mes impressions, au jour le jour. Une espèce de journal intime. J'en fais la lecture tous les soirs à mon mari.

L'HOMME, *franchement ironique.*

Ah, oui ?

L'HYSTÉRIQUE

Je n'ai rien à lui cacher ! N'allez pas croire, parce que je vous ai invité à vous rafraîchir dans ma chambre... Je suis une honnête femme. On m'a beaucoup fait la cour, c'est vrai... surtout le receveur des postes... Mais je vous jure qu'il n'a rien obtenu ! D'abord, moi, je ne conçois l'amour que comme un sacrifice de tous les instants. Et vous ?

L'HOMME

Moi aussi !

L'HYSTÉRIQUE

Ah, si j'avais rencontré un homme qui aurait eu besoin de mon dévouement, un poète, par exemple, un poète que j'aurais inspiré... Je n'aurais peut-être pas eu le courage de le laisser souffrir. Il y a des cas où le don de soi-même est un devoir, n'est-ce pas ?

L'HOMME

Certainement.

L'HYSTÉRIQUE, *désabusée.*

Mais je n'ai pas rencontré de poète.

L'HOMME

Vous avez rencontré le receveur des postes ?

L'HYSTÉRIQUE

Voilà. Oh, j'ai connu plus d'une déception. Mon mari est un homme excellent, mais il n'a jamais compris ma soif d'idéal !

L'HOMME, *distrait, lui versant à boire.*

Vous avez soif ?

L'HYSTÉRIQUE, *les yeux brillants.*

Oui, soif de beauté, de passion !

L'HOMME

Et lui ?

L'HYSTÉRIQUE

C'est un fonctionnaire.

L'HOMME

Il n'a pas soif ?

L'HYSTÉRIQUE

Il aime l'ordre, la tranquillité. Enfin, ce n'est pas un artiste... A la façon dont vous regardiez les petits Arabes qui se bousculaient à l'arrivée du train, je me suis demandé si vous n'étiez pas peintre.

L'HOMME

Non, non.

L'HYSTÉRIQUE

Excusez ma curiosité : pourquoi voyagez-vous ?

L'HOMME, *brutal.*

Pour fuir les femelles.

L'HYSTÉRIQUE, *saisie.*

Oh !... Il y a une femme qui vous persécute ?

L'HOMME

Plusieurs.

L'HYSTÉRIQUE, *baissant les yeux.*

Je dois dire... que je les comprends.

L'HOMME

Merci.

L'HYSTÉRIQUE

C'est singulier... Chez tout autre homme, cette

rudesse me choquerait. Je ne la tolérerais pas. Chez vous, au lieu de rebuter... elle attire.

L'HOMME

Je sais.

L'HYSTÉRIQUE

J'ai l'impression que même si vous le vouliez, vous ne pourriez pas offenser une femme.

L'HOMME

Cela m'est pourtant arrivé.

L'HYSTÉRIQUE

C'est que vous aviez affaire à des sottes. Mais jamais une femme un peu fine ne se formalisera de vos sarcasmes... Ainsi, moi... Oh, c'est stupide, ce que je vais vous dire là... moi qui suis une personne plutôt susceptible, j'aimerais que vous me traitiez durement. *(Penchée vers lui.)* Des injures, des grossièretés, vous pouvez me les dire. Je vous pardonne d'avance...

L'HOMME

Madame, j'en suis incapable.

(Elle soupire, déçue et boit. Silence.)

L'HYSTÉRIQUE

Quelle chaleur! On boit pour se rafraîchir... et le feu vous pénètre davantage.

(Elle se lève et chancelle. Il la soutient machinalement. Elle s'appuie à la table, à demi pâmée.)

L'HOMME

Qu'est-ce que vous avez ?

L'HYSTÉRIQUE

La tête me tourne... C'est ce vin blanc... et puis, votre main sur mon bras... C'était comme un piège d'acier. (*Elle rit nerveusement.*) Je me sentais prise au piège! (*Se calmant.*) Je suis très nerveuse, en ce moment. (*Elle va vers la fenêtre.*) Oh, toute la ville est dans un nuage de poussière jaune. Quel siroco! Moi qui voulais vous montrer les souks! On ne peut pas sortir. Faites-vous la sieste?

L'HOMME

Quand je peux.

L'HYSTÉRIQUE

Moi aussi, chaque fois que je peux dormir. Aujourd'hui, je ne fermerai pas l'œil. Jouez-vous aux cartes?

L'HOMME

Non.

L'HYSTÉRIQUE

Cela vous ennuierait de me lire des vers?

L'HOMME

Oui.

L'HYSTÉRIQUE

Alors, qu'allons-nous faire, jusqu'au dîner?

L'HOMME, *après un regard de mépris, avec une brutalité tranquille.*

Assez de paroles. Déshabillez-vous. Comme si vous ne saviez pas qu'avant cinq minutes, nous serons dans le même lit! Croyez-vous que je ne vous connaisse pas? Le premier rayon de l'aube vous a révélée. Au premier regard, j'ai déchiffré

votre sottise, la pâleur de votre chair et ses désirs. Pas une de vos pareilles n'a pu m'approcher sans s'offrir. Et je les ai prises, parce qu'une faiblesse est en moi, que j'ai longtemps appelée force et que je ne comprends pas encore. Vous êtes à moitié pâmée sous mes injures. Elles incendient votre âme, comme la moindre caresse incendie votre corps ! Dans un instant, vous perdrez la conscience et la vue. Les yeux retournés vers vos démons intérieurs, vous mordrez, vous étoufferez, comme un animal frappé d'hydrophobie... Et dans un quart d'heure, vous cacherez de nouveau sous des paroles hypocrites votre ardeur renaissante... N'attendez de moi ni bonté, ni douceur, ni mensonges. Il m'est aussi impossible de vous plaindre que de vous aimer. Je ne puis que me prêter à votre folie. Je ne peux plus vous mentir comme j'ai menti aux autres. Le désir de la vérité devient aussi fort, en moi, que le désir. Déshabillez-vous !

L'HYSTÉRIQUE, *faiblement, se traînant à ses pieds.*

Les rideaux... Fermez les rideaux.

L'HOMME

Quel âge avez-vous ?

L'HYSTÉRIQUE

Vingt-cinq ans.

L'HOMME

Les rideaux peuvent rester ouverts.

(*Ils s'étreignent.*)

HUITIÈME TABLEAU

Chez l'Homme. Il arrive de voyage.

L'HOMME

Tu dis que Laure est internée ?

L'AMI

A Bellevue, depuis un mois. Tout de suite après ton départ, elle a donné des signes de dérangement cérébral. Elle avait des absences. Au milieu d'une conversation, à table, dans le salon de sa mère, elle cessait brusquement d'être là. Son corps, ses traits, sa pensée se figeaient et j'étais seul à savoir quel fantôme nous l'arrachait. Elle dormait tout éveillée, des journées entières. Un soir que j'étais seul avec elle, elle me confia que tu étais de retour et que tu venais la voir toutes les nuits. Elle me parlait de son enfant comme s'il était venu au monde. Quinze jours après, on l'enfermait.

L'HOMME

Tu l'as revue ?

L'AMI

Oui. Elle ne m'a pas reconnu.

L'HOMME

Parle-t-elle encore de moi ?

L'AMI

Non. Elle divague... ou, du moins, elle semble divaguer. Le médecin prétend que ses discours ont un sens. C'est comme un langage chiffré dont elle seule aurait le chiffre.

(*Silence.*)

L'HOMME

Il faut que je la revoie.

L'AMI

A quoi bon ?

L'HOMME

Tu écriras à ce médecin que j'ai connu Laure autrefois et que ma présence peut éveiller en elle une lueur de raison.

L'AMI

Quelle étrange curiosité ! En admettant qu'elle te reconnaisse, tu ne peux que la faire souffrir inutilement.

L'HOMME

Je le sais.

L'AMI

Alors ?

L'HOMME

L'autre soir, sur le bateau, je me posais une question très simple : « Toutes ces femmes qui ont traversé ma vie, pourquoi les ai-je recherchées ? » L'amour ? Je sais bien que ce qu'elles appellent amour ne peut exister pour moi. Le plaisir ? Chez la plupart des hommes, la volupté ne grandit et ne s'épanouit que dans la possession d'un seul corps. Je ne suis pas non plus de ces névrosés dont la moelle se congestionne chaque fois qu'une hanche féminine ondule devant eux. La cruauté ? Je ne m'intéresse pas aux souffrances que je cause. Alors, pensais-je, qu'est-ce qui m'interdit la fixité ? Qu'est-ce qui me pousse d'une effigie à l'autre, comme un collectionneur de timbres ?... Soudain, j'eus l'impression que ces corps, si abandonnés en apparence, que ces cœurs, qui

semblent tout ouverts au souffle de la passion, étaient autant de cassettes, sournoisement fermées sur un secret, un secret qui me concernait seul, mais que les femmes, obstinément, m'avaient caché. Et je compris que ce que j'avais demandé sans le savoir à chacune d'elles, c'était ce secret-là! Mon secret, à moi, pas le leur!

L'AMI

Et tu crois que Laure te le dira, entre deux crises, au fond d'un cabanon?

L'HOMME

Qui sait? Je suis fatigué de ce qui leur tient lieu de raison. C'est le nom qu'elles donnent à leur froideur, à leurs craintes ou à leurs dissimulations. Quant à leur « folie », il faut avouer qu'elle est bien monotone! L'amoureuse la plus pervertie est moins inventive dans ses fantaisies que la bonne mère nature dans l'accouplement normal des crustacés. Oui, la sagesse des femelles est aussi bornée que leur délire! Pas une vierge, pas une matrone, pas une prude, pas une fille ne m'a dit le mot que je cherche... le mot qui rendrait mon ciel clair et mes jours paisibles.

L'AMI

Je ne te reconnais plus. Voilà qu'au lieu de faire l'amour, tu philosophes sur l'amour?

L'HOMME

Oui, à la longue, le sable et la mer vous engrossent de réflexions inutiles.

L'AMI

Et... rien que des réflexions, depuis trois mois ?

L'HOMME

Peuh... Des réflexes. (*Riant.*) Je me sens pareil au mâle de la mante religieuse qui continue sa besogne de mâle, alors que sa monstrueuse maîtresse a déjà commencé à lui dévorer la tête.

L'AMI

J'ai rompu avec lady Felicia.

L'HOMME

Je romps ce soir avec une hystérique dont je voudrais te faire constater la stupidité.

L'AMI

A ton service.

L'HOMME

Dînons ensemble, tous les trois.

L'AMI

Volontiers.

NEUVIÈME TABLEAU

Le parc d'une maison d'aliénés. L'Homme cause avec le Médecin.

LE MÉDECIN

Vous n'avez qu'à rester ici. C'est l'heure de sa promenade ; la garde vous l'amènera dans un instant.

L'HOMME

Ne puis-je la voir seule?

LE MÉDECIN

La garde se tiendra derrière un mur. Si vous aviez besoin d'aide, vous n'auriez qu'un geste à faire.

L'HOMME

Besoin d'aide?

LE MÉDECIN

Elle est agitée, depuis quelques jours. La voici. (*Le Médecin sort. Un instant après, Laure paraît, dans une toilette extravagante. Elle serre précieusement contre elle un petit panier.*)

L'HOMME

C'est moi, Laure.

LAURE, *le fixant avec son face-à-main.*

Qui êtes-vous? Qui se permet d'entrer dans mon parc? Vous n'êtes pas un mendiant. Si vous venez me proposer des appareils de chauffage, allez-vous-en. J'ai fait condamner toutes les cheminées. (*Bas.*) Si c'est du poison que vous avez à vendre, donnez vite... Mais il faudra que vous reveniez chercher le corps. Que ferais-je d'un médecin mort dans mon palais? Est-ce du poison?

L'HOMME

Vous vous trompez, Laure.

LAURE

Ne soyez pas familier.

L'HOMME

Votre... Altesse se trompe.

LAURE, *l'inspectant de nouveau, puis avec agitation.*

Mon Dieu! mais vous êtes le prince! Et moi qui ne m'en doutais pas! J'étais pourtant sûre que vous viendriez. Voilà si longtemps, si longtemps que je vous attends! Quelles intrigues, quelles ruses autour de nous! Ah, il y a des jours où j'étais si désespérée que je songeais à me pendre. Mais la reine mère veut que je vive, pour souffrir et expier je ne sais quelles fautes. Les siennes, probablement, car moi, je n'ai pas commis de fautes. Elle me fait surveiller jour et nuit. C'est odieux! Ma dame d'honneur couche dans ma chambre. Je suis obligée de me cacher pour vous écrire! Au moins, recevez-vous mes lettres?

L'HOMME

Oui, Laure, toutes vos lettres.

LAURE

Ah, c'est une consolation pour moi. (*Gaiement.*) Vous savez que le prince héritier est mort? Il est mort ce matin, en jouant près d'un brasero. La nourrice l'avait laissé seul et on l'a retrouvé rôti, grillé, braisé, tout craquant et tout cuit, comme une chipolata!

(*Elle rit longuement.*)

L'HOMME

Laure...

LAURE

Pourquoi faire du sentiment? Sa mort est un bienfait pour lui. Pensez à ce qu'eût été sa vie! J'ai toujours eu l'impression que c'était lui qui nous séparait. S'il avait vécu, nos ennemis auraient empêché notre union. A présent, la route est libre et

bientôt nous serons l'un à l'autre. Mon cher prince, n'en seriez-vous pas aussi heureux que je l'espérais?

L'HOMME

Je suis ému.

LAURE

Asseyez-vous sur ce banc... Et donnez-moi votre main. (*Il obéit.*) Oh! je n'avais jamais touché votre main! Mais c'est une main de femme... Je la vois très bien pétrie par une main d'homme et se dérobant pudiquement à cette étreinte virile. (*Elle rit.*) Prince, une main de femme est assez forte pour me conduire de l'autre côté de la vie... pourvu qu'elle serre fidèlement la mienne, pourvu qu'elle ne laisse jamais tomber la mienne. (*Avec enjouement.*) J'ai rêvé cette nuit que je partais vous rejoindre. Je traversais d'abord une ville équivoque, où les hommes semblaient méchants et malades, puis, j'arrivais dans un hôtel, au flanc d'une montagne et je vous apercevais tout au sommet de la montagne, devant un autre hôtel, allongé sur une terrasse qui surplombait le vide. Je vous criais : « Prince, je vous vois vivre, là-haut, en plein ciel, dans la pure lumière, sous l'œil du soleil, je vous vois! » Vous m'appeliez joyeusement et je me hâtais vers vous, par les escaliers de pierre qui serpentaient dans le roc. Dites, prince, voulez-vous que nous cherchions cette montagne? Nous la trouverons certainement. (*Bas.*) Tout ce qu'on rêve existe. Il suffit de chercher.

L'HOMME, *l'enlaçant.*

Nous chercherons.

LAURE.

Il y a un monde parfait comme la musique. Un monde où chaque parole apaise comme un accord majeur... Mais c'est un monde perdu. Il nous faudra peut-être des années pour le retrouver.

L'HOMME

Nous le retrouverons.

LAURE

Rêvez-vous de moi ?

L'HOMME

Certes.

LAURE

Comment me voyez-vous ?

L'HOMME, *la serrant contre lui.*

Aussi mystérieuse qu'aujourd'hui.

LAURE, *avec une nuance d'inquiétude.*

Et que dis-je, dans vos rêves ?

L'HOMME

Rien. Vous vous taisez quand j'interroge.

LAURE.

Tant mieux. Et que me demandez-vous ?

L'HOMME

Vos secrets, naturellement. Vos secrets... et les miens.

LAURE, *soudain méfiante, agitée, se dégageant.*

Ils sont enfermés dans la cassette royale.

L'HOMME

Où est cette cassette ?

LAURE, *désignant son panier.*

Vous voyez bien que je la porte avec moi. Je ne la quitte jamais.

L'HOMME

Que contient-elle ?

LAURE

Ne me le demandez pas. Il m'est impossible de vous répondre.

L'HOMME, *touchant le panier.*

On ne peut pas l'ouvrir ?

LAURE, *effrayée, cachant le panier derrière elle.*

Vous ? Ouvrir la cassette royale ! Vous n'y pensez pas.

L'HOMME

Pourquoi ?

LAURE

Ce serait une honte et un sacrilège ! Seul, mon prince l'ouvrira.

L'HOMME

Ne suis-je pas votre prince ?

LAURE, *se levant, avec éclat.*

N'espérez pas m'abuser plus longtemps. Vous vous êtes introduit ici sous un déguisement, avec la complicité du médecin ! Ces vêtements cachent une chair de femme... Oui, une gorge flétrie et maquillée de vieille souveraine. Derrière ce sourire, il y a des pensées de femme, cauteleuses, cruelles, curieuses ! (*Elle fait sauter d'une chiquenaude le chapeau de l'Homme, se décoiffe brusquement et lui pose sur la tête son propre chapeau, ridicule-*

ment emplumé.) Vous êtes la reine ! Vous avez pris le visage du prince pour me dérober mon secret ! Vous ne saurez jamais ce qu'il y a dans la cassette, Madame ! J'aimerais mieux mourir que de vous le laisser voir ! (*Menaçante.*) Allez-vous-en ! J'ai envie de vous étrangler.

L'HOMME, *se décoiffant et ramassant son chapeau.*

Laure !

LAURE, *le poursuivant.*

Courez ! Courez ! Vous n'irez pas loin, c'est moi qui vous le dis. Vous serez saigné par les vampires !

(*Il sort.*)

RIDEAU

ACTE III

DIXIÈME TABLEAU

Chez l'Homme.

L'Ami est debout. L'Homme arpente la pièce.

L'AMI

Je ne comprends rien à ta colère. Je ne veux pas te demander pardon : j'ai peur du ridicule ! Comment ? L'une des innombrables dupes qu'il te plaît d'attirer un soir et de repousser le lendemain, la plus niaise de ces éphémères, que tu congédiais la semaine dernière en ma présence, vient, ce matin, chez moi, pleurnicher son destin absurde ; elle croit t'atteindre et se venger, en obtenant de ton ami ce que tu lui refuses... et parce que je me prête un quart d'heure à sa fantaisie, tu joues l'amant trahi ? Tu te sers des mots qui te font ricaner, quand d'autres les emploient ? Je dis que je ne comprends pas.

L'HOMME

Il fallait la mettre à la porte.

L'AMI

Pourquoi ?

L'HOMME

Par respect pour notre amitié.

L'AMI

Je n'admets pas qu'un geste aussi dépouillé d'émotion, de sincérité que le fut celui-là puisse entamer notre amitié. Il faudrait que cette conquête d'auberge, que cette hystérique à l'âme vide t'eût laissé des regrets ! Je me refuse à le croire. Si je n'avais pas couché avec elle, tu ne saurais même plus son nom ! L'as-tu, oui ou non, chassée devant moi ? Alors, que me reproches-tu ?

L'HOMME

Tu t'es prêté à son illusion, qui était, comme tu le dis, de m'atteindre et de se venger de moi. Tu lui as donné la satisfaction de croire qu'elle avait réussi. Tu étais avec elle. Vous étiez contre moi, tous les deux.

L'AMI

Absurdité ! Je me moquais d'elle intérieurement !

L'HOMME

Alors, pourquoi l'as-tu prise ?

L'AMI

Et pourquoi l'aurais-je refusée ? Est-ce toi qui me demandes les raisons d'un geste que tu accomplis avec la première venue, sans passion, ni préméditation ? Comment l'aurais-je repoussée, moi qui ne suis que ton reflet, ta création ? Tu m'as modelé, tu m'as donné tes pensées, tes désirs et tu t'étonnes que je sois à ton image ? Mais si Don Juan avait un fils, il ne lui ressemblerait pas plus que je ne te ressemble. (*Bas, avec confusion.*) Je ne puis rien faire qui ne soit imité de qui tu sais. Alors, ne me demande pas compte de mes actes. J'ai pris cette

femelle parce qu'à ma place, tu l'aurais prise. Je l'ai prise dans le mépris et la raillerie intérieure, comme tu l'as prise. Tu dis que j'étais avec elle, contre toi ?... C'est tout le contraire... Nous étions ensemble, toi et moi, contre elle.

L'HOMME, *calmé.*

Je ne sais ce qui m'a traversé, tout à l'heure. J'ai été ridicule. Pardonne-moi. (*Souriant.*) Je vieillis... Je vieillis certainement !

ONZIÈME TABLEAU

Chez l'Homme. Il est en grand deuil, entouré d'un groupe de personnes en deuil. L'Ami se tient à l'écart.

UNE VIEILLE DAME, *se tamponnant les yeux, à l'Homme.*

Je te quitte, mon cher enfant. Il n'y a plus, maintenant, qu'à te laisser seul avec ta douleur. Tu as été très fort, très courageux.

(*Elle l'embrasse.*)

L'HOMME, *lui baisant la main.*

Merci.

(*Elle sort.*)

UN VIEUX MONSIEUR, *sévère, un peu fou.*

Ta mère était une sainte... Tu n'es qu'un garnement... mais tu as de la tenue. Bonjour.

L'HOMME, *lui serrant la main.*

Merci.

(*Le vieux Monsieur sort.*)

UNE JEUNE FEMME, *laide.*

Mon cousin, il faut que je vous dise comme je vous admire... Je vous regardais, tout à l'heure, au cimetière ; j'étais effrayée de votre douleur sans larmes... Pas un cri, pas un sanglot... Vous étiez héroïque !

L'HOMME

Merci.

LA JEUNE FEMME

Maintenant que votre chère maman n'est plus, vous éprouverez peut-être le besoin de vous rapprocher un peu de vos parents ? (*Silence.*) Venez dîner un de ces jours avec nous... dans l'intimité, bien entendu... Nous parlerons d'elle. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

L'HOMME

Avec plaisir, ma cousine. A mon retour.

LA JEUNE FEMME, *déçue.*

Vous partez en voyage ?

L'HOMME

Pour quelques semaines.

LA JEUNE FEMME, *soupirant.*

A votre retour, alors. Adieu, mon cousin.

(*Elle sort. Un Monsieur lui serre la main avec une effusion d'autant plus prolongée qu'il ne trouve pas de paroles.*)

L'HOMME

Merci.

(*Le Monsieur sort.*)

L'AMI, *se rapprochant.*

Qu'as-tu ?

L'HOMME

J'étouffe de remords et je ne peux pas la pleurer... Depuis qu'elle n'est plus là, l'horreur de moi me monte à la bouche ! J'ai toujours été son ennemi. Enfant, je ne cherchais qu'à l'humilier, à la prendre en faute. Je la guettais, comme un pion, sa victime. Je me dérobais à ses caresses. J'évitais ses baisers. Par ma faute, sa vie s'est refroidie, figée dans l'incertitude et la douleur secrète. Elle m'a caché l'épouvante qu'elle avait de moi. Elle dissimulait sa tendresse, parce qu'elle savait que je ne l'aurais pas supportée. Quand, dans son amour pour moi, elle s'inquiétait de mes folies de jeunesse, une telle colère me prenait que je devais m'enfuir.

L'AMI

Tu prends plaisir à te calomnier.

L'HOMME

Tout ce que je dis est vrai ! Et l'âge ne m'a pas rendu moins odieux. Sa maladie même ne nous a réconciliés qu'en apparence. J'étais à son chevet, paralysé par la gêne. Je voulais m'agenouiller, effacer enfin toute une vie d'ingratitude... Je ne pouvais pas parler... Je n'osais même pas la regarder... (*Avec émotion.*) Mais quand elle a cessé de respirer, quelque chose s'est dénoué dans mon corps. J'ai baisé sa joue, que je n'avais pas touchée depuis mon enfance. Je lui ai dit que je l'aimais... Qui sait si je ne mentais pas ?

L'AMI

Non, tu ne mentais pas... Tu n'aurais pas de remords, si tu ne l'avais pas chérie.

L'HOMME

Ai-je des remords? Je me souviens. Je me regarde. Je ne souffre pas... Une chose est certaine : je l'ai haïe tant qu'elle a vécu.

L'AMI

La haine... c'est peut-être de l'amour manqué.

L'HOMME

Ne me cherche plus d'excuses. Un seul être aurait pu me comprendre et m'absoudre.

L'AMI

Qui donc ?

L'HOMME, *bas, rougissant.*

Mon père.

DOUZIÈME TABLEAU

Chez l'Homme. Crépuscule.

LE DOMESTIQUE

Faudra-t-il recevoir ?

L'HOMME

Je ne sais pas. Je me sens très fatigué, ce soir.

LE DOMESTIQUE

Ça ne m'étonne pas. Vous venez d'avoir un mois plutôt chargé.

L'HOMME

Épargne-moi tes commentaires !

LE DOMESTIQUE

Je vois ce que je vois... Vous vieillissez, Monsieur. Il vous faut dix secondes pour escalader votre perron. Autrefois, vous en mettiez quatre. Vous sonnez beaucoup plus lourdement... Vous oubliez les numéros de téléphone de vos amis. J'ai prévu ça, quand j'ai vu que vous abandonniez les honnêtes femmes pour les filles.

L'HOMME, *riant.*

Pourquoi les unes sont-elles moins fatigantes que les autres, vieil imbécile ?

LE DOMESTIQUE

Avec les honnêtes femmes, il faut parler. Avec les filles, ce n'est pas nécessaire. C'est même, la plupart du temps, impossible. Quand vous parlez, vous vous ménagez. Quand vous vous taisez, vous vous dépensez. Je ne devrais pas être obligé de vous expliquer ça.

L'HOMME

Alors, tu regrettes le temps des femmes honnêtes ?

LE DOMESTIQUE

Personnellement, pas du tout. J'ai beaucoup moins d'ennuis avec les professionnelles.

L'HOMME

Pourquoi ?

LE DOMESTIQUE

Mais, Monsieur, parce qu'elles sont plus faciles à manier. Elles ne font pas de scènes, si vous ne les

recevez pas. Elles ne cherchent pas à entrer de force. Elles ne me persécutent pas, quand vous les avez mises à la porte. Vous vous rappelez cette paysanne des montagnes ?

L'HOMME

Oui. Comment s'appelait-elle donc ?

LE DOMESTIQUE, *un doigt levé.*

Voyez-vous ? La mémoire... Elle s'appelait Alberte.

L'HOMME

C'est vrai.

LE DOMESTIQUE

Eh bien, j'ai cru qu'elle vous ferait votre affaire, celle-là. Quand j'ai appris qu'elle était morte à l'hôpital de la Pitié, je me suis senti soulagé.

L'HOMME

Moi aussi.

LE DOMESTIQUE

Tandis qu'avec Laure, je n'ai pas eu un instant d'inquiétude. Non, pas même le jour où vous lui avez dit que vous partiez pour l'Afrique.

L'HOMME, *soupirant.*

Celle-là est morte aussi, Gustave.

LE DOMESTIQUE

Ah ! vous ne leur portez pas bonheur. Au moins, les filles ne se laisseront pas crever d'amour pour vous ! Tenez-vous-en aux filles, Monsieur. Mais croyez-moi : n'en voyez qu'une ou deux par semaine... et méfiez-vous des mineures. L'intelligence pousse vite, dans ce métier-là. Il en est venu

d'un peu jeunes ces temps derniers. (*Clignant de l'œil.*) Attention !

L'HOMME

Va-t'en. Tu m'ennuies.

LE DOMESTIQUE, *grognant.*

« Va-t'en »... Le jour où le commissaire viendra s'informer de votre santé, vous serez bien content de m'avoir, pour lui répondre que vous êtes à la campagne.

L'HOMME, *riant.*

Le commissaire ? Mais nous sablerons le champagne ensemble.

LE DOMESTIQUE

On dit, dans le quartier, qu'il a reçu des plaintes contre vous.

L'HOMME

Des bêtises.

LE DOMESTIQUE

Quand un homme de votre âge se met à jouer à la poupée, il se fait remarquer, c'est inévitable. (*On sonne.*) Alors, vous êtes sorti ?... Mais oui, vous êtes sorti.

L'HOMME

Non, je reçois.

LE DOMESTIQUE, *sortant.*

Vous finirez mal. C'est moi qui vous le dis.

(*L'Homme reste seul, guettant la porte. Au bout d'un instant, une fillette et sa mère paraissent, il s'approche d'elles.*)

TREIZIÈME TABLEAU

La chambre de l'Homme, le soir. Il est au lit. Luc de Bronte est assis à son chevet.

LUC DE BRONTE

Des étourdissements, dites-vous ?

L'HOMME

Pas précisément.

LUC DE BRONTE

Des vertiges ?

L'HOMME

Non plus, mais, par moments... comme un obscurcissement.

LUC DE BRONTE

De l'intelligence, ou de la vue ?

L'HOMME

Des deux. Un voile, un brouillard, qui s'interpose entre le monde et moi. Je ne perçois plus nettement les rapports des choses. Mon attention se relâche, ma pensée flotte. Je suis comme absent de moi-même et je ne suis pas ailleurs ; je ne suis nulle part... C'est un état passager, mais très désagréable. Quand je me trouve dans cette espèce de crépuscule, certains mots, certains mouvements prennent une importance démesurée.

LUC DE BRONTE

Par exemple ?

L'HOMME

Des gens passent dans la rue, en causant. Une

phrase me parvient ; elle me paraît contenir une allusion à mon adresse... Je me promène à la campagne. Une pauvresse est assise sur une borne : je ne puis m'empêcher de penser que c'est un signe, un avertissement symbolique du destin. Les disques verts ou rouges d'événements mystérieux s'allument et s'éteignent sans cesse dans ma nuit.

LUC DE BRONTE

Que dit votre médecin ?

L'HOMME

Pas de tares organiques, pas de lésion de la moelle épinière. Mais un système nerveux usé, surexcité.

LUC DE BRONTE

Et que conseille-t-il ?

L'HOMME

Oh, c'est facile à deviner.

LUC DE BRONTE

Ah !

L'HOMME

Oui ; mais c'est un imbécile. On ne peut pas le sortir de sa physiologie. Or j'ai l'impression que, dans mon cas, il y a une énigme d'un autre ordre à deviner... Vous êtes très perspicace, mon cher de Bronte. Vous déchiffrez les êtres comme un égyptologue ses hiéroglyphes. Que pensez-vous de moi ?

LUC DE BRONTE

Vous arrivez à l'âge où le diable trouve plus prudent de se faire ermite. Faites comme le diable. Il sait vivre.

L'HOMME

Je ne suis pas un vieillard.

LUC DE BRONTE

A quarante-cinq ans, le diable n'est plus jeune.

L'HOMME

Ainsi, dételer ? Même conclusion que le morticole ?

LUC DE BRONTE

Pour une fois, oui. Dételer progressivement.

L'HOMME

J'ai vécu pour les femmes...

LUC DE BRONTE

Croyez-vous ? Je dirais plutôt contre les femmes.

L'HOMME

Pour ou contre, j'ai vécu avec elles... Et je me demande si je vais pouvoir exister sans elles.

LUC DE BRONTE

Vous avez déjà merveilleusement réussi à expulser *la* femme de votre vie. Vous en expulserez *les* femmes.

L'HOMME

Je vous comprends mal.

LUC DE BRONTE

L'homme qui a possédé, puis rejeté des dizaines de femmes, a supprimé la femme de sa vie, parce qu'il en a supprimé l'amour. Il s'est continuellement préservé, refusé. Il prend sans donner. Il croit poursuivre et il fuit. Il ne cherche pas à s'unir,

mais à vaincre et à battre en retraite. Il croit vouloir la joie ; il ne veut que la solitude. Coucher avec toutes les femmes équivaut à ne coucher avec aucune d'elles. Don Juan est un solitaire.

L'HOMME

Pourquoi Don Juan serait-il un solitaire ?

LUC DE BRONTE

Parce qu'aucune étreinte ne peut l'assouvir. Son corps répugne au genre d'union que son âme souhaite.

L'HOMME, *dissimulant son émotion.*

Vous dites ?

LUC DE BRONTE

Chez Don Juan, le corps est mâle et l'âme, femelle... Son corps réclame la femme et son âme, l'homme. Il cherche dans la femme le fantôme de l'homme. C'est pour cela que chacune de ses victoires est une défaite intime. C'est pour cela qu'il fuit les femmes, dans sa rage de les trouver riches d'un trésor qu'il ne possédera jamais. Il les hait d'une haine de pauvre et leur inflige des souffrances qui le consolent des siennes. Il se venge sur elles de son impuissance au bonheur. Quand il leur ment, c'est lui-même qu'il cherche à tromper.

L'HOMME, *nerveusement.*

Comment cela ?

LUC DE BRONTE

Il veut se cacher son secret.

L'HOMME

Mais quel est-il, ce secret ?

LUC DE BRONTE, *réticent.*

Je croyais vous l'avoir fait comprendre.

(*Un silence.*)

L'HOMME, *bas, avec gêne.*

Et... le remède ?

LUC DE BRONTE

Don Juan n'est pas un malade. Il est... une hésitation de la nature. L'ébauche d'une forme future... ou le souvenir d'une forme passée. Il ne serait pas plus heureux, s'il faisait violence à son corps, pour posséder ce que son âme désire.

L'HOMME

Enfin, comment doit-il vivre ?

LUC DE BRONTE

Comme vous avez vécu.

L'HOMME

Comment doit-il vieillir ? Vous ne m'avez pas encore dit par quoi remplacer ces femmes... (*Il sourit.*) que je ne savais pas avoir tellement détestées.

LUC DE BRONTE, *le regardant.*

Peuh... la nature y pourvoira.

QUATORZIÈME TABLEAU

Une rue, le soir.
Deux Jeunes Filles entrent de gauche.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Elle m'a dit, le médium, elle m'a dit qu'elle pensait que, ce soir, nous aurions une petite matérialisation.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Impérator ?

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Non, l'autre esprit, le mage hindou.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Samiri ? Mais voilà des semaines qu'il ne vient plus. Il paraît qu'il est en colère contre le pharmacien, le type aux allumettes.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Il lui a pardonné, à cause de sa bêtise et il a promis à Mme Paturon qu'il reviendrait.

(*Elles passent.*)

(*Entrent de gauche la Secrétaire des séances, une vieille fille, causant avec le Pharmacien, aux gestes précis, au front stupide.*)

LE PHARMACIEN

Je ne vous dis qu'une chose : je me rends à leur séance dans un esprit de contrôle impitoyable.

LA SECRÉTAIRE

Vous allez encore torturer ce malheureux médium ?

LE PHARMACIEN

J'userai de mon droit de contrôle.

LA SECRÉTAIRE

Elle a dit que si vous recommenciez à frotter des allumettes sous sa chaise, elle ne se prêterait plus aux expériences.

LE PHARMACIEN

Parbleu ! Elle sera bien en peine de les faire réussir, si je l'empêche de tirer ses ficelles ! Rappelez-vous la séance de février ; c'est un fil attaché à son gros orteil qui a fait tomber la potiche. A son gros orteil, rappelez-vous !

(*Ils passent.*)

(*L'Homme paraît avec le Peintre, un vieux monsieur aux cheveux longs, aux yeux naïfs.*)

LE PEINTRE

Vous avez le droit de vous moquer de moi. Je n'ai jamais exigé d'être cru sur parole. Je ne vous dis qu'une chose : venez ce soir à notre réunion.

L'HOMME, *riant.*

Chez des spirites ? Moi qui n'ai jamais mis le pied dans une église ? Mais je ne pourrais plus me regarder sans rire, mon cher monsieur Créant !

LE PEINTRE

Je parlais comme vous, jusqu'au jour de ma conversion. Figurez-vous que...

(*L'Ami passe en sens inverse. L'Homme l'a vu, mais il détourne les yeux et feint d'écouter le Peintre avec une profonde attention.*)

L'AMI, *touchant le bras de l'Homme.*

Roger...

L'HOMME, *simulant la surprise.*

Tiens, Patrice ! (*Il présente.*) Monsieur Créant, vous connaissez mon ami Patrice, n'est-ce pas ?

LE PEINTRE

En effet, j'ai eu le plaisir de...

(*Poignée de main.*)

L'AMI

Que se passe-t-il ? Je suis venu trois fois, cette semaine. On m'a dit que tu ne pouvais pas me recevoir... que tu étais malade.

L'HOMME

Oui. J'ai été souffrant.

L'AMI

Pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné ?

L'HOMME, *embarrassé.*

Je voulais le faire... Je... Je n'ai pas eu le temps.

L'AMI

Le temps ?

L'HOMME, *se reprenant.*

Je veux dire... J'étais trop souffrant.

L'AMI

Qu'est-ce que tu avais ?

L'HOMME, *rapidement.*

Névralgies.

L'AMI, *légèrement surpris.*

Eh bien, dînons demain ensemble.

L'HOMME, *vivement.*

Impossible.

L'AMI, *déconcerté.*

En ce cas... fixe toi-même le jour.

L'HOMME

Je te téléphonerai.

L'AMI

Tu me téléphoneras ?

L'HOMME

Un de ces matins.

L'AMI

Sans faute ?

L'HOMME

Sans faute.

L'AMI

Soit.

(*La gêne obscure de l'Homme a fini par gagner son Ami. Ils se taisent.*)

L'HOMME

Au revoir, Patrice.

L'AMI

Au revoir. (*Au Peintre.*) Monsieur...

LE PEINTRE

Au plaisir, cher Monsieur. (*L'Ami sort. Le Peintre et l'Homme se remettent en route.*) Qu'est-ce que je disais ? Ah, oui... Figurez-vous qu'un soir, chez cette Mme Paturon qui préside notre cercle...

(*Ils passent. Entrent de gauche le Médium et son Acolyte. Le Médium est une petite femme brune, exubérante, emportée. Elle a l'accent*

anglais. L'Acolyte est un Hindou en turban et en imperméable. Il porte un paquet enveloppé dans une étoffe à ramages.)

LE MÉDIUM, *soupirant.*

Mon bon Subba-Rao, j'ai l'impression qu'il va falloir aller très doucement, ce soir ; très doucement, tu m'entends ?

L'ACOLYTE

Oui. Mais si vous allez trop doucement, ces gens-là ne feront plus de séances. Voilà deux mois qu'ils attendent une matérialisation. Il faut bien finir par leur montrer quelque chose.

LE MÉDIUM

Tant que ce maudit pharmacien sera là, nous ne pouvons pas risquer de matérialisation !

L'ACOLYTE

Pourquoi donc ? Croyez-vous que j'en aie peur, moi, de ce malin-là ? (*Désignant son paquet.*) J'ai mes mousselines. Je grimperai sur la gouttière et je ferai une matérialisation derrière la fenêtre. Il pourra gratter ses allumettes, il n'en verra pas plus que les autres.

LE MÉDIUM

Je sens que, ce soir, il vaudrait mieux nous borner à la clochette astrale. Et encore, si tout va bien ! Tu l'as emportée ?

L'ACOLYTE, *faisant la moue.*

La clochette astrale n'impressionnera pas. Il y a toujours quelqu'un pour dire qu'on a sonné à la petite porte, ou dans les étages.

LE MÉDIUM

Tant pis, c'est moins risqué.

L'ACOLYTE, *avec reproche.*

Ah, maîtresse, maîtresse!

LE MÉDIUM

Que veux-tu, j'ai peur.

L'ACOLYTE

Et dire que l'an dernier, à Boston, je faisais le fantôme chaque soir, au milieu du salon! On me photographiait dans mes voiles de mousseline et mon cliché passait sur tous les écrans d'Amérique!

LE MÉDIUM, *amèrement.*

Moi, j'en ai la nausée, des séances de Boston. Ce n'est pas ce temps-là que je regrette; c'est celui de Madras où, sans fils, sans tricheries, sans compère, je soulevais les tables à un mètre du sol, rien qu'en les regardant. Il y a dix ans que je n'ai pu réussir une lévitation. Je n'ai plus de force. Les esprits m'ont abandonnée.

L'ACOLYTE, *haussant les épaules.*

Ne me parlez pas d'esprits, miss Barnes!

LE MÉDIUM, *tapant du pied.*

Ils existent, vieux sceptique! Ils se servaient de moi! Ils habitaient mon corps... Et s'ils reviennent un jour, je te montrerai des choses qui te feront jaunir de peur, tout jaune que tu sois de naissance!

L'ACOLYTE, *insinuant.*

En attendant, vous ne voulez pas que je leur montre un peu Samiri?... ou un des maîtres thibé-

tains ? Rien qu'un instant... discrètement... derrière le carreau ?

LE MÉDIUM

Non. Je t'interdis !

L'ACOLYTE, *résigné.*

Alors... la clochette astrale.

LE MÉDIUM.

Oui, mais très lointaine.

L'ACOLYTE

Je serai dans la gouttière.

(*Ils passent.*)

QUINZIÈME TABLEAU

Un cercle spirite. Dans le salon obscur, une lampe à pied, voilée de bleu, jette une lueur incertaine sur un groupe assis à droite autour d'un guéridon. Ce sont : le Médium, les deux jeunes Filles de la scène précédente, le Peintre et Mme Paturon, une dame grisonnante vêtue de noir. Les bras nus et les épaules des jeunes Filles font des taches de blancheur dans la pénombre bleue. Le Pharmacien se promène, l'œil soupçonneux, autour du groupe. Dans un fauteuil, la Secrétaire enregistre les communications sur des feuilles volantes. A gauche, l'Homme, adossé à la cheminée, observe. Au fond, devant la fenêtre, un ***piano à queue.***

Mme PATURON, *parlant au guéridon d'un ton persuasif.*

Cher esprit, c'est bien un Y? (*Le guéridon oscille et frappe deux coups.*) Un Z, alors? (*Le guéridon frappe un coup.*) C'est un Z. (*A la Secrétaire.*) Vous y êtes?

LA SECRÉTAIRE

Parfaitement.

Mme PATURON, *au guéridon.*

Continue, cher esprit.

(*Le guéridon a une oscillation circulaire. Signes d'attention parmi les assistants.*)

PREMIÈRE JEUNE FILLE, *bas.*

Il salue.

DEUXIÈME JEUNE FILLE, *même jeu.*

Il a fini.

Mme PATURON, *même jeu.*

Il s'en va.

LE MÉDIUM, *au guéridon.*

Samiri, es-tu là?

(*Le guéridon reste immobile.*)

Mme PATURON, *comme une litanie.*

Réponds, cher esprit, réponds.

LE PHARMACIEN, *goguenard.*

Samiri bat en retraite.

LE MÉDIUM, *irritée.*

A cause de vous.

LE PHARMACIEN

De moi?

LE MÉDIUM

Évidemment. Vous ne faites que tourner autour de la table, tâter nos bras et soupeser nos mains. Comme vos fluides sont contraires, Samiri le sent et il s'en va. Ce n'est pas la première fois. Vous mettrez en fuite chaque esprit supérieur qui viendra à cette table.

LE PHARMACIEN

Vous voudriez me voir prendre le même chemin que les esprits supérieurs, n'est-ce pas ? Mais laissez-moi vous dire que ma présence est la meilleure garantie de la sincérité de vos expériences. Vous devriez me remercier de vous contrôler. N'est-ce pas, chère madame Paturon ?

Mme PATURON

Sans doute. Pourtant, ne vous approchez pas trop de la table. Si vraiment vos fluides sont contraires, il est possible que vous influenciez l'esprit.

LE PHARMACIEN

Des fluides ? Mais je n'en ai pas ! Je n'en ai jamais eu ! Je n'ai que mon intelligence et mes deux yeux. Si l'on m'empêche de m'en servir... il n'y aura plus d'expériences ; il y aura des tours de passe-passe !

LE MÉDIUM, *furieuse.*

Tours de passe-passe ?

LE PEINTRE, *conciliant.*

Allons, ne recommencez pas à vous disputer ! Nous perdons un temps précieux. (*A la Secrétaire.*) Que Madame veuille bien nous lire la fin du

message. Car j'avoue que depuis le Pharaon, j'ai perdu le fil.

Mme PATURON

Reprenez un peu plus haut, chère amie.

LA SECRÉTAIRE, *lisant.*

« Il faut faire la paix dans vos cerveaux. Mme Paturon fera la lumière des hésitations humaines. L'esprit domine la matière. L'âme n'a pas d'âge. »

Mme PATURON

Comme c'est émouvant !

LA SECRÉTAIRE, *lisant.*

« Demandez la lueur... Je veux vous convaincre. Vous verrez la lueur. Dans cinq minutes. La lueur, vous la verrez et les sceptiques seront convaincus. »

LE PHARMACIEN

Il se répète.

(*On le fait taire.*)

LA SECRÉTAIRE, *lisant.*

« Madame Paturon voit la vérité. Plus sensible que les autres. Je fais la lueur. La toux de Daria se passe. »

PREMIÈRE JEUNE FILLE, *frappée.*

Ça, c'est étonnant ! J'ai eu des quintes toute la journée. Comment peut-il le savoir ?

LE MÉDIUM

Samiri sait tout.

LA SECRÉTAIRE, *continuant.*

« Attention. La lueur, je la fais. »

LE PHARMACIEN, *prenant, par dérision, l'accent marseillais.*

Il se vante, le vieux!

(*On le fait taire.*)

LA SECRÉTAIRE, *continuant.*

« Je le soutiens, une fois pour toutes : l'âme est immortelle. Daria fut masseuse au palais des Pharaons. Tué le Pharaon Ramsès IV pour de l'argent... Ijonijojikwtz. »

Mme PATURON

Comment ?

LA SECRÉTAIRE

Ijonijojikwtz. C'est tout.

LE PHARMACIEN

Le mage a bafouillé.

LE MÉDIUM

Vous voyez bien que la fin du message n'émane pas de Samiri.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

C'est évident.

LE MÉDIUM

C'est un esprit farceur qui a pris sa place.

LE PEINTRE, *convaincu.*

Sans aucun doute, nous avions affaire à une force basse.

LE MÉDIUM

Les forces basses jalousent les forces lucides et les combattent chaque fois qu'elles le peuvent.

LE PHARMACIEN, *triomphant.*

Je suis heureux de vous entendre constater que c'est une force basse qui a mis l'esprit en fuite et non pas moi !

LE MÉDIUM

Vous *êtes* une force basse ! Vous n'aurez même pas attendu d'être dans l'au-delà, pour troubler les séances et égarer les chercheurs.

LE PHARMACIEN

Ce n'est pas une réponse.

LE PEINTRE, *apaisant.*

Je vous en prie ! Je vous en prie ! Que Samiri ait été chassé de la table par notre ami ou par un autre esprit, peu importe. L'essentiel est que vous soyez convaincus que ce n'est pas Samiri, notre guide si clairvoyant, si hautement inspiré, qui a pu communiquer les insanités que vous venez d'entendre.

Mme PATURON, *avec émotion.*

Mais nous n'aurions jamais songé à l'en rendre responsable, cher Samiri !

LE MÉDIUM

Nous sommes trop habitués à cet antagonisme des forces basses et des forces lucides. Il se manifeste partout, à chaque instant. Il y a des jours où les forces basses sont déchaînées dans mon appartement. Elles secouent ma vaisselle, font craquer mes armoires, éteignent ma lumière. Elles me poursuivent jusque dans la rue. Hier, tenez, je descendais l'escalier du métro, quand un véritable

tourbillon de forces basses m'a fait perdre l'équilibre. Je suis tombée, j'ai roulé jusqu'en bas des marches et là, une force lucide est intervenue, qui m'a remise sur mes jambes. Mais sans elle, je me serais sûrement estropiée. Continuons, voulez-vous ? Samiri consentira peut-être à revenir.

(*Ils posent de nouveau les mains sur le guéridon et attendent avec recueillement. Le Pharmacien s'adosse au piano et observe. Le guéridon commence à osciller. Murmure d'intérêt.*)

Mme PATURON, *avec bonté.*

Cher esprit, es-tu là? (*Le guéridon frappe un coup énergique.*) Est-ce toi, Samiri ? (*Deux coups plus énergiques.*) Oh !

LE MÉDIUM, *avec décision.*

C'est Impérator ! (*Un coup violent.*) C'est sa façon de s'annoncer.

Mme PATURON, *avec la nuance de déception que comporte l'accueil d'un visiteur moins désiré que celui qu'on attendait.*

Eh bien, puisque tu es là, parle : nous écoutons. (*Le guéridon frappe une série de coups extrêmement rapides et décidés, chacun correspondant à une lettre de l'alphabet, d'après la convention habituelle des spirites.*)

LA SECRÉTAIRE, *écrivant.*

C. L. O. C. H. E. T...

PREMIÈRE JEUNE FILLE, *très excitée.*

La clochette astrale !

DEUXIÈME JEUNE FILLE, *même jeu.*

Tu vas nous faire entendre la clochette astrale? (*Un coup violent. Sensation.*)

LE PEINTRE, *ému, au guéridon.*

Sommes-nous bien placés?

(*Un coup.*)

LE MÉDIUM

Faut-il éteindre?

(*Un coup.*)

Mme PATURON, *au Pharmacien.*

Éteignez. Voulez-vous?

(*Le Pharmacien éteint la lampe. Nuit.*)

LE MÉDIUM, *comme une prière.*

Impérator, nous attendons. Concentre-toi... et agis. (*Le guéridon oscille et craque.*) Cher Impérator, donne-nous cette preuve de ta présence! Convaincs les incrédules. (*Le guéridon craque.*) Oui, je sais que tu es là. Fais ton possible, Impérator. Fais ton possible!

(*Silence. Une des jeunes Filles réprime un fou rire nerveux qui gagne immédiatement son amie.*)

LE PEINTRE, *à voix basse.*

C'est insupportable! Si vous ne pouvez pas vous contenir, sortez!

Mme PATURON

Soyez sérieuses, Mesdemoiselles.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Pardon, Madame.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Ce sont les nerfs.

(*Silence. L'attente continue. Le guéridon craque.*)

Mme PATURON, *tout à coup, à voix basse.*

Écoutez !

LA SECRÉTAIRE

Je n'entends rien.

Mme PATURON, *bouleversée.*

Moi, j'entends et très nettement.

LE MÉDIUM

Moi aussi !

(*On distingue, lointain, comme venant du plafond ou du dehors, le battement cristallin d'une clochette.*)

LE PEINTRE.

Oh ! C'est extraordinaire !

(*Les corps bougent dans la pénombre, comme attirés par le son. Brusquement, un point lumineux apparaît au-dessus du piano, sous le plafond. Mouvement d'effroi.*)

LA SECRÉTAIRE

Là ! Là ! Regardez.

Mme PATURON

Mon Dieu !

LE PEINTRE

C'est lui, c'est Impérator !

(*Le Pharmacien paraît, debout sur le piano, brandissant une lampe de poche qui éclaire son visage.*)

LE PHARMACIEN

N'ayez pas peur. Ce n'est que moi !

Mme PATURON

Mais qu'est-ce que vous faites là ?

LE PHARMACIEN

Je contrôle, chère Madame. La sonnette est sûrement cachée dans le lustre, à moins que la rosace du plafond ne soit truquée.

LE MÉDIUM, *se levant.*

Vous mentez ! Vous n'êtes qu'un absurde et petit, tout petit pharmacien. Vous êtes mesquin, vous êtes laid et dubitatif. Vous avez un affreux Karma, c'est moi qui vous le dis. La sonnette est astrale ! C'est astral, ce que vous avez entendu, rien qu'astral ! *(Elle rallume la lampe.)* Cherchez dans le lustre et dans le plafond ! Cherchez donc, je vous en prie !

Mme PATURON

Calmez-vous, chère miss Barnes ! Vous savez bien que je ne vous ai jamais soupçonnée.

LE MÉDIUM

Vous permettez que d'autres me soupçonnent. Je ne me dérobe pas au contrôle, mais je réclame un contrôle intelligent ! (*Au Pharmacien.*) Eh bien, l'avez-vous trouvée, la clochette ?

LE PHARMACIEN, *descendant, penaud.*

Non. Mais il est encore possible qu'on ait sonné à l'escalier de service.

LE MÉDIUM, *le poussant dehors.*

Allez-y voir, à l'escalier de service ! Je vous l'ordonne.

LE PHARMACIEN, *sortant.*

Certainement, j'y vais.

LE MÉDIUM

Je suis très fâchée, madame Paturon. Puisqu'on met en doute mes facultés et ma bonne foi, mieux vaut interrompre les séances.

Mme PATURON ET LA SECRÉTAIRE, *suppliantes.*

Oh, chère miss Barnes !

LE PEINTRE ET LA PREMIÈRE JEUNE FILLE

Non, non, nous voulons continuer !

LE MÉDIUM

C'est moi qui ne veux plus. (*Brusquement, à la Secrétaire.*) Tenez, regardez sur vos genoux. Qu'est-ce que vous voyez ?

LA SECRÉTAIRE, *épouvantée.*

Oh, une grosse araignée ! (*Elle se lève.*) Où est-elle passée ? Où est-elle ?

LE MÉDIUM

Il n'y avait pas d'araignée ! C'est moi qui vous l'ai fait voir ! (*Au Pharmacien qui rentre.*) Eh bien, a-t-on sonné, à l'escalier de service ?

LE PHARMACIEN

On a pu sonner dans les étages.

LE MÉDIUM

Vous voyez ? Vous voyez ? Il doute encore ! Si je trichais, petit imbécile, vous auriez des phénomènes tout le temps. C'est parce que je suis honnête, qu'ils sont si rares. J'en ai assez. Je m'en vais !

LA SECRÉTAIRE ET Mme PATURON, *la retenant.*

Restez, je vous en prie. Continuons !

LE MÉDIUM, *se dégageant.*

Non, non, non ! Bonsoir !

(*Le Peintre et les jeunes Filles, qui, depuis un instant, ont posé les mains négligemment sur le guéridon, sont surpris de le voir exécuter une série d'amples oscillations.*)

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Regardez donc.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Il y a quelqu'un.

(*Le guéridon se déplace vers la gauche. Le Peintre et les jeunes Filles le suivent en gardant le contact. Tout le monde observe.*)

LE PEINTRE

Mais à qui en a-t-elle ?

Mme PATURON

C'est stupéfiant !

(*Le guéridon a traversé le salon, comme attiré par l'Homme. Celui-ci qui n'a pas bougé depuis le début de la scène, a observé toutes les phases de la séance, d'abord avec ironie, puis avec attention. A ce moment, son visage reflète la surprise. Le guéridon se plaque contre lui.*)

LE PEINTRE, *à l'Homme.*

C'est à vous qu'elle veut parler. Posez vos mains, sans appuyer.

L'HOMME, *froidement.*

Non. Je ne me prête pas à cette supercherie.

LE PEINTRE

Il n'y a aucune supercherie.

L'HOMME

Enfin, ce guéridon n'est pas venu tout seul buter contre moi. Quelqu'un l'a dirigé.

LE PEINTRE

Je vous jure que non.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Nous le suivions.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Nous y touchions à peine.

(*Le guéridon craque.*)

Mme PATURON

Vous entendez ? Et vous voyez bien que personne n'y touche. (*Au Pharmacien, qui s'est mis à plat ventre sur le tapis.*) Qu'est-ce que vous faites là ?

LE PHARMACIEN

Tiens ! Je regarde s'il n'y a pas de fil.

LA SECRÉTAIRE

Un fil ? Vous êtes absurde.

LE PHARMACIEN

Vous avez la mémoire courte. Moi, je n'oublie pas la potiche !

(*Il fourrage sous les meubles et promène des pinceaux de lumière avec sa lampe de poche.*)

LE PEINTRE, *persuasif, à l'Homme.*

Posez donc vos mains.

LE MÉDIUM, *qui allait partir.*

Oui, je sens que cela peut devenir intéressant.

L'HOMME, *riant.*

Oh, je veux bien. Avec moi, les morts n'iront pas si vite qu'avec vous.

(*Il pose les mains sur le guéridon qui s'agite.*)

LE PEINTRE

Je vais poser les questions. (*Il s'assied en face de l'Homme et place les mains sur le guéridon.*)

Qui êtes-vous ?

(*La Secrétaire s'est assise, tournée vers le groupe qui s'est formé à gauche. Elle a repris ses notes. Le guéridon frappe une série de coups rapides.*)

LA SECRÉTAIRE, *épelant au fur et à mesure qu'elle enregistre les lettres.*

M.O.R.T.E. P.A.R. L.U.I. Morte par lui.

Mme PATURON

C'est une femme.

LE PEINTRE

Vous ne pouvez pas vous nommer ? (*Un coup.*) Nous écoutons. (*Quatre coups légers et rapides.*)

LA SECRÉTAIRE, *enregistrant.*

A. C.

LE PEINTRE, *au guéridon.*

Ensuite ? (*Immobilité.*) A. C... Ce n'est pas un

nom. Sont-ce des initiales? (*Un coup. A l'Homme.*) Voyez-vous qui cela peut être?

L'HOMME, *cherchant.*

Ma foi, non.

LE PEINTRE, *au guéridon.*

Pouvez-vous préciser ?

(*Série de coups rapides.*)

LA SECRÉTAIRE, *enregistrant.*

A.L.B.E.R.T.E.

Mme PATURON

Alberte. (*A l'Homme.*) Est-ce un nom qui vous dit quelque chose?

L'HOMME, *vivement.*

Rien du tout !

LE PEINTRE

Vous n'avez pas connu d'Alberte ?

L'HOMME

Non.

(*Un coup très net.*)

LE PEINTRE

Ah ? La table dit que si. Cherchez bien. (*A la table.*) Pouvez-vous lui donner une preuve qu'il vous a connue ? (*Un coup.*) Nous attendons.

(*Le guéridon frappe une série de coups.*)

LA SECRÉTAIRE, *enregistrant.*

P.I.T.I.E.

Mme PATURON

Vous comprenez ?

L'HOMME, *évasif.*

Non, je...

LE PEINTRE, *au guéridon.*

Nous ne comprenons pas. Vous implorez sa pitié? (*Deux coups impatients.*) Vous avez pitié de lui ? (*Deux coups.*)

PREMIÈRE JEUNE FILLE

C'est peut-être l'hôpital.

Mme PATURON

Quel hôpital ?

PREMIÈRE JEUNE FILLE

L'hôpital de la Pitié.

(*La table frappe un coup avec violence.*)

LE PEINTRE, *au guéridon.*

Vous avez été là? (*Un coup.*) Vous y êtes morte? (*Un coup. A l'Homme.*) Alberte, morte par vous à la Pitié. C'est pourtant précis. Cela ne vous met pas sur la voie ?

LE MÉDIUM, *regardant fixement l'Homme.*

Je ne crois pas que Monsieur ait besoin qu'on le mette sur la voie.

L'HOMME, *se levant.*

En voilà assez! Quelqu'un, ici, est au courant de ma vie passée et essaye de me mystifier. Je ne me prête pas aux plaisanteries de ce genre!

LE PEINTRE

Quelle plaisanterie? Nous sommes tous de bonne foi.

Mme PATURON

Nous ne savons rien de votre vie, Monsieur.

PREMIÈRE JEUNE FILLE, *à l'Homme.*

Alors, c'est vrai ?

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Cette Alberte a existé ?

L'HOMME

Eh bien, oui. Une femme que j'ai connue et qui s'appelait Alberte est morte à l'hôpital de la Pitié.

(*Sensation.*)

LE MÉDIUM, *à l'Homme.*

On se plaint que les médiums trichent et c'est vous autres qui faussez les expériences !

L'HOMME

Mademoiselle, je ne crois ni aux médiums ni aux expériences.

LE MÉDIUM

Alors, ces mots, Alberte, Pitié, d'où viennent-ils, je vous prie ?

L'HOMME

Je n'en sais rien.

(*Pendant qu'il parle, le guéridon bascule contre lui.*)

LE MÉDIUM

Comment expliquez-vous ceci ?

L'HOMME

J'ai peut-être pesé sur la table...

LE MÉDIUM, *avec autorité.*

L'esprit est encore là. Interrogez-le.

(*L'Homme, le Médium, le Peintre et Mme Paturon posent leurs mains.*)

L'HOMME, *d'une voix timide, angoissée.*

Vous êtes encore là ?

(*Un coup.*)

L'HOMME

Que voulez-vous ?

(*Une série de coups violents et d'amples oscillations.*)

LA SECRÉTAIRE

Venger.

(*Sensation. Les jeunes Filles se serrent l'une contre l'autre, de terreur. Les assistants s'écartent involontairement.*)

Mme PATURON, *gémissant.*

C'est horrible. Finissons !

LE MÉDIUM, *impérieux.*

Continuez, je l'exige. (*Au guéridon.*) Et comment ferez-vous, pour vous venger ?

(*Plusieurs coups.*)

LA SECRÉTAIRE

Mai.

LE PEINTRE, *au guéridon.*

Mai ? Le mois de mai ? (*Un coup.*) Nous ne comprenons pas. Voulez-vous dire que vous reviendrez ici, en mai ? (*Deux coups.*) Non.

LE MÉDIUM, *au guéridon.*

C'est un rendez-vous que vous donnez à Monsieur ? (*Un coup.*) Vous le visiterez au mois de

mai ? (*Un coup.*) Vous viendrez exercer votre vengeance ? (*Un coup.*) Et il mourra ?

(*Un coup très violent. Silence.*)

Mme PATURON

Quelle date sommes-nous ?

PREMIÈRE JEUNE FILLE

28 avril.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Eh, eh !

LA SECRÉTAIRE, *à l'Homme.*

Il ne faut pas vous émouvoir outre mesure. L'année dernière, toutes les tables prédisaient ma mort pour le mois de mars et je m'en suis tirée avec une forte grippe.

LE MÉDIUM, *au guéridon.*

Et comment mourra-t-il ? (*Oscillations imprécises.*) Vous ne pouvez pas le dire ? (*Deux coups.*)

L'HOMME, *très nerveux, retirant ses mains.*

Finissons cette comédie, je vous en prie.

LE MÉDIUM, *furieuse.*

Comédie ? Oui, vraiment ! (*Avec véhémence.*) Alberte, pouvez-vous donner à cet homme une preuve que vous êtes près de lui, avec votre haine ? Une preuve, dites, pouvez-vous ? (*Un coup.*) Eh bien, faites-le ! (*Plusieurs coups.*)

LA SECRÉTAIRE

Lampe.

LE MÉDIUM

Éteindre la lampe ? (*Un coup. A l'Homme.*) Vos

mains ! (*L'Homme replace ses mains sur le guéridon. Aux assistants, se levant.*) Tenez-moi. (*Au Pharmacien qui « contrôle » derrière les rideaux.*) Tenez-moi les bras, comme ça... et serrez fort ! (*Il obéit.*) Éteignez, maintenant. (*La première jeune Fille éteint la lampe. Attente dans l'obscurité.*)

L'HOMME, *tout à coup, dans un cri étouffé.*

Oh, qu'est-ce que c'est ? Qui est là ? (*Cris hystériques. Des voix : « La lumière ! Donnez la lumière ! » Quelqu'un rallume la lampe. L'Homme est toujours à la table, une main posée à plat, l'autre, étendue devant lui, à la rencontre d'une main invisible.*) Qui a fait cela ?

Mme PATURON

Quoi ?

LA SECRÉTAIRE

Qu'est-il arrivé ?

LE PHARMACIEN

Je n'ai rien vu.

L'HOMME

Qui s'est permis ?

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Mais quoi ?

LE PEINTRE

Nous n'avons pas bougé.

L'HOMME

J'ai senti comme un souffle autour de moi. Et quelqu'un m'a fortement serré la main. Une poigne robuste et glacée... Qui est-ce, enfin ? Qui est-ce ?

LE MÉDIUM, *en colère.*

Pouah ! Vous êtes aussi borné que celui-là. (*Elle désigne le Pharmacien.*) Le souffle des morts vous environne, l'invisible vous touche du doigt... et vous niez encore ? Oh, vous serez puni !

L'HOMME, *se ressaisissant, avec un rire de défi.*

L'invisible ? Ah, ah, ah ! (*A la table.*) Alberte, si c'est toi qui m'as pris par la main tout à l'heure, viens dîner chez moi, demain. Je t'invite !

(*La table craque. Murmures.*)

LE PEINTRE, *bas.*

Il ne faut pas défier les esprits.

Mme PATURON, *même jeu.*

C'est très dangereux, ce que vous faites là.

LA SECRÉTAIRE

Vous risquez de libérer des forces basses.

LE MÉDIUM

Elle viendra. J'ai idée qu'elle viendra.

(*L'Homme est toujours immobile, dans la pose qu'il avait au moment où l'on a redonné la lumière.*)

LE PHARMACIEN, *à lui-même, regardant le Médium.*

J'aurais dû lui tenir aussi les jambes.

RIDEAU

ACTE IV

SEIZIÈME TABLEAU

La chambre de l'Homme.
Il cause avec Luc de Bronte.

LUC DE BRONTE

Vous prétendez qu'elle est venue?... Enfin, vous ne l'avez pas vue?

L'HOMME

Nous avons parlé toute la nuit.

LUC DE BRONTE

Par l'intermédiaire de la table?

L'HOMME

Naturellement. Parfois, elle devançait mes questions. Sa pensée brusquait la mienne. Elle éclatait en menaces, en reproches si véhéments, que le bois craquait et geignait, comme pétri par l'effort de muscles vivants. D'autres fois, sa colère s'apaisait en souvenirs. Des souvenirs d'une étrange précision, d'ailleurs. Des détails oubliés depuis des années.

LUC DE BRONTE

Par exemple?

L'HOMME

Un rendez-vous au crépuscule et les cristaux de givre accrochés à ses cheveux... Un papillon bleu desséché comme une fleur d'herbier, que nous avions trouvé sur un champ de neige, à trois mille mètres... Elle seule pouvait ranimer ces poussières... Je souriais, l'autre soir, chez ces gens, quand elle est venue à la table. Mais cette fois. comment douter? Aucune supercherie possible, J'étais là, tout seul, dans ma chambre.

LUC DE BRONTE

Oui. Plus seul encore que vous ne le pensez. Seul avec vous-même. C'est un reflux de souvenirs et de remords qui vous a submergé.

L'HOMME

Comment, de souvenirs? Puisque je vous dis que j'avais oublié ces détails.

LUC DE BRONTE

Vous aviez cru les oublier.

L'HOMME

Quant à des remords... Je n'en ai jamais eu.

LUC DE BRONTE

Vous ne saviez pas en avoir... Mais vous vous faites accuser, puis absoudre par votre victime. Le pardon que votre conscience réclame a plus de valeur à vos yeux, si vous pouvez croire qu'il émane d'une morte offensée.

L'HOMME

Mon cher Luc, il m'est difficile de mettre en doute le témoignage de mes sens.

LUC DE BRONTE

Vous n'êtes pas le premier homme qui soit dupe de lui-même par ignorance de lui-même. Un être vit en vous, dont vous ne connaissez ni la ruse, ni la puissance, ni les désirs. Cet être-là s'est réveillé.

L'HOMME, *incrédule.*

Et c'est lui qui a conduit cette table ?

LUC DE BRONTE

Oui.

L'HOMME

C'est lui qui m'apporte des faits, des dates, profondément oblitérés dans ma mémoire ?

LUC DE BRONTE

Oui.

L'HOMME, *haussant les épaules.*

Allons donc !

LUC DE BRONTE

Je sais qu'aucun raisonnement n'ébranlera votre foi. Pourtant, écoutez-moi. L'autre soir, vous me décriviez ce crépuscule dans lequel il vous arrive de flotter.

L'HOMME

Je ne saisis pas le rapport.

LUC DE BRONTE

Beaucoup d'êtres, qui ont abusé de la vie des sens, se meuvent, comme vous, dans un monde aux formes estompées.

L'HOMME

Pourquoi ?

LUC DE BRONTE

Je n'en sais rien. C'est la règle. Quand l'homme a épuisé le monde des formes, celui des esprits s'empare de lui. Il vit dans un brouillard d'où surgissent des visions.

L'HOMME

Je n'ai pas de visions. J'enregistre des faits précis et révélateurs, qui ne peuvent pas émaner de moi.

LUC DE BRONTE

Les diables devenus ermites entendent aussi des voix. Et ils y croient fermement, comme ils croyaient aux réalités qu'ils étreignirent avec tant de vigueur, pendant leur carrière de diables. Si nous étions au troisième siècle, vous partiriez pour la Thébaïde et les anges vous apparaîtraient ! Vous êtes, comme tous les sceptiques vieillissants, comme tous les négateurs fatigués, un postulant au mysticisme. Vous qui, sous le nom de débauche, avez poursuivi la solitude, vous la peuplerez d'apparitions, maintenant qu'elle vous est donnée. Vous qui avez nié l'amour et la douleur, vous affirmerez l'existence de pures illusions, d'images créées par vous. C'est assez drôle, quand on y pense !... Vous me demandiez, l'autre soir, ce qui vous remplacerait les femmes ? Mais les femmes encore ! Les fantômes accusateurs ou miséricordieux qui se lèvent de votre inconscient. Ils vous occuperont autant que vos maîtresses, croyez-moi. Peut-être même aurez-vous plus de mal à vous en défaire.

L'HOMME

En somme, c'est un brevet de folie que vous me décernez là ?

LUC DE BRONTE

Non. Vous végéterez comme ces milliers de mystiques, ascètes par contrainte ou par dégoût de leur passé, qui cherchent « la vérité » dans le spiritisme ou l'occultisme. Vous serez un de ces demi-aveugles, un de ces demi-sourds qui ne retrouvent leurs yeux et leurs oreilles que pour enregistrer les messages de l'au-delà ! Pauvres dupes ! L'au-delà, c'est eux-mêmes, le résidu mesquin de leurs consciences désadaptées qui revient les mystifier sous un masque funèbre. Vilaine époque ! Un homme sur deux est hanté. Une moitié de l'espèce a son fantôme.

(*On sonne. Luc de Bronte se lève.*)

L'HOMME

Vous pouvez rester. J'attends le médium qui dirigeait la séance d'avant-hier.

LUC DE BRONTE

Non. Je connais cette race.

L'HOMME

Vous êtes d'avis que les médiums trichent toujours, n'est-ce pas ?

LUC DE BRONTE, *s'en allant.*

Ils trichent quelquefois, pour que leurs dieux ne soient pas humiliés. Ils sont, le plus souvent, dupes d'eux-mêmes, comme vous, comme moi peut-être, comme tout le monde ! Bonsoir.

L'HOMME

Bonsoir.

(*Luc de Brault sort. Le Domestique introduit aussitôt le Médium. L'Homme lui serre la main.*)

L'HOMME

Mademoiselle Barnes, je vous remercie d'être venue.

LE MÉDIUM

C'est pour une expérience ?

L'HOMME

Non, pour un éclaircissement. Depuis avant-hier, j'ai été le témoin de phénomènes qui ont... ébranlé mon scepticisme.

LE MÉDIUM

Ah, ah ? Cela ne m'étonne pas.

L'HOMME

J'éprouve le besoin d'être fixé sur la nature exacte de ceux qui se sont produits avec vous. Si vous avez employé certains procédés pour stimuler les expériences... veuillez me les révéler. Je me permettrai de vous offrir un chèque.

LE MÉDIUM, *souriant.*

Vous croyez que j'ai triché ?

L'HOMME

Je voudrais être certain qu'il n'y a pas eu, de votre part, simulation... Je vous répète que pour le savoir...

LE MÉDIUM, *faisant claquer ses doigts.*

Nonsense ! Je ne veux pas de votre argent. Pro-

mettez-moi de me garder le secret et je vous dirai la vérité.

L'HOMME

Vous avez ma parole.

LE MÉDIUM

Eh bien... la sonnette astrale, c'est un truc. La voilà. (*Elle tire de son corsage une clochette d'argent.*) Précieuse petite chose, mais pas astrale du tout.

L'HOMME

Ah ?

LE MÉDIUM

Vous avez pu juger ces gens Paturon ? Très basse mentalité. Très sots et un peu malades. Les deux jeunes filles se croient possédées. Dans l'intimité, elles se donnent des noms de diables ! Le peintre, lui, a des taches noires sur la rétine : il voit la nature tachée de noir et la peint tachée de noir. Mme Paturon, c'est une simple idiote. Elle croit que Benvenuto Cellini lui dicte ses menus. Vous comprenez qu'avec cette clique, les phénomènes spontanés ne suffisent plus ! Il faut des miracles. Eh bien, je leur en donne. L'autre soir, j'en ai réussi un dont je suis très fière.

L'HOMME

Un miracle ?

LE MÉDIUM

J'ai fait voir à la secrétaire une araignée sur ses genoux. Et il n'y avait pas d'araignée. Je suggérais.

L'HOMME

Et le reste ? Était-ce aussi de la suggestion ?

LE MÉDIUM

Non. Le reste était pur.

L'HOMME

Vous n'avez pas influencé la table ?

LE MÉDIUM

Absolument pas. (*Se reprenant.*) Ah, oui, au début. J'ai fait dire par Samiri que Mme Paturon voyait la vérité. C'était un petit encouragement.

L'HOMME

Oui, mais après ? Vous n'avez rien inspiré de ce qui a été dit après ?

LE MÉDIUM

Pas une lettre. Je promets.

L'HOMME

Croyez-vous que l'un des assistants ait pu le faire ?

LE MÉDIUM

Personne ! Beaucoup trop stupides, même pour tricher.

L'HOMME

Et cette main qui a saisi la mienne ?

LE MÉDIUM

Je n'y étais pour rien.

L'HOMME

Vous le jurez ?

LE MÉDIUM, *haussant les épaules.*

Puisqu'on me tenait les bras.

L'HOMME

C'est vrai.

LE MÉDIUM

D'ailleurs, j'ai repensé au phénomène. On pourrait l'imiter avec un gant de caoutchouc et de la glace pilée.

L'HOMME, *soupçonneux.*

Vous n'aviez pas de compère?

LE MÉDIUM, *simplement.*

Si, mais dans la gouttière.

L'HOMME, *stupéfait.*

Vous aviez un compère dans la gouttière?

LE MÉDIUM

J'avais emmené mon Hindou, pour la clochette astrale. (*Avec une grimace.*) Le pharmacien n'a rien vu! J'ai donné mon signal par la lumière.

L'HOMME

Comment?

LE MÉDIUM

Quand la table a dit : « Éteignez », c'était le signal pour la lumière.

L'HOMME

Et vous prétendiez n'avoir influencé la table qu'une seule fois!

LE MÉDIUM, *négligemment.*

Ah, pardon. J'avais oublié la lumière.

L'HOMME

Et plus tard, quand la table a dit : « Lampe »?

LE MÉDIUM

C'était pur. Tout à fait pur. (*L'Homme a un*

geste de découragement.) C'est ma sincérité qui vous déroute, n'est-ce pas ? Si je niais toute supercherie, ou si je prenais votre argent pour vous dire que tout fut supercherie, vous seriez fixé. Ah, que les hommes sont bêtes ! Ils croient que la vérité est un rond de soleil qui saute sur un mur blanc... Il y a beaucoup d'ombres qui grignotent le disque de la vérité. Il faut voir les ombres et la vérité. J'aurais pu tricher toute la soirée, mystifier ces idiots à fond, leur montrer Jules César dans des voiles de mousseline... Est-ce que cela supprimerait les esprits ? Est-ce ma sonnette astrale qui fait que vos mortes ne soient pas vos mortes ? Doutez-vous encore que les morts revivent ? Oh, il faut être aussi stupide que le pharmacien, pour ne pas savoir qu'ils s'accrochent à vous comme des enfants qui vous tirent par la robe ! Les Mme Paturon les appellent ? ... Moi, je ne peux pas m'en défaire... (*Elle le regarde.*) C'est singulier : vous devriez essayer de ne pas croire aux esprits... et vous cherchez des raisons pour y croire.

L'HOMME

C'est vrai.

LE MÉDIUM

Vous n'avez pourtant rien de bon à attendre d'eux. Vous rendez-vous compte qu'il y a des furies qui vous cherchent ?

L'HOMME

Oui.

LE MÉDIUM

Elles ont trouvé leur chemin jusqu'à vous. Elles reviendront.

L'HOMME

Elles sont déjà revenues.

LE MÉDIUM

Et que comptez-vous faire, pour leur échapper ?

L'HOMME

Je n'en sais rien.

LE MÉDIUM

A votre place, je ne resterais pas ici, tant que le mois de mai ne sera pas écoulé.

L'HOMME

Pourquoi ?

LE MÉDIUM, *flairant autour d'elle comme un animal.*

L'atmosphère de cette chambre est extrêmement désagréable.

(*Elle va écouter un instant contre une cloison.*)

L'HOMME

Vous entendez quelque chose ?

LE MÉDIUM

J'avais cru... Vous savez qu'il y a des esprits qui lisent l'avenir, comme vous, un article de journal ? Il y en a même qui *font* l'avenir. Cette femme, cette Alberte, je crois, avait-elle de sérieuses raisons de vouloir se venger de vous ?

L'HOMME

Oh, les plus sérieuses.

(*Un silence.*)

LE MÉDIUM, *humant l'air et frappant soudain du pied.*

J'en étais sûre ! C'est le brûlé, le plâtre brûlé que cela sent ici !

L'HOMME

Vous croyez ?

LE MÉDIUM, *avec impatience.*

Mais oui, voyons ! Vous ne sentez donc pas?

L'HOMME, *hésitant, influencé.*

Peut-être... Une légère odeur de brûlé...

LE MÉDIUM, *avec décision.*

Partez pour la campagne. N'hésitez pas.

L'HOMME

J'y penserai.

DIX-SEPTIÈME TABLEAU

La chambre de l'Homme, le soir. Un incendie a détruit une partie du mobilier, noirci les murs et le plafond. La partie gauche de la chambre, où se trouve le lit, est intacte. Mais à droite, des décombres, des débris de meubles carbonisés gisent en tas. Les rideaux pendent, à demi rongés et noircis par la flamme.

L'Homme entre, en tenue de voyage, suivi du domestique, qui porte un flambeau et une valise.

L'HOMME

Et quand dis-tu que le feu s'est déclaré?

LE DOMESTIQUE, *posant le flambeau et la valise à terre.*

Cette nuit, Monsieur. Je ne m'en suis aperçu qu'à

sept heures, en descendant. J'ai téléphoné au commissariat, mais quand les pompiers sont arrivés, les portes du salon flambaient déjà. On croyait que la maison tout entière y passerait. C'est à ce moment-là que je vous ai télégraphié, Monsieur. Si j'avais su... je ne vous aurais pas inquiété si fort... Tout de même, il vaut mieux que vous soyez là pour discuter avec la compagnie d'assurances.

L'HOMME

De toutes façons, je serais rentré demain ou après-demain.

LE DOMESTIQUE

Où coucherez-vous, Monsieur ?

L'HOMME

Ici.

LE DOMESTIQUE

C'est que les vitres ont sauté. Vous aurez froid.

L'HOMME

Tant pis. Je suis trop fatigué pour aller à l'hôtel. (*Le Domestique prépare le lit.*) Il n'est venu personne ?

LE DOMESTIQUE

Si, Monsieur Créant. Il m'a chargé de vous dire qu'il reviendrait ce soir.

L'HOMME

Tu le feras entrer.

LE DOMESTIQUE

Monsieur Patrice a téléphoné plusieurs fois.

L'HOMME

Pour lui, je suis toujours à Villers.

LE DOMESTIQUE, *soupirant.*

Bien, Monsieur.

L'HOMME

Pourquoi soupires-tu ?

LE DOMESTIQUE

Ça me chagrine, de vous voir semer vos vieux amis aussi facilement que vos maîtresses... Votre lit est prêt, Monsieur. Voulez-vous du thé ?

L'HOMME

Non. (*Soulevant les décombres, à droite, avec sa canne.*) Comment t'expliques-tu que le feu ait pris ?

LE DOMESTIQUE

C'est inexplicable.

L'HOMME

Quand es-tu entré dans ma chambre, pour la dernière fois ?

LE DOMESTIQUE

Hier, à cinq heures.

L'HOMME

Tu fumais, naturellement.

LE DOMESTIQUE, *vivement.*

Non, pas ce jour-là. Je le jure à Monsieur !

L'HOMME

Parbleu, tu ne l'avoueras pas. Tu as dû oublier ton cigare sur la commode... et le feu s'est communiqué aux tentures.

LE DOMESTIQUE

Ah bien, vous en avez, de l'imagination ! C'est

facile, de tout mettre sur le compte d'un malheureux cigare... qui n'a même pas existé !

(*On sonne. Le Domestique sort. Le Peintre entre du fond.*)

LE PEINTRE, *la main tendue.*

Quel malheur, mon bon ami ! J'espère que les dégats ne sont pas trop considérables ?

L'HOMME

Peuh... Quelques meubles, des bibelots, des tentures... C'est remédiable.

LE PEINTRE, *confidentiel.*

Vous savez que le feu a pris dans des conditions très mystérieuses...

L'HOMME

Je ne sais que ce que Gustave m'a raconté.

LE PEINTRE

La chambre fermée à clef depuis la veille... La clef dans la poche de Gustave. Donc, impossible que personne soit entré... (*A l'oreille.*) Vous avez eu affaire à une force basse !

L'HOMME

Vous croyez ?

LE PEINTRE

J'en suis persuadé.

L'HOMME

D'ailleurs, cet accident ne m'a pas trop surpris.

LE PEINTRE

Comment cela ?

L'HOMME

C'est curieux. Il y a trois nuits, j'ai rêvé que le

sol brûlait autour de moi. J'étais assis dans un fauteuil d'osier, sur une terre brune et visqueuse que le feu consumait lentement... Des fumerolles montaient avec des étincelles et des ruisseaux de cendre et de braise crevassaient la terre.

LE PEINTRE, *solennel.*

C'était un avertissement que vous envoyait une force lucide. Vous auriez dû aviser, faire surveiller la maison.

L'HOMME

J'étais trop las pour m'en soucier.

LE PEINTRE

Comment vous êtes-vous porté, à Villers ?

L'HOMME

Assez mal.

LE PEINTRE

Il ne vous est rien arrivé... d'anormal ?

L'HOMME

Puis-je encore distinguer le normal de l'anormal ? Je vis comme dans un brouillard, dans un nuage traversé de lueurs.

LE PEINTRE

Avez-vous eu des phénomènes ?

L'HOMME

Oui.

LE PEINTRE

Des matérialisations ?

L'HOMME

Pendant tout ce mois, j'ai entendu frapper des coups derrière les cloisons, sur les pavés, dans les

pierres des chemins et jusque sous les sables de la grève. C'est comme un dialogue avec l'Invisible. Si je me promène, le soir, dans la campagne, des heurts souterrains me précèdent, m'égarent du côté des étangs ou des marécages. Si je m'aventure dans les falaises, des coups sourds, battant au cœur de la glaise, m'attirent insidieusement vers les mauvais pas, les précipices... Avant-hier, je suis tombé dans une fondrière. J'aurais pu me briser les os. Comment ne pas croire que des forces intelligentes sont acharnées à ma perte ?

LE PEINTRE, *hochant la tête.*

Oui, oui. C'est le dernier assaut des forces basses. J'ai idée que, demain, vous serez délivré.

L'HOMME

Pourquoi, demain ?

LE PEINTRE

Premier juin. C'était pour mai que l'Invisible annonçait son offensive. (*Avec un reproche sénile.*) Il faut avouer que vous l'aviez provoquée.

L'HOMME

Permettez-moi de me reposer : je suis brisé.

LE PEINTRE

Je vous laisse. J'espère que vous serez des nôtres, samedi, chez Mme Paturon ?

L'HOMME

Non. Je ne crois pas.

LE PEINTRE

Si la table parle de vous, je vous tiendrai au courant.

L'HOMME

Merci. Bonsoir.

LE PEINTRE, *sortant.*

Bonne nuit.

(*L'Homme va à la porte et la ferme à clef. Il inspecte un instant la chambre, promène le flambeau autour des décombres, dans les angles de la pièce, puis le pose près du lit, enlève son pardessus et s'allonge tout habillé sous le couvre-lit. Il souffle la lumière. Obscurité. Silence. Après quelques instants, on entend un craquement qui peut provenir du tas de décombres. Il sursaute et rallume le flambeau. Le fantôme d'Alberte montre sa tête au-dessus des décombres. Elle porte un masque aux couleurs de la vie, mais distendu, déformé par une haine sauvage. Il regarde l'apparition en silence, puis saisit le flambeau et le précipite sur le fantôme. Fracas. La tête émerge toujours des décombres, dans une lueur blême.*)

LE FANTOME D'ALBERTE

On ne se débarrasse pas de moi en m'envoyant des candélabres à la figure.

(*Elle se lève. Elle porte des socques et un manteau de berger sur sa chemise de grosse toile. Elle avance vers l'Homme.*)

L'HOMME

Va-t'en, chienne. Disparais !

LE FANTOME D'ALBERTE

Voilà des semaines que j'essaie de me montrer ; je ne peux que toucher ta main, dans l'obscurité, tourmenter le bois de la table où tu écris, faire sonner les pierres sous tes pas.

L'HOMME

Que viens-tu faire ici ?

LE FANTOME D'ALBERTE

Prendre possession de mon bien... et l'attacher étroitement, avant le grand départ. Oui, te fixer à moi pour l'éternité, comme le tronc d'arbre que je fixais d'un grappin d'acier, avant de m'élancer avec lui sur la glissoire de neige !

L'HOMME

Je ne crois pas au départ dont tu parles.

LE FANTOME D'ALBERTE

Tu y crois, puisque tu trembles. Tu souffriras éternellement ce que j'ai souffert. Toutes les douleurs que tu as semées aussi légèrement que des baisers, tu vas les connaître. Tu as menti : l'espoir te mentira. Tu as fui l'amour des êtres : la lumière te fuira. Tu as méprisé les corps humains : tu seras privé de corps et tu chercheras une forme dans les ténèbres. Tu ne seras qu'une buée rougeâtre voletant péniblement au ras du sol et j'aboierai ma vengeance à tes trousses, comme une louve.

L'HOMME

N'espère pas m'effrayer avec tes cauchemars. Va-t'en !

LE FANTOME D'ALBERTE

Je ne peux déjà plus me séparer de toi. Déjà, me voici devenue partie de l'âme que j'aime et que je déteste. Déjà, ma justice t'a saisi !

L'HOMME

Je ne crois pas à la justice !

(*Derrière les décombres, se dresse un autre fantôme. C'est celui de la Vieille de la scène première. Elle porte un masque hideux qu'auréolent ses crins blancs.*)

LE FANTOME DE LA VIEILLE

Où est l'ignorant qui ne croit pas à la justice ? Me reconnais-tu, frisé ? Te rappelles-tu l'au-revoir que je t'ai donné sur un chemin de neige, il y a quinze ans ? T'y voilà tout de même venu, à l'endroit de la peine ! Et plus misérable que je ne le fus jamais sous mes loques et ma charge de bois ! Dis, qu'as-tu fait de ton petit ami, de ton tricot vert et de ta canne ferrée ?

(*Elle ricane.*)

L'HOMME, *jetant un livre dans la direction du fantôme.*

A la porte, mégère !

LE FANTOME DE LA VIEILLE

Tu ne t'acquitteras pas en injuriant des ombres. Énumère plutôt tes actions et je les pèserai. Je ne me tromperai pas sur le poids, moi qui ai porté

toute ma vie des bûches, des bottelées de foin et des sacs de terre ! Parle, où sont tes enfants ?

L'HOMME

Ils sont morts avant de naître. Ils ont fini avant de commencer, sous l'aiguille des sages-femmes.

LE FANTOME DE LA VIEILLE

Qu'as-tu fait d'utile aux hommes ?

L'HOMME

Rien que je sache.

LE FANTOME DE LA VIEILLE

As-tu gratté la terre ? Semé le blé ? Secouru les pauvres, ou peiné pour les tiens ? Où sont tes travaux ?

L'HOMME

Mes travaux étaient mes plaisirs. J'ai traversé la vie avec une tête légère et des mains lisses. J'ai fait mon œuvre avec mes reins. Je ne m'en repens, ni ne m'en glorifie.

LE FANTOME DE LA VIEILLE

Où est ta souffrance ?

L'HOMME

J'ai fui la souffrance, qui enlaidit les femmes et assagit les hommes. Je n'ai poursuivi que la joie. Je n'ai connu qu'elle !

LE FANTOME DE L'HYSTÉRIQUE, *surgissant des décombres avec un masque offrant la caricature immobile de la volupté.*

Ne le croyez pas. Moi qui n'étais qu'une hysté-

rique, j'ai vécu dans une ivresse continuelle. Les mains d'un homme autour de moi, les yeux d'un homme dans les miens, la bouche d'un homme sur la mienne et le monde chavirait dans les ténèbres étoilées de rouge. Lui ? Mes étreintes ne l'ont jamais satisfait. Que cherchait-il au delà du plaisir ? Pourquoi ne s'attardait-il pas dans la débauche ? S'il avait été capable d'éprouver ce qu'il me faisait ressentir, il ne se serait jamais levé de mon lit.

L'HOMME

Au bout de huit jours, le dégoût m'en avait chassé.

LE FANTOME DE L'HYSTÉRIQUE

Ah, si tu as connu le dégoût de la volupté, c'est que tu n'as pas connu la volupté !

L'HOMME

Je l'ai connue avec d'autres.

(*Le fantôme de l'Allemande se lève. C'est une maigre femelle en chemise, au masque bestial et aux cheveux courts.*)

LE FANTOME DE L'ALLEMANDE

Toujours pas avec moi !

L'HOMME

Qui es-tu ?

LE FANTOME DE L'ALLEMANDE

Greta Hinz, de Berlin, que tu as rencontrée sur le bateau de Montreux. Il a passé deux nuits avec moi et s'est enfui le second matin, sous prétexte que je faisais de la gymnastique et qu'il ne pouvait pas entendre craquer mes jointures. (*Elle exécute*,

en bondissant çà et là, des mouvements de gymnastique.) Ein, zwei, drei... Ein, zwei, drei... Ein, zwei, drei !

L'HOMME

Assez, clown ! (*Aux autres.*) Elle m'avait attiré dans sa chambre, au Palace, et quand son lit craquait, elle battait le matelas de ses jambes desséchées, en jurant : *verdammtes bett !* Dès neuf heures du matin, elle s'emplissait de viande crue comme un fauve.

LE FANTOME DE L'ALLEMANDE, *bondissant éperdument.*

Ein, zwei, drei ! Ein, zwei, drei !

L'HOMME

Non, je n'ai pas connu la volupté avec ce squelette.

(*Le fantôme de Laure sort des décombres. Elle est accoutrée comme dans la maison d'aliénés. Son masque est immobilisé dans une grimace de folie.*)

LE FANTOME DE LAURE

Moi qui étais ardente et douce, vous m'avez délaissée comme les autres.

L'HOMME

Pas toi, Laure ! Pas avec ces furies ! Toi, la seule que j'aimais !

LE FANTOME DE LAURE, *courant çà et là avec égarement.*

Non, prince, vous ne m'aimiez pas. Vous aimiez les ombres de la folie et du malheur, qui dansaient

autour de moi. Veux-tu connaître enfin le secret que tu étais venu m'arracher, dans le jardin des fous ?

L'HOMME

Oui.

LE FANTOME DE LAURE

Tu voulais me voir morte !

LE FANTOME DE L'HYSTÉRIQUE

Moi aussi !

LE FANTOME D'ALBERTE

Moi aussi !

LE FANTOME DE L'ALLEMANDE

Ia, ia, mich auch !

L'HOMME, *épouvanté.*

Non !

LE FANTOME DE L'HYSTÉRIQUE, *aux autres.*

Nous sommes mortes parce qu'il l'a voulu.

LE FANTOME DE LAURE

Tu payais notre amour avec des rêves de meurtre.

LE FANTOME D'ALBERTE

Tu maudissais nos caresses, nos larmes et nos dévouements.

LE FANTOME DE L'HYSTÉRIQUE

Nos corps même, tu les haïssais.

L'HOMME

Ce n'est pas vrai ! Je vous ai désirées, toutes ! J'ai désiré tout ce qui a respiré sur la terre !

LE FANTOME DE LA VIEILLE

Tu es jugé, cœur vide.

(*Les fantômes entourent l'Homme. Celui d'Alberte fait tournoyer une corde au-dessus de lui, comme un lasso.*)

L'HOMME, *dans un cri d'angoisse.*

Disparaissez, vampires ! Patrice ! Patrice ! Au secours !

(*Les fantômes ricanent.*)

LE FANTOME DE LAURE

Tiens ? Tu appelles ton petit ami ? Pourquoi donc le fuis-tu depuis si longtemps ? Veux-tu le savoir ?

LE FANTOME DE L'HYSTÉRIQUE, *lui parlant à l'oreille.*

Une fois déjà, tu l'as appelé à ton secours. Une fois déjà, il t'a délivré de moi ! Veux-tu savoir pourquoi tu l'as si mal reçu, quand il t'a dit que je m'étais donnée à lui ? Tu étais jaloux ! Pas de lui, non, mais de moi !

(*Les fantômes ricanent. L'Homme gémit.*)

LE FANTOME DE LAURE

Tu l'aimais d'amour. Tu n'as jamais aimé que lui !

(*L'Homme s'est retourné, les poings aux oreilles, pour ne pas entendre. A ses côtés, se dresse le fantôme de sa Mère. C'est une dame en deuil, au masque souriant et bon. Elle est jeune encore et de taille surhumaine,*

telle que les grandes personnes apparaissent aux enfants. Elle congédie les fantômes d'un petit geste de la main. Ceux-ci disparaissent. La Mère s'agenouille près de l'Homme, le regarde en silence, puis lui caresse les cheveux).

L'HOMME, *se retournant et la reconnaissant.*

Mère ! (*Il se blottit contre elle.*) Sont-elles parties ?

LE FANTOME DE LA MÈRE

Oui, mon chéri. Je les ai renvoyées.

L'HOMME

Il y en a une qui a voulu m'étrangler avec son lacet.

LE FANTOME DE LA MÈRE

N'aie pas peur. Elles ne reviendront plus.

L'HOMME

Mère...

LE FANTOME DE LA MÈRE

Mon enfant ?

L'HOMME

Est-ce vrai, ce qu'elles ont dit de moi ?

LE FANTOME DE LA MÈRE

Mais non. Des calomnies, des inventions de méchantes femmes. Ne les crois pas.

L'HOMME

J'ai aimé, n'est-ce pas ? J'ai vécu... J'ai souffert ? Comme les autres ?

LE FANTOME DE LA MÈRE

Mais oui, mon petit. Comme tout le monde.

L'HOMME

Et toi aussi, mère, je t'ai bien aimée ?

LE FANTOME DE LA MÈRE

Naturellement. Quel est l'enfant qui n'aime pas sa mère ?

L'HOMME

Je n'ai pas été méchant, avec toi ? Je ne t'ai pas torturée !

LE FANTOME DE LA MÈRE

Torturée ? Que vas-tu chercher là ? Tu étais un peu difficile, de temps à autre... comme tous les enfants.

L'HOMME

Et Patrice ?

LE FANTOME DE LA MÈRE

Patrice ?

L'HOMME

Oui. Ce n'est pas vrai non plus, ce qu'elles prétendent ? Elles disaient que...

LE FANTOME DE LA MÈRE

Chut ! Pourquoi t'inquiéter de ce que disent des femmes jalouses ? Chacune d'elles voudrait posséder exclusivement ta tendresse... Il est bien naturel, pourtant, d'avoir de l'affection pour un camarade de collège ! C'est bien innocent !

L'HOMME, *rassuré.*

Ah ?

LE FANTOME DE LA MÈRE, *le dorlotant.*

Es-tu bien, comme cela, dans mes bras ?

L'HOMME

Oui, mère. (*Un silence apaisé, puis, il s'agite.*) Je voudrais savoir...

LE FANTOME DE LA MÈRE

Quoi, mon chéri ?

L'HOMME

J'ai oublié... Il y a quelque chose que je voulais savoir, avant de mourir...

LE FANTOME DE LA MÈRE, *souriant.*

Tu ne vas pas mourir. Tu vas t'endormir contre moi, comme autrefois.

L'HOMME, *s'agitant.*

Je veux savoir...

LE FANTOME DE LA MÈRE

Ne te tourmente pas... Ne pense à rien... Dors.

L'HOMME

Savoir...

(*Il meurt. Le fantôme disparaît.*)

RIDEAU.

A MON PÈRE.

À L'OMBRE DU MAL

Pièce en trois actes

représentée pour la première fois
au Studio des Champs-Élysées, le 16 octobre 1924.
(Direction Gaston Baty.)

PERSONNAGES

ROUGÉ, résident français de Kadiéso.	MM. Carpentier.
PRÉFAILLES, administrateur colonial.	H. Beaulieu.
LE CORMIER, subordonné de Rougé .	G. Vierge.
L'ALMAMY, chef du village de Kadiéso.	J. Chahine.
MAÉLIK	René Simon.
LE FÉTICHEUR	Benglia.
UN MILICIEN	L. Germain.
DIAMBA	X...
MADAME LE CORMIER.	Mmes Marguerite Jamois.
FATIMATA, femme de Maélik . . .	Suzanne Demars.
UNE CAPTIVE.	Aiescha.

Vers 1905, dans l'Afrique équatoriale française.

A L'OMBRE DU MAL

ACTE I

La véranda de la résidence de Kadiéso. Un espace couvert par un toit de paille en auvent, reliant les parties habitables de la résidence. Le toit, qui occupe toute la largeur du théâtre, descend jusqu'à hauteur d'homme. Il est soutenu en son milieu par deux montants de bambou, entre lesquels on passe pour entrer dans la véranda. A droite et à gauche, le toit est accoté aux murs en pisé de la résidence. Ces murs sont percés de deux portes basses donnant sur des pièces complètement obscures. A droite, c'est le logement de Rougé; à gauche, celui des Le Cormier. Une clôture basse, en terre sèche, sépare la véranda du dehors. Par l'intervalle entre cette clôture et la partie inférieure du toit, et aussi par l'entrée qui est fort large, on découvre un espace mal défriché, où court, parmi les broussailles, un sentier de nègres, sinueux à l'excès, qui se dirige vers la gauche. A peu de distance en arrière, et sur toute la largeur de la scène se dresse, menaçant, obscur,

impénétrable, le mur de la forêt. C'est une vague végétale de fûts colossaux et de lianes géantes. La lumière implacable qui embrase l'espace défriché et prend d'assaut la véranda, contraste avec l'ombre épaisse des sous-bois.

Pour se défendre contre la lumière, on a tendu, entre le toit et la clôture, des étoffes de traite. Au lever du rideau, on ne voit donc rien au dehors et la guinée tamisant le soleil fait régner dans la véranda un demi-jour bleuâtre. Deux hamacs sont fixés aux montants de l'entrée et aux murs. Près de l'entrée, une calebasse pleine d'eau. A gauche, une caisse qui sert de table porte des verres. Deux chaises longues en bambou, rustiquement fabriquées sur place par les résidents. Accrochée au mur de gauche, une cage où s'agite un ouistiti.

Il est trois heures d'une brûlante après-midi de la saison des pluies.

Au lever du rideau, Le Cormier est endormi dans un hamac. Mme Le Cormier se tient à l'entrée de la véranda. Elle regarde au dehors.

SCÈNE I

LE CORMIER, MADAME LE CORMIER, puis DIAMBA, un instant.

(*Un silence profond, puis Le Cormier s'éveille, s'étire et sourit à sa femme.*)

LE CORMIER

Déjà réveillée ?

MADAME LE CORMIER

Oui, depuis un moment.

LE CORMIER

Qu'est-ce que tu attends ?

MADAME LE CORMIER, *avec un sourire confus.*

Tu le sais bien.

LE CORMIER, *hochant la tête.*

Il n'y aura pas de poste avant demain.

MADAME LE CORMIER

Les courriers devraient monter en cinq jours de la rivière.

LE CORMIER, *descendant de son hamac et allant à elle. Avec tendresse.*

Ne compte pas les jours. Ne compte pas les semaines.

MADAME LE CORMIER

Pourtant, logiquement...

LE CORMIER, *soupirant.*

La logique de nos désirs ne joue plus, ici. La barre de l'Atlantique était peut-être impassable. Le sac postal que le courrier de France devait déposer sur la côte a pu ne pas être emporté par le convoi qui partait. Qu'importe alors la vitesse du chaland qui attend le convoi, quinze cents kilomètres plus haut ? Qu'importe l'allure du coureur

qui guette le chaland, à cinq étapes d'ici ? Et qui sait ? La rupture, dans cette chaîne de petits faits à laquelle tu as accroché ton espoir, s'est peut-être produite encore plus loin, dans l'espace et dans le temps. Si ta mère est allée un quart d'heure trop tard à la poste, parce qu'une ondée l'empêchait de sortir, sa lettre arrivera dans deux mois.

MADAME LE CORMIER

Ne sois pas décourageant.

LE CORMIER

C'est pour t'éviter le découragement que je te prépare aux déceptions. (*Elle commence à décrocher les étoffes destinées à tamiser la lumière.*) Non, laisse ces étoffes, je t'en prie. (*Appelant au dehors.*) Diamba ! (*Un noir, drapé dans un boubou de guinée bleue, paraît.*) Donne-nous du jour, Diamba. (*Le noir enlève les étoffes. Le soleil entre à flots. A madame le Cormier.*) Tu te fatigues beaucoup trop.

MADAME LE CORMIER

Ce n'est pas à toi de me faire des remontrances. Tu es retourné au village après le déjeuner, à l'heure la plus lourde.

LE CORMIER, *désignant du regard la porte de droite.*

Service commandé.

MADAME LE CORMIER

Et tu n'as même pas pris ta quinine préventive, hier soir.

LE CORMIER

Bah, je n'ai pas eu d'accès depuis un mois. (*Au noir qui a fini d'enlever les étoffes.*) Diamba, tu vas nettoyer la case, derrière le hangar à caoutchouc. Tu enlèveras les araignées, les fourmis, la crotte de vache, tout... C'est pour un blanc.

(*Diamba fait un signe d'acquiescement et disparaît.*)

MADAME LE CORMIER

L'administrateur dont Rougé nous avait annoncé le passage ?

LE CORMIER

Oui. Son escorte n'était pas encore signalée tout à l'heure, mais pendant que je me trouvais chez l'Almamy, les sorciers qui se tiennent à l'entrée de la forêt prédisaient l'arrivée d'un *grand blanc* pour aujourd'hui.

MADAME LE CORMIER

Qui est-ce ?

LE CORMIER

Je n'en sais rien. Sans doute un des membres de la mission Lavaux qui se fait rapatrier pour raison de santé.

MADAME LE CORMIER

Tu ne sais pas son nom ?

LE CORMIER

Rougé non plus. Un coureur lui a remis hier un pli trempé d'humidité... quelques lignes crayonnées fébrilement. Signature indéchiffrable.

MADAME LE CORMIER

Nous aurions pu lui céder notre chambre.

LE CORMIER

Pourquoi ? Ce n'est pas une tournée d'inspection. C'est un passage.

MADAME LE CORMIER

Pendant que ton chef nous parlait de cette visite, il m'est venu.... une mauvaise pensée.

LE CORMIER

A toi ?

MADAME LE CORMIER, *baissant la voix, après un regard à droite.*

J'éprouvais un sentiment agréable, en me disant que j'allais voir un autre visage que celui de Rougé.

LE CORMIER, *riant.*

Tiens ? Moi aussi. Mais en même temps que ta « mauvaise pensée », il m'est venu une bonne idée !

MADAME LE CORMIER, *même jeu.*

Laquelle ?

LE CORMIER

Dans deux mois, cet administrateur sera sur la côte... Il verra des gens, avant de se rembarquer... Je ne suis pas mal noté au gouvernement général...

MADAME LE CORMIER

Eh bien ?

LE CORMIER

Si je lui demandais de suggérer discrètement qu'on me nomme à un autre poste ?

MADAME LE CORMIER

Il n'y a pas un an que nous sommes à Kadiéso...

LE CORMIER, *entre ses dents.*

J'aurais cru six.

MADAME LE CORMIER, *continuant.*

Tu n'obtiendras pas d'avancement.

LE CORMIER

Je n'en désire aucun. Je voudrais seulement (*Regard vers la porte de droite.*) changer de résidence...

MADAME LE CORMIER

Paul... je ne sais pas si nous avons tout à fait le droit de nous en aller d'ici.

LE CORMIER

A cause de Rougé ?

MADAME LE CORMIER

Oui.

LE CORMIER

Enfin, nous ne lui sommes pas indispensables.

MADAME LE CORMIER

Plus que nous ne le savons, peut-être.

LE CORMIER

Avant nous, il vivait.

MADAME LE CORMIER

J'ai la certitude que si nous l'abandonnions, s'il se retrouvait tout à coup seul devant cette muraille verte, il tomberait dans le désespoir... Et d'autres que lui ont besoin de nous, ici.

LE CORMIER

Si tu crois que les noirs sont moins malheureux, depuis que nous sommes à Kadiéso...

MADAME LE CORMIER

Oui, je le crois.

LE CORMIER

Eh bien, détrompe-toi. Rougé est le seul maître. Je ne peux rien faire de ce que je voudrais.

MADAME LE CORMIER

Quelque chose a pourtant changé.

LE CORMIER, *s'animant.*

Quoi? Poursuit-on les marchands d'esclaves? L'impôt et les corvées sont-ils répartis équitable-

ment ? Les plaintes, écoutées avec bienveillance ? Les abus de pouvoir de l'Almamy sont-ils punis ? Non. Alors ?

MADAME LE CORMIER

Songe à notre première visite au village. Ces faces mornes, couvertes de mouches et qui nous fixaient, sous leurs toits crevés par les tornades, se demandant : « Que nous veulent-ils encore, ces deux-là ? Quel surcroît de travail ou de misère leur présence nous vaudra-t-elle ?» Aujourd'hui, les femmes viennent au-devant de moi et m'invitent à entrer dans leurs cases. Fatimata, tu sais, la première épouse de Maélik, Fatimata m'a prise en affection. Elle m'a montré hier ses bijoux de famille. Tout un trésor de cuivre et d'or ciselé. Comme j'admirais un collier d'argent brut, elle me l'a offert. Elle l'attachait de force autour de mon cou.

LE CORMIER, *l'enlaçant.*

Je sais depuis longtemps, ma chérie, que partout où tu passeras, tu seras témoin du même miracle.

MADAME LE CORMIER

Ce n'est pas un miracle.

LE CORMIER

La contagion de la bonté ? L'amollissement des âmes au souffle de la douceur ? C'en est un. Malheureusement, il est d'ordre spirituel. Ses effets ne sont pas matériellement tangibles. Et c'est de mi-

racles réalistes que les noirs ont besoin. Comme ni toi ni moi ne sommes capables d'en fabriquer, nous pourrons quitter le pays sans diminuer le bonheur de ses habitants.

MADAME LE CORMIER

Il y aurait peut-être un moyen indirect d'y travailler. J'ai parfois pensé qu'à la longue, sans s'en douter, simplement parce que nous lui témoignerions un peu d'affection, ton chef pourrait changer.

LE CORMIER

Rougé a vingt ans d'Afrique. Il y en a dix qu'il souffre du foie ; nous ne changerons rien ni à son mal, ni à sa méchanceté.

MADAME LE CORMIER

Ce n'est pas seulement la souffrance qui l'a rendu méchant.

LE CORMIER

Qu'importe ? Vous autres, femmes, vous cherchez toujours des causes à la méchanceté. C'est une façon détournée de la justifier. Elle n'a pas besoin d'être expliquée. Elle est naturelle. De même que certains hommes sont avares, ou généreux, d'autres sont cruels, par tempérament.

MADAME LE CORMIER, *hochant la tête.*

Rougé n'est pas de ceux-là.

LE CORMIER, *sceptique.*

Crois-tu ?

MADAME LE CORMIER. *cherchant sa pensée.*

Ses duretés sont comme une réponse... une réponse volontairement excessive à quelque injure secrète. Il était sûrement — il est encore parfois — capable de bonté.

LE CORMIER

Lui ?

MADAME LE CORMIER

L'autre jour, il revenait des plantations, épuisé, fiévreux, jurant après les noirs. Quand il a vu que je lui préparais des boissons fraîches, une espèce d'émotion subite s'est emparée de lui. Il pleurait presque, en me remerciant.

LE CORMIER

Oui. Les plus rudes s'émeuvent aisément sur eux-mêmes.

MADAME LE CORMIER

Je sais que sa rudesse n'est qu'une défense, une cuirasse qui a son point faible. Je sais qu'on peut l'atteindre.

LE CORMIER

Je ne partage pas tes illusions.

MADAME LE CORMIER

Tu me trouves ridicule ?

LE CORMIER

Non. Je trouverais peut-être ridicule quiconque me parlerait ici comme tu le fais. Je ne te trouve

pas ridicule, parce que j'ai eu, moi aussi, des illusions qui durent être aussi naïves que les tiennes... parce que je te les ai fait partager... et surtout, parce que je leur dois de t'avoir auprès de moi.

MADAME LE CORMIER

Que veux-tu dire ?

LE CORMIER

Si je n'avais pas cru, si je ne t'avais pas persuadée que nous commencions une vie libre, large et utile aux hommes, si tu avais prévu ce qui nous attendait ici, m'y aurais-tu suivi ?

MADAME LE CORMIER

Certes.

LE CORMIER

Eh bien, moi, je ne t'aurais pas demandé de me suivre, si j'avais prévu que je dusse échouer entre un marigot et l'ombre d'une forêt, obéir à un maniaque aigri par la maladie, user ma force nerveuse à débrouiller des histoires de moutons volés, des conflits dignes du garde-champêtre et que je ne peux même pas trancher suivant l'équité !

MADAME LE CORMIER, *apaisante.*

Ne sois pas amer.

LE CORMIER

Comment ne pas le devenir, quand on confronte ses rêves à la réalité ? Le plus exaspérant, c'est de penser que sans lui (*geste à droite*) tout pourrait

devenir aussi beau que je l'imaginais. Il y a des actes de justice à accomplir d'urgence, des mesures qui soulageraient tout le village, qui nous rendraient sa confiance... Il ne veut pas. Aujourd'hui encore, dans ma petite enquête sur la disparition de ces deux captives, j'ai acquis, une fois de plus, la certitude que l'Almamy nous dupe et qu'il opprime ses sujets. Je vais mettre des faits sous les yeux de Rougé. Je sais d'avance qu'il refusera de sévir. Esprit de contradiction? Aveuglement? Inertie? Je ne sais pas. Voilà ce qui me ronge.

MADAME LE CORMIER

Paul, il ne faut pas que les affaires du service atteignent ta conscience... Quand tu as, toute une longue matinée et toute une fin d'après-midi, couru sur les pistes, au village, dans la forêt, inspecté, grondé, conseillé, tu as fait plus que ton devoir.

LE CORMIER

Si je sais que mes efforts doivent rester stériles, je ne peux pas connaître l'apaisement. (*Elle s'approche de lui. Il l'enlace.*) Oh, je ne m'admire pas d'être ainsi. Je me trouve parfois stupide. Et quand je t'entends rire, quand je te vois triompher par la gaîté des misères de notre exil, je me dis qu'un homme raisonnable se contenterait de bénir ton amour et d'en vivre.

MADAME LE CORMIER, *hochant la tête.*

Je ne t'aimerais peut-être pas tant, si ta conscience était moins exigeante.

LE CORMIER

Et moi, je ne pourrais pas accepter sans remords un amour qui serait aveugle au malheur des êtres. Ce n'est pas de chance, nous nous ressemblons !

MADAME LE CORMIER

Oui, mais moi, je ne me tourmente pas au delà du devoir accompli.

LE CORMIER

Toi ? Tu te charges de toute souffrance injuste, comme si tu en étais responsable.

MADAME LE CORMIER

Non. Ce matin, j'ai vu ce petit esclave que l'Almamy a blessé d'une flèche. Le pauvre enfant va mourir ; il a les intestins perforés. Seul, un chirurgien aurait pu le sauver. J'ai pansé la plaie, donné de la morphine, mais tout en luttant contre ma pitié, parce que je la savais inutile. Et depuis, j'essaye de n'y plus penser.

LE CORMIER

Tu y pensais encore, pendant le déjeuner.

MADAME LE CORMIER

Comment le sais-tu ?

LE CORMIER

Je le voyais.

MADAME LE CORMIER, *bas, avouant.*

Le moyen de n'y plus penser ? Ses cris arrivaient jusqu'à la véranda.

LE CORMIER, *avec une ironie pleine de tendresse.*

Je te connais, conscience forte. (*Il l'embrasse.*) Tu as pitié, non seulement des victimes, mais encore des bourreaux. Car tu veux rester ici par charité envers l'homme qui est, pourtant, la cause indirecte de tout ce qui se commet de barbare ou d'injuste au village.

MADAME LE CORMIER, *saisie.*

Mon Dieu... C'est vrai.

(*Un silence. Brusquement, dans le lointain, éclatent les battements sourds et précipités d'un tam-tam, auquel s'adjoint bientôt la mélopée sauvage et monotone d'un chœur.*)

MADAME LE CORMIER

Il y a beaucoup de choses que je regretterai ici.

LE CORMIER

Tu regretteras l'illusion que ta puissance d'amour pouvait transformer les hommes. Ma pauvre enfant! L'amour n'a jamais transformé que les hommes capables d'aimer.

MADAME LE CORMIER, *songeuse.*

Qui sait? Peut-être, un jour, Kadiéso reviendra dans nos rêves pour signifier « le bonheur. »

LE CORMIER, *souriant.*

Ou ton accès de fièvre du 3 juillet... ou les conserves de petits pois au sulfate de cuivre!

MADAME LE CORMIER

Je ne déteste pas avoir la fièvre. Pendant ces jours d'insomnie, dans l'ombre étouffante de la case, j'ai revu ma mère, mes sœurs et tous mes fantômes d'Europe avec une incroyable netteté. J'entendais le son qu'avaient les galoches des paysans sous nos fenêtres, les matins de marché, à Vannes. (*Gaîment.*) Quant aux conserves au sulfate de cuivre, si nous sommes encore ici dans quatre mois, nous pourrons les jeter aux caïmans, tu sais ! J'ai planté hier des choux et des salades. D'ailleurs, mes poulets engraissent à vue d'œil !

LE CORMIER

Tant mieux, ils nous changeront du canard à l'acide salicylique.

MADAME LE CORMIER

Ce n'est même pas du canard, c'est du chat !

LE CORMIER

Oui, du chat trop vieux pour s'intituler chevreuil. Ça se mange tout de même.

MADAME LE CORMIER

Et si mes plants de fraisiers ne sont pas noyés par la prochaine tornade, dans trois jours, nous aurons un de ces desserts ! (*Au ouistiti qu'elle agace dans sa cage.*) Oui, Monsieur, des fraises ! Des fraises des bois, naturellement. Et quand vous en aurez goûté, vous ne daignerez plus toucher à vos noix de kola. Je vous connais, mon petit

ancêtre ! (*Elle retire vivement son doigt de la cage.*) Oh, vous m'avez mordue ! Juste au moment où je vous promettais des fraises !

LE CORMIER, *riant.*

C'est humain.

MADAME LE CORMIER, *donnant une légère tape sur la cage.*

Méchant garçon !

SCÈNE II

LES MÊMES, ROUGÉ, puis DIAMBA, un instant.

(Rougé sort de son logement, à droite. C'est un quinquagénaire aux traits ravagés, au teint bilieux. Il porte négligemment un complet de toile kaki.)

ROUGÉ, *désignant la direction d'où vient le bruit du tam-tam.*

Sales nègres ! Ils ne peuvent pas me laisser finir ma sieste. Vous autres, vous êtes debout et vous jouez avec le singe. (*Il ricane.*) C'est merveilleux, la jeunesse, vraiment merveilleux ! Enfin, vous apprendrez bientôt à économiser les gestes inutiles.

MADAME LE CORMIER, *cherchant un prétexte pour sortir.*

Monsieur Rougé, si vous le permettez, je vais prendre chez vous des nattes et des coussins...

C'est pour la case destinée à cet administrateur. On pense qu'il arrivera dans la journée.

ROUGÉ, *ironique.*

Bien, bien. Ne perdez aucune occasion de vous fatiguer. Avancez de quelques heures votre prochain accès.

MADAME LE CORMIER, *traversant.*

Oh, je ne suis pas sûre que l'inaction préserve de la fièvre.

ROUGÉ

Rien ne préserve de la fièvre, ma bonne dame. Ingurgitez de la quinine ou de l'absinthe, trimez comme un captif, ou faites le pacha dans un hamac, vous en viendrez toujours au même point, au point où j'en suis. *(Elle passe dans le logement de Rougé. Celui-ci consulte le thermomètre fixé à l'un des montants de l'entrée.)* 43 degrés ! Et ça chante ! Et ça danse ! Et ça ne crève même pas d'un coup de soleil ! *(Le tam-tam et les chants s'exaspèrent. Rougé s'étend sur la chaise longue.)* Dites-moi, Le Cormier, vous êtes retourné au village ?

LE CORMIER

Oui, monsieur.

ROUGÉ

Où en est l'affaire des captives ?

LE CORMIER

Toujours au même point.

(*Madame Le Cormier reparaît avec des coussins et des nattes qu'elle dépose près de l'entrée de la résidence.*)

MADAME LE CORMIER, *appelant.*

Diamba ! (*Le noir paraît.*) Tu as nettoyé la case ? (*Signe d'acquiescement.*) Portes-y tout cela. (*Le noir enlève les coussins et les nattes. Elle se dispose à le suivre.*)

LE CORMIER

Ne sors pas sans ombrelle.

(*Elle rentre un instant dans le logement de gauche, repasse, une ombrelle à la main et sort par le fond. Au loin, le tam-tam s'est tu.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins MADAME LE CORMIER

ROUGÉ

Que fait l'Almamy ?

LE CORMIER

Il se lamente et abuse de son autorité de chef du village pour fouiller les cases de ses ennemis.

ROUGÉ

C'est assez naturel.

LE CORMIER

J'ai reçu contre lui des plaintes multiples. Si vous ne le mettez pas à la raison, vous donnerez aux noirs l'impression qu'ils ne sont plus protégés. Notre prestige ne s'en trouvera pas accru. On s'étonne déjà que nous ne soyons pas intervenus ce matin. Vous savez qu'après la disparition de ses captives, l'Almamy est entré — ou a feint d'en trer — dans une violente colère et a décoché une flèche dans le ventre d'un petit esclave. J'ai reproché publiquement sa cruauté à cette brute. Devinez ce qu'il m'a répondu ? « Mais, je ne l'avais payé que quinze francs, ce petit esclave. »

ROUGÉ, *ricanant.*

De toutes façons, il y perd. Quinze francs valent mieux qu'un nègre, vivant ou mort.

LE CORMIER, *avec froideur.*

Le point de vue m'avait échappé.

ROUGÉ

Ne vous énervez pas et dites-moi plutôt ce que vous feriez à ma place.

LE CORMIER, *avec décision.*

Je commencerais par arrêter l'Almamy.

ROUGÉ

Pourquoi ?

LE CORMIER

Pour lui apprendre qu'une vie humaine, si fra-

gile, si peu importante soit-elle, ne se tranche pas comme une herbe au bord du sentier.

ROUGÉ, *souriant.*

Personne ne comprendrait votre démonstration. Vous n'empêcherez pas les noirs d'évaluer la vie humaine au prix qu'elle coûte. Voilà un chef qui est déjà durement atteint par la perte de ses captives, — deux vies de six cents francs chaque, — et vous l'accablez parce qu'il a supprimé une vie de quinze francs ? On vous jugera incohérent. Allez, la meilleure solution serait encore de retrouver les captives.

LE CORMIER

Je me charge de les ramener dans les quarante-huit heures. (*Rougé siffle.*) A une condition...

ROUGÉ

Laquelle ?

LE CORMIER

Non, c'est inutile.

ROUGÉ

Pourquoi ? Dites toujours.

LE CORMIER

Me donnez-vous une dizaine de miliciens armés et montés ?

ROUGÉ, *rit, puis ironiquement.*

Il ne vous faut pas d'artillerie ? Vous voulez

vous tailler un empire ? Razzier les villages ? Ou proclamer la guerre sainte ?

LE CORMIER

Je voudrais simplement poursuivre la caravane de Maures marchands d'esclaves qui a passé cette nuit dans la forêt, en route pour les mines de sel.

ROUGÉ

Tiens, le renseignement est intéressant.

LE CORMIER

Vous pouvez être sûr que les captives ont été enlevées par eux.

ROUGÉ

C'est bien possible.

LE CORMIER

Comme nous avons promis aux indigènes de les délivrer de leurs oppresseurs, comme c'est la seule justification de notre présence dans ce pays, je regrette que ma demande vous ait paru comique.

ROUGÉ

Vous avez dû en lire, des manuels de colonisation ! Les marchands d'esclaves, mon ami, c'est une plaie dont ni les miliciens, ni les coups de fusil, ni les cavalcades ne nous débarrasseront. Il faut composer avec ce fléau comme avec les autres. Et puis, entre nous, 43 degrés... c'est un peu trop pour faire la guerre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME LE CORMIER

(Madame Le Cormier rentre du fond. Elle écoute la conversation et échange un regard avec son mari.)

ROUGÉ, *s'amusant.*

D'ailleurs, vous n'êtes pas logique ; vous considérez l'Almamy comme un criminel et vous voulez lui rendre ses captives !

LE CORMIER, *avec décision.*

Oui, après l'avoir fait chicotter.

ROUGÉ

Tout le pays vous croirait fou. Le chimpanzé ne comprend pas les contradictions. Et vous oubliez toujours que nous régnons sur des chimpanzés. Retournez donc simplement au village et priez l'Almamy de venir me parler. (*Souriant.*) Je vous garantis qu'en cinq minutes, j'éclaircirai cette sombre histoire. J'ai appris le langage des singes, moi.

LE CORMIER, *froidement.*

Bien, Monsieur.

(Madame Le Cormier, qui est sortie à gauche sur les mots de Rougé : « Retournez donc simplement au village, » reparaît, apportant le casque blanc de son mari. Il s'en coiffe et sort au fond.)

MADAME LE CORMIER, *sur le seuil.*

Prends garde au soleil. Sois prudent !

SCÈNE V

LES MÊMES, moins LE CORMIER, LE FÉTICHEUR.

ROUGÉ, *qui s'est levé, se dirige vers la droite, mais deux accords de guitare, dirait-on, cinglants et bizarres, l'arrêtent.*

Tiens, qu'est-ce que c'est ?

MADAME LE CORMIER, *sur le seuil.*

C'est le féticheur.

(*Le féticheur paraît à droite, se dirigeant vers la véranda. A son cou, à ses bras, à sa ceinture, à ses jambes, pendent une quantité incroyable de grigris, petits miroirs de traite, clochettes, sachets en peau de singe ou de serpent, cornes d'antilopes, parchemins couverts d'incantations, etc. Il porte un petit violon nègre dont, à chacun de ses pas, il tire deux accords, toujours les mêmes. Il se glisse d'un pas souple et rythmé jusqu'à l'entrée de la véranda, où il s'arrête.*)

ROUGÉ

Qu'est-ce que tu viens faire, ici, sale nègre ?

LE FÉTICHEUR, *entrant.*

Moi, pas sal'nègre. Moi, grand fétisseur... Moi y a connaisse tous les petits démons de la forêt.

ROUGÉ, *se déridant.*

Et comment vont-ils, les démons de la forêt ?

LE FÉTICHEUR

Va pas bon... va pas bon... Beaucoup colère contre blancs.

ROUGÉ, *riant.*

Ah, ah !

LE FÉTICHEUR

Y a un esprit beaucoup fort, beaucoup méchant... Y veut tourmenter blancs.

ROUGÉ, *même jeu, à madame Le Cormier.*

Dites donc, nous voilà dans de vilains draps !

LE FÉTICHEUR

Ça y a Goré-Goré. Ti connaisses pas ?

ROUGÉ

Non. Il n'est pas de mes relations.

MADAME LE CORMIER

Je le connais, moi. C'est un fétiche à tête de singe. Fatimata me l'a montré, l'autre jour, en passant devant sa case.

(*Elle désigne le féticheur.*)

LE FÉTICHEUR, *avec satisfaction.*

Bonne blanque y a bien connaisse. (*A Rougé.*) Ça y a mauvais génie, tu sais... Quand toi y a passer le soir dans la forêt, li diab'devenir serpent... Alors, toi mordu... Quand toi y a traverser mari-

got, y a devenir caïman... et toi mangé. Quand toi y a cueillir petite fleur, y a devenir poison... et toi poisonné... Toi bleu tout partout... Toi mort... Toi gonfler, kif-kif mouton crevé !

MADAME LE CORMIER, *riant.*

C'est un diable énergique, ce Goré-Goré.

ROUGÉ, *au féticheur.*

Et pourquoi m'en veut-il ? Est-ce que je l'ai offensé ?

LE FÉTICHEUR, *mystérieux.*

Goré-Goré, y en a démon beaucoup mauvais... injuste... Y en a tourmenter même c'lui là qui y a rien fait.

MADAME LE CORMIER, *riant.*

En effet, cela doit être meilleur, pour un diable.

LE FÉTICHEUR

Goré-Goré, y en a laissé vivre méchant Almamy... ma, y en a zigouiller petit esclave. Y en a prend' pauv'captifs, toujou'battus... Y en a prend'nouveau-nés, qu'a pas le temps de mal faire. Y en a bien content, quand y a peut attraper bon nèg'... Y a cor plus content, quand y a peut attraper bon blanc, ou bonne blanque...

ROUGÉ

Eh bien, mon vieux sorcier, je te remercie de nous avoir prévenus. Nous nous tiendrons sur nos gardes.

LE FÉTICHEUR

Moi pas fini. Moi grand fétisseur. Moi y a command'à tous les esprits de la forêt. Moi n'a qu'à leur dire : « Tais-ta gueule ! » et y s'cachent !

MADAME LE CORMIER

Tiens, c'est commode.

LE FÉTICHEUR

Si moi y en a vouloir, Goré-Goré tranquille comme vieux baobab.

ROUGÉ

Veuille, mon ami, veuille.

LE FÉTICHEUR

Seulement, moi peux rien faire, si toi grigris n'a pas connaisse.

ROUGÉ

Ah, ah !

LE FÉTICHEUR

Avec grigris, toi n'a plus peur. Li diab' n'a pas moyen ti prend'. Moi y a vend' bons grigris... Achète-moi grigris !

ROUGÉ

La tentation est forte. Mais nous y résisterons.

LE FÉTICHEUR

Achetez-moi grigris... Pas cher... (*Il leur montre différents grigris.*) Ça y a queue d'un petit cabri... contre la peur ; ça y a dent d'un hippopotame...

contre mauvais rêves... Ça y a petite sonnette... contre diab' du marigot... Ça y a kola, contre li pestules... Ça y a plume d'aranran, contre génie des herbes ; ça cont'les fièv' ; ça cont'serpents... Tous bons contre Goré-Goré. Achetez-moi grigris. (*Impératif.*) Achetez-moi grigris !

MADAME LE CORMIER, *reculant.*

Ne me touche pas.

ROUGÉ

Allons, va-t'en. Tu nous ennuies.

LE FÉTICHEUR, *furieux et stupéfait.*

Vous grigris n'a pas vouloir ?

ROUGÉ

Je te dis de t'en aller. Oust ! Est-ce compris ?

LE FÉTICHEUR

Moi grand fétisseur ! Toi pas dire oust à moi.

ROUGÉ, *plus fort.*

Oust !

LE FÉTICHEUR, *grinçant des dents.*

Arrré... Moi va dire aux démons venir chez toi.

ROUGÉ, *le repoussant.*

Sors d'ici !

LE FÉTICHEUR

Toi pas toucher moi, ou Chango foudroyer toi !

ROUGÉ, *même jeu.*

Toi fiche le camp, ou moi botter le derrière à toi !

LE FÉTICHEUR, *au comble de la rage.*

Arrré ! Arrré ! Avant demain, li fétisses venger leur fétisseur !

(*Il trépigne de colère et psalmodie d'un ton nasillard, en tournoyant sur lui-même, des paroles d'incantation qu'il scande de deux accords de son violon.*)

Rhué lé lé, rué lé !
Avant demain, Goré-Goré, li venir chez blancs.
Rhué lé lé, rué lé !
Avant demain, Goré-Goré, li coucher avec blancs.
Rhué lé lé, rué lé.
Li coucher dans ton lit ! Li coucher là !
(*Il désigne le logement des Le Cormier.*)
Li coucher là ! Li coucher là !
Rhué lé lé, rué lé !

(*Il sort par le fond et disparaît à droite, en psalmodiant.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LE FÉTICHEUR

ROUGÉ, *souriant.*

Goré-Goré ! Macaques ! En tous cas, il serait moins répugnant de trouver dans son lit un fétiche

à tête de singe qu'une négresse. Qu'en pense votre mari ?

MADAME LE CORMIER

Je ne sais. Mais il y a des hommes qui ne seraient pas de votre avis. Avant d'appartenir à Maélik, Fatimata vivait avec un blanc.

ROUGÉ

Fatimata n'est pas une négresse, chère Madame. C'est une Pourogne, une métisse de Maures et de Noirs. Une fine diablesse, d'ailleurs, beaucoup plus redoutable que l'inoffensif Goré-Goré.

MADAME LE CORMIER

Elle paraît avoir de l'affection pour moi.

ROUGÉ

Fiez vous-y. Vous m'en direz des nouvelles.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE CORMIER rentre du fond.

ROUGÉ

Eh bien, vous avez vu l'Almamy ?

LE CORMIER

Il va venir avant la fin du jour.

ROUGÉ

Parfait.

LE CORMIER

Il prétend, maintenant, que ses captives lui ont été volées par Maélik. Inutile de vous dire que l'innocence de ce dernier est évidente.

ROUGÉ

Peuh... L'évidence est rare, dans les histoires de nègres, mon bon ami.

LE CORMIER

Maélik nous a donné plus d'une preuve de sa loyauté.

ROUGÉ

C'est exact. Mais le même noir peut jouer franc jeu avec les blancs et se conduire ignominieusement envers ses congénères. N'oubliez pas que chez le peuple-singe, la fourberie est une vertu.

LE CORMIER

Il y a cependant un fait qui...

ROUGÉ, *impatienté.*

Quel fait ?

LE CORMIER

Les captives ont été vues avec les marchands d'esclaves.

ROUGÉ

Par qui ?

LE CORMIER

Par un chasseur d'éléphants qui arrive de la fo-

rêt. Il a surpris le convoi endormi, ce matin, ses feux éteints, au bord d'une mare.

ROUGÉ, *ricanant.*

Honnête chasseur d'éléphants ! Comme il surgit à propos de la sylve obscure pour nous inonder de lumière ! C'est là votre fait ?

LE CORMIER

Oui.

ROUGÉ

Ah, ces jeunes Africains ! Et si ce témoin, vraiment bien opportun, est suscité par Maélik ?

LE CORMIER, *maîtrisant un mouvement de découragement.*

Monsieur Rougé... il s'en expliquera devant vous. Il m'a fait dire qu'il tenait à se défendre personnellement contre les attaques de l'Almamy.

ROUGÉ

Je le recevrai. (*Se levant.*) Je vous remercie de vos renseignements. Mais vous avez tort de classer les chimpanzés en bons et en méchants. Il y a les chimpanzés. Un point, c'est tout. Et puis, croyez-moi, pas trop de zèle. L'indifférence conduit parfois à la vérité. La passion, jamais.

(*Il se dirige vers la droite.*)

SCENE VIII

LES MÊMES, LE MILICIEN, un instant.

LE MILICIEN *entre en courant.*

Commandant, y en a chef blanc sorti forêt, entrer village !

ROUGÉ, *s'arrêtant.*

C'est bien, j'y vais.
(*Le milicien sort.*)

MADAME LE CORMIER

Faut-il vous accompagner ?

ROUGÉ, *coiffant son casque.*

Vous êtes tellement impatiente de voir un nouveau visage ?

MADAME LE CORMIER, *vivement, gênée de se sentir devinée.*

Pas du tout, monsieur Rougé. Mais je trouvais plus poli de...

ROUGÉ, *l'interrompant.*

En ce cas, restez. Chez une femme, la politesse la plus méritoire, c'est le manque de curiosité.
(*Il sort.*)

SCÈNE IX

LE CORMIER, MADAME LE CORMIER

LE CORMIER, *réfléchissant et regardant au dehors.*

Vais-je me trouver en présence d'un être humain, ou d'un débris vidé par la fièvre ? D'une loque indifférente ?... De toutes façons, il faudrait lui soumettre l'affaire des captives.

MADAME LE CORMIER

A quoi bon ? Rougé t'en voudra.

LE CORMIER

J'ai besoin de m'éclairer, de me rassurer sur moi-même. Rougé a une manière si subtile de torturer les faits, que j'en viens à douter de mon jugement. Oui, je finis par me demander si je ne suis pas ce qu'il me croit : un fanatique, un homme aveuglé par le brouillard des systèmes et des théories.

MADAME LE CORMIER

Toi ? Tu es la plus claire cervelle que je connaisse.

CORMIER

C'est donc lui, l'esprit faux ?

MADAME LE CORMIER

Évidemment.

LE CORMIER, *comme à lui-même.*

L'évidence est rare, avec lui, aussi rare que dans les histoires de nègres.

MADAME LE CORMIER

Qu'est-ce que tu dis ?

LE CORMIER

Il y a des moments où je le crois d'une intelligence, d'une lucidité admirables... Mais l'intelligence peut se mettre au service d'une volonté diabolique. Il m'a semblé tout à l'heure...

MADAME LE CORMIER

Que t'a-t-il semblé ?

LE CORMIER

Non, rien, des bêtises.

MADAME LE CORMIER, *allant à lui et lui prenant la tête dans ses mains.*

Mon petit enfant... Mon chéri.

RIDEAU

ACTE II

Même lieu. Un instant après.

SCÈNE I

ROUGÉ, PRÉFAILLES, MADAME LE CORMIER, un instant.

(Au lever du rideau, Le Cormier et sa femme sont en scène, regardant au dehors.

Rougé entre avec Préfailles, un homme grand et voûté, aux manières nobles et un peu hautaines. Il est visiblement épuisé d'une fatigue qu'il supporte avec l'espèce d'indifférence fataliste dont on le sent armé.)

ROUGÉ

Étendez-vous, monsieur l'administrateur... Vous êtes ici chez vous.

PRÉFAILLES, *se laissant tomber sur une chaise longue.*

Merci.

ROUGÉ, *présentant.*

Monsieur Le Cormier, mon subordonné... Ma-

dame Le Cormier. (*Poignées de mains. A Le Cormier.*) Vous surveillerez l'installation de l'escorte, n'est-ce pas? Mettez les porteurs dans le hangar aux arachides. (*A Préfailles.*) Vous aimerez mieux voir vos hommes à la résidence qu'au village, il me semble?

PRÉFAILLES, *dont les yeux s'étaient fermés.*

Oui, je vous remercie. (*Le Cormier sort par le fond.*) Avez-vous reçu, par hasard, du courrier pour la mission Lavaux?

ROUGÉ

Non. D'ailleurs, les coureurs ne dépassent pas Kadiéso. Je croyais que le sac de la mission vous était acheminé par la piste des collines?

PRÉFAILLES

En effet. Mais, comme mon retour est annoncé à la côte, on aurait pu m'expédier... une lettre... dans un des postes qui jalonnent ma route.

(*Silence.*)

MADAME LE CORMIER

Je compatis à votre déception, monsieur l'administrateur. Nous l'éprouvons bien souvent.

PRÉFAILLES

Est-ce une déception, ou un soulagement? Cela dépend du genre de nouvelles qu'on attend. Il

y a des cas où le silence prolonge l'espoir, engourdit l'inquiétude.

MADAME LE CORMIER

J'espère que ce n'est pas le vôtre.

PRÉFAILLES

Hélas, si. Ma femme est gravement malade. C'est dans l'espoir de la revoir vivante que je reviens à marches forcées au milieu de ces forêts. Depuis six mois, un drame aux longs entr'actes s'est attaché à moi : le courrier de France. Si je ne vois pas son écriture, je me dis d'abord que tout est fini, qu'une crise plus violente l'a emportée... Et puis, je me façonne une espérance bâtie sur l'incertitude et j'essaye de vivre de cette fausse lueur... Je crois même... oui, je supporte mieux mon ignorance que les précisions que ses lettres m'apportent. Ce sont des appels si pressants, si déchirants... Elle m'attend, pour se laisser mourir. (*Il se tait, essayant de dominer son émotion. Madame Le Cormier pleure silencieusement. Rougé tient les yeux baissés.*) Je vous demande pardon, de déballer ainsi mes petites histoires. Je n'ai pas vu d'Européens depuis que j'ai quitté la mission. Je crois que j'aurais fini par me confier à mes nègres ! (*Remarquant l'émotion de madame Le Cormier.*) Oh, Madame, je m'en veux de vous avoir attristée. Excusez-moi.

MADAME LE CORMIER

Mais non, Monsieur, je ne vous comprends que trop.

PRÉFAILLES, *avec bienveillance*

Avez-vous des motifs d'inquiétude qui vous soient personnels ?

MADAME LE CORMIER

Ma mère est très âgée... malade. Le courrier de France est, pour moi aussi, le drame aux longs entr'actes dont vous parliez.

(*Elle sort à gauche. Silence.*)

ROUGÉ

Vous avez dû trouver la piste en bien mauvais état ?

PRÉFAILLES

Elle a cessé d'exister sur des lieues entières.

ROUGÉ

Personne ne passe plus par là.

PRÉFAILLES

Je le savais. Mais l'itinéraire des collines allongeait ma route d'une semaine.

ROUGÉ

Je me demande comment vous êtes sorti de cette forêt.

PRÉFAILLES

J'ai cru n'en pas sortir. Mes porteurs m'ont abandonné quatre fois.

(*Madame Le Cormier entre de gauche, portant un plateau où sont disposées des boissons.*)

MADAME LE CORMIER

Monsieur l'administrateur, préférez-vous une boisson au champagne, ou de l'orangeade ?

PRÉFAILLES

Comment ? De l'orangeade ? De la crème fraîche ? Mais, c'est incroyable ! (*Il se sert.*) Il y a deux ans que je n'ai goûté pareilles douceurs. Je me nourris d'épouvantables pâtées au riz gluant. J'ai l'estomac perdu.

MADAME LE CORMIER

En quelques semaines, mon régime vous aurait soulagé.

PRÉFAILLES

Je repars demain, chère Madame. Chaque jour perdu diminue mes chances.

ROUGÉ

Vous disiez que vos porteurs...

PRÉFAILLES

Oui. Au crépuscule, ils s'enfonçaient hypocritement dans le mur des feuilles, comme aspirés par quelque monstre végétal. Il m'a fallu les poursuivre et les rassembler quatre fois, revolver au poing. A la cinquième tentative, j'en ai tué un... Un malheureux Bambara, qui n'était pas plus coupable que les autres. Mais, que voulez-vous ? L'exemple ! Si je ne l'avais pas exécuté, tous se seraient enfuis et je serais en train de pourrir à sa place.

ROUGÉ

Je vous félicite de votre énergie.

PRÉFAILLES

Oh, l'énergie ! Soyons francs. Disons le désespoir, la rage et surtout, l'implacable volonté de rentrer en France. J'ai tué ce porteur en songeant à celle qui m'attend. Tandis que j'armais mon revolver, je la voyais de l'autre côté des mers, comptant les jours qui lui sont à elle-même comptés... En ajustant ce flanc noir, je pensais distinctement : tirer, ou ne jamais revoir ma femme. Deux vies furent en balance, pendant une seconde. Et si la mienne avait été seule dans son plateau, si je n'y avais pas mentalement ajouté les angoisses, la tendresse d'un être d'élite, je n'aurais peut-être pas osé choisir entre moi et mon Bambara.

ROUGÉ

Vous auriez eu tort, car votre existence est certainement plus précieuse que celle d'une brute.

PRÉFAILLES

Je n'en suis pas si sûr que vous. Cette brute, ce sauvage, à qui les esprits de la forêt soufflaient chaque soir la tentation de déserter, *faisait* pourtant quelque chose : il portait. Des semaines durant, une charge avait oscillé sur sa tête. Moi, qui suis depuis quinze ans en Afrique, qu'ai-je fait ? Des discours, des rapports, des inspections. Mouvement et paroles... Mais quels actes ? Quel travail directement utile ?

ROUGÉ

Prenez garde, monsieur l'administrateur, le démon du doute vous travaille.

PRÉFAILLES

C'est vrai.

ROUGÉ

C'est un démon puissant, le plus redoutable de ceux que la solitude ait voués à l'affaiblissement des bons blancs.

PRÉFAILLES

A quoi voulez-vous croire, après quinze ans d'Afrique et au sortir de cette étuve ? (*Il désigne la forêt.*) Civilisation ? Humanité ? Lutte contre la barbarie ? Ce sont des mots tellement plus jeunes que l'air où ils résonnent ! Là-bas, autour d'un tapis vert, dans les conseils d'administration, ils voulaient dire quelque chose. Ici, devant ces antiques charniers végétaux, ils deviennent aussi obscurs, aussi mystérieux que le cri d'appel de l'aran-ran. Il faudrait pourtant vivre pour ces mots-là... Je conviens qu'il le faudrait. Seulement, nous n'en sommes plus capables. Ce pays efface tout. Afrique : ça veut dire la Noire, l'Obscurcissante. Le progrès, la bonté, la justice même, pour beaucoup d'entre nous, ce sont de beaux souvenirs, des souvenirs d'Europe.

ROUGÉ, *ricanant.*

Oui, l'*humanitairerie,* ça s'évacue ici en même temps que la bile et la muqueuse de l'intestin.

PRÉFAILLES

Oh, ne nous félicitons pas d'avoir perdu notre idéal. Par quoi l'avons-nous remplacé? Par des paroles. Mon porteur... portait (*A madame Le Cormier.*) Je sens que nous vous chagrinons, Madame.

MADAME LE CORMIER, *timide.*

Oui, je vais peut-être vous sembler ridicule. Mais, mon mari et moi... nous avons encore la foi.

ROUGÉ, *plaisantant.*

Je crois bien! J'ai chez moi les deux derniers justes de la terre d'Afrique.

PRÉFAILLES, *avec sympathie.*

Kadiéso est votre première résidence?

MADAME LE CORMIER

Non, Monsieur. Nous avons été trois mois dans les marais de l'estuaire.

PRÉFAILLES

Ileu... sale pays! Des sauvages qui chassent dans la vase et vivent dans les racines des palétuviers... Des brutes emplumées qui vous lâchent des javelots empoisonnés dans le dos... Comment vous êtes-vous tirés d'affaire?

MADAME LE CORMIER

Ils sont beaucoup moins féroces qu'ils n'en ont l'air... Au bout d'une semaine, les enfants venaient

me demander du sucre et les guerriers, des médicaments.

PRÉFAILLES

C'est prodigieux !

MADAME LE CORMIER

C'est tout simple, monsieur l'administrateur... Il n'y a qu'à les aimer un peu.

PRÉFAILLES

Voilà un mot admirable, Madame... Un mot qui contient le secret de toute colonisation... Un mot bien difficile à prononcer, quand on a vieilli dans ce pays.

MADAME LE CORMIER

Pourquoi donc, monsieur l'administrateur?

PRÉFAILLES

Parce qu'on ne peut aimer que ce qui nous ressemble et que les noirs ne sont pas nos semblables.

MADAME LE CORMIER

Pourtant...

PRÉFAILLES, *l'interrompant.*

Non, des malheureux qui, pour se préserver de la foudre, mangent la charogne putréfiée des foudroyés, ne sont pas nos semblables... Des hébétés, dont la vie entière coule, terrorisée par les esprits du mal et les menaces d'un féticheur, ne sont pas

nos frères... Des brutes capables de certaines trahisons, de certaines stupidités, ne sont même pas des hommes.

ROUGÉ, *à madame Le Cormier.*

Quand vous l'aurez compris, cette vaine ardeur tombera.

MADAME LE CORMIER, *à mi-voix.*

Alors, il faudrait partir avant d'avoir compris.

ROUGÉ

Partir ?

MADAME LE CORMIER, *même jeu.*

Démissionner, rentrer en Europe.

PRÉFAILLES

Vous avez raison, mais on ne peut pas.

MADAME LE CORMIER

Pourquoi ?

PRÉFAILLES

Parce que l'homme aime ce qui le détruit (*Regardant machinalement Rougé.*) Quand on a mangé de l'Afrique, on en meurt.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE CORMIER

LE CORMIER, *entrant du fond.*

Monsieur l'administrateur, votre escorte est casée.

PRÉFAILLES

Je vous remercie.

LE CORMIER

Les porteurs réclamaient une ration supplémentaire de viande. Je leur ai promis de vous en parler.

PRÉFAILLES, *se levant.*

C'est bien, je vais m'en occuper. A tout à l'heure, Messieurs. (*Allant à Mme Le Cormier et lui baisant la main d'un mouvement spontané.*) Vous êtes dans le vrai, Madame.

(*Mme Le Cormier s'incline gauchement, surprise par l'imprévu de ce geste d'Europe. Préfailles sort et s'éloigne.*)

LE CORMIER

Monsieur Rougé, Maélik et l'Almamy viennent d'arriver.

ROUGÉ

Qu'ils entrent... Et vous me laisserez seul avec eux.

(*Le Cormier fait un signe au dehors. L'Almamy et Maélik paraissent et s'approchent, tout en se jetant des regards hostiles. Le Cormier et sa femme rentrent chez eux.*)

SCÈNE III

ROUGÉ, L'ALMAMY, MAÉLIK

(Les deux chefs pénètrent dans la véranda et saluent Rougé. L'Almamy est un vieux noir à barbiche blanche, à l'expression rusée et impudente. Sa corpulence est encore accentuée par les larges draperies d'un riche boubou de soie blanche. Un chapeau de paille, aux bords immenses, est attaché dans son dos. Maélik a la peau cuivrée et le visage noblement régulier. Il est de haute taille et vêtu d'une gandoura bleue.)

ROUGÉ

Approchez.

L'ALMAMY

La bénédiction d'Allahou soit avec toi.

MAÉLIK

Et avec tous les tiens.

ROUGÉ

Eh bien, Almamy, on m'a rapporté que tu accusais Maélik de t'avoir enlevé tes captives ?

L'ALMAMY, *geignard.*

Oui, commandant. C'étaient mes deux plus jeunes captives. Elles valaient chacune plus de six cents francs. Je ne les aurais pas données pour trois paires de bœufs. Et c'est ce bandit, cet enfant de caïman qui me les a volées.

ROUGÉ

Qu'as-tu à répondre, Maélik.

MAÉLIK

Rien, car je sais que tu ne le crois pas.

L'ALMAMY

Ne pas me croire ? Quand depuis hier, leur case est déserte ? Où les as-tu cachées ?... Branche pourrie !... Hyène puante !

MAÉLIK, *à Rougé.*

Il a fait fouiller ma demeure. Les a-t-il trouvées ?

L'ALMAMY

Il les cache, ô chef blanc. Soit dans les fourrés, en bas des champs de manioc, soit dans le tronc mort d'un baobab, soit dans un recoin de la brousse. Qu'il me les rende !

ROUGÉ, *à Maélik.*

Eh bien, tu ne dis rien ?

MAÉLIK

Le buffle en route vers l'abreuvoir ne se détourne pas de sa piste pour répondre aux cris des singes pleureurs.

L'ALMAMY, *furieux.*

Singe pleureur ? Moi, qui commande à tout ce pays jusqu'à la rivière du nord ? Et c'est un fils de nomades, un rôdeur de brousse qui me traite ainsi ? Chef blanc, fais-le arrêter !

ROUGÉ

Mais tes captives, Almamy, cela te le rendra-t-il ?

L'ALMAMY, *hypocrite.*

Justice, du moins, me sera rendue ! Si mes captives sont perdues pour toujours, j'aurai la justice des blancs pour me consoler.

MAÉLIK, *à Rougé.*

N'es-tu pas étonné, commandant, qu'il renonce aussi facilement au bien qu'il dit avoir perdu ?

L'ALMAMY, *bondissant.*

Je ne renonce à rien du tout, viande pourrie ! Mais je veux d'abord qu'on t'attache au piquet, la tête contre terre et qu'on te fasse rougir la peau à coups de chicotte !

MAÉLIK, *haussant les épaules.*

Si tu veux m'entendre, je te dirai où sont ses captives. Mais éloigne d'abord cette peau noire.

ROUGÉ, *à l'Almamy.*

Maélik veut me parler seul à seul.

L'ALMAMY

Moi aussi, j'ai à te dire des choses que ce diable de brousse ne doit pas entendre.

ROUGÉ

Tout à l'heure. Je t'appellerai.

L'ALMAMY

C'est bien. J'aime mieux parler en dernier. Mais, garde-toi de le croire. Sa parole est plus trompeuse que le sifflement d'appel des boas.

(*Il sort et se promène de long en large devant la véranda.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins L'ALMAMY

ROUGÉ

Eh bien?

MAÉLIK

Chef, depuis que tu es dans ce pays, je ne t'ai jamais trompé. C'est moi qui, le premier, avec mes femmes et mes captifs, ai accepté ta justice. L'Almamy te promettait du sel et des charges de caoutchouc, mais il jetait en secret des charognes dans les marigots et t'en apportait l'eau à boire pour que tu meures. Quand je te prêtais mes captifs pour défricher la forêt et planter ton maïs, lui, faisait par ses sorciers, jeter des sorts sur tes buffles... et trois d'entre eux crevèrent. L'Almamy est trompeur comme la vase des marais; si tu t'appuies sur lui, il t'entraînera au fond.

ROUGÉ

Je sais que par crainte, ou par politique, tu as jusqu'à présent agi loyalement avec nous. Cela ne prouve pas qu'à l'égard de l'Almamy, qui est ton rival, tu n'aies déployé des ruses de caïman.

MAÉLIK

Je te fais serment sur le Coran, sur le nom d'Allahou, que ni moi, ni aucun des miens n'avons touché à ses captives.

ROUGÉ

J'aimerais mieux une petite preuve que de grands serments.

MAÉKIK

Je peux te la donner. Les captives n'ont pas été volées, mais vendues.

ROUGÉ

Par qui ? A qui ?

MAÉLIK

Par l'Almamy lui-même, à des marchands d'esclaves. Mais, comme il sait que votre justice interdit le trafic des captifs, il m'accuse de les avoir volées pour détourner tes soupçons. Il a touché cent pièces d'or et dix barres de sel.

ROUGÉ

C'est un bon prix, dont la centième partie suffirait à donner de l'imagination au plus obtus des chasseurs d'éléphants.

MAÉLIK, *bouleversé.*

Chef, tu ne me crois pas ? Tu penses que c'est moi qui ai volé les captives pour les vendre ? (*Silence.*) Fais fouiller les coffres de l'Almamy, tu y trouveras l'or et le sel. (*Silence.*) Ou lis seule-

ment dans mon cœur, à la manière des blancs... Tu y trouveras la vérité. (*Rougé se tait toujours, regardant Maélik avec un sourire énigmatique.*) J'ai oublié ma ruse natale.

ROUGÉ

Vraiment ? et depuis quand ?

MAÉLIK, *avec une douceur qui côtoie l'émotion.*

Depuis que les blancs sont venus dans le pays. J'aime les blancs, j'aime leur justice.

ROUGÉ

Ah, tu aimes la justice ?

MAÉLIK

J'aime la justice des blancs.

ROUGÉ

Elle n'est donc pas la même que celle des noirs ?

MAÉLIK

Les noirs n'avaient pas de justice, avant votre arrivée. Quand l'un avait fait tort à l'autre, celui-ci faisait tort au premier. C'était une vengeance et ce n'était pas la justice. Même ceux qui se croyaient justes ne l'étaient pas. Si un noir devait une somme qu'il ne pouvait payer... il offrait à son créancier de jouir de sa femme ou de sa sœur et de le tenir quitte... Et il disait à tous : « Voyez comme je suis juste ! » Ce n'était pas la justice.

ROUGÉ, *ricanant.*

Qu'est-ce donc, la justice ?

MAÉLIK

C'est le regard d'Allahou, dur aux coupables et pacifique aux innocents. C'est quelquefois aussi le regard des blancs.

(*Il le fixe intensément.*)

ROUGÉ, *s'enfonçant dans un rêve morbide.*

Et si un jour... le regard d'Allahou... changeait ?

MAÉLIK

Comment le pourrait-il ?

ROUGÉ

Tu as bien changé, toi qui n'aimais pas la justice, avant de nous connaître.

MAÉLIK

Je ne suis qu'un homme.

ROUGÉ

Moi aussi. Suppose qu'un jour, le regard des blancs devienne dur aux innocents et pacifique aux coupables... aimerais-tu toujours la justice ?

MAÉLIK

Qui pourrait aimer ce qu'il ne comprend pas?

ROUGÉ

Si l'injustice devenait la justice ?

MAÉLIK

Comment le sol de la brousse deviendrait-il le ciel ? Comment l'eau du marécage deviendrait-elle les feux du soir ?

ROUGÉ

Plus de changements sont possibles dans une seule tête blanche que dans toute la nature. Imagine que, pour nous, le mal devienne un jour le bien ; je te demande si tu aimerais cette justice nouvelle ?

MAÉLIK

Allahou nous préserve de voir un tel jour !

ROUGÉ

Réponds.

MAÉLIK, *après un temps, soupirant avec résignation.*

Ce qu'aiment les blancs... il faudrait bien l'aimer aussi.

ROUGÉ.

Ah, ah !

MAÉLIK

Mais, pourquoi ceux qui ont mis tant de clarté dans nos cœurs y jetteraient-ils une telle confusion ?

ROUGÉ *passe sa main sur ses yeux, semble sortir de son rêve et, d'un ton naturel :*

Va, et ne cherche pas à comprendre. Reste au village, il se peut que j'aie besoin de toi.

MAÉLIK, *s'inclinant.*

Tu me trouveras entre mes femmes et mes enfants, dans la paix de ma grande case.

(*Il sort.*)

SCÈNE V

ROUGÉ, L'ALMAMY

L'ALMAMY, *rentrant aussitôt.*

Eh bien ? Tu ne le fais pas arrêter ?

ROUGÉ

C'est inutile ; il m'a appris où sont tes captives.

L'ALMAMY

Ah ?... Et où les a-t-il cachées, ce caïman à tête plate ? ce vautour des sables ?

ROUGÉ

A quoi bon le demander ? Tu sais bien toi-même que tu ne les reverras plus.

L'ALMAMY, *feignant la surprise.*

Je ne les reverrai plus ?

ROUGÉ

Faut-il t'apprendre qu'elles sont avec les marchands d'esclaves, en route pour les mines de sel ?

L'ALMAMY, *jouant le désespoir.*

Aux mines de sel! Mes petites chéries ! Mes deux colombes noires. Mes préférées ! Ah ! chef, si tu les avais connues ! Elles étaient agiles comme deux petites gazelles. Si tu avais vu leurs épaules, polies comme l'agate... et leurs seins !... Quatre grenades noires! Ah, mes beautés, mes bien nourries ! Maintenant, des Maures farouches les poussent devant eux à coups de lanière... Elles n'ont à manger qu'un peu de mil trempé d'eau... Puisqu'il s'est trouvé un homme assez cruel pour les livrer aux marchands d'esclaves, tu vas le punir, n'est-ce pas ?

ROUGÉ, *énigmatique.*

Peut-être pas.

L'ALMAMY

Un tel crime va rester sans châtiment ?

ROUGÉ

Non, il y aura un châtiment. Mais ne t'occupe pas de savoir sur qui il tombera... et surtout... dans ton intérêt... ne souhaite pas trop qu'il tombe sur le coupable.

L'ALMAMY, *inquiet.*

Veux-tu dire par là que tu as des soupçons sur moi ?

ROUGÉ

Des soupçons ?... Non pas.

L'ALMAMY

Je sais trop comment tu punis la traite des captifs... Si Maélik m'a accusé, il mérite la croix, ce serpent jaune !

ROUGÉ

Laisse-moi faire.

L'ALMAMY

Tout ce que ta justice décidera sera bien.

ROUGÉ

Je sais d'avance que tu seras content d'elle.

L'ALMAMY, *rassuré.*

Je l'ai toujours été, ô le meilleur des chefs.

ROUGÉ.

Sauf le jour où tu as empoisonné mon eau.

L'ALMAMY, *interloqué.*

Moi ?... J'ai... Par Allahou, c'est un mensonge !

ROUGÉ

Je ne te reproche rien. Il peut être délicieux d'empoisonner l'eau d'un homme qui ne vous a jamais fait de mal. Va en paix, Almamy... Et que le soir te soit favorable.

L'ALMAMY, *soulagé.*

Merci de ta bonté, ô généreux !

(*Il sort.*)

SCÈNE VI

ROUGÉ, LE CORMIER

ROUGÉ, *appelant à gauche.*

Le Cormier !

LE CORMIER, *paraissant.*

Monsieur ?

ROUGÉ

Je viens d'entendre les deux chefs. Donnez donc l'ordre aux miliciens de se tenir prêts. Il y a une arrestation à opérer.

LE CORMIER, *vivement.*

Enfin !

ROUGÉ

Oh, ne vous réjouissez pas trop vite. L'opinion que je viens de me faire est diamétralement opposée à la vôtre.

LE CORMIER

Ce n'est pas l'Almamy que nous arrêtons ?

ROUGÉ

C'est Maélik.

LE CORMIER, *stupéfait.*

Vous voulez... arrêter Maélik ?

ROUGÉ

Je vais le faire mettre aux fers, pour commencer.

LE CORMIER, *au désespoir.*

Monsieur Rougé, on a surpris votre bonne foi.

ROUGÉ

La vôtre, mon ami.

LE CORMIER

Tout le village est au courant de l'affaire des captives. Pas un enfant qui ne sache que l'Almamy les a vendues lui-même.

ROUGÉ

Si vous écoutez les clabaudages d'un village nègre, vous ne deviendrez jamais un vrai broussard, mon cher.

LE CORMIER, *tremblant.*

Je ne suis peut-être qu'un citadin, mais je vous garantis que si vous prenez une mesure pareille, nous ne serons plus en sécurité ici.

ROUGÉ, *ricanant.*

Qu'est-ce qu'ils feront ? Le siège de la résidence ? Ils nous bombarderont avec des noix de coco ?

LE CORMIER

On a vu de moindres injustices soulever des milliers d'hommes.

ROUGÉ

Ne vous tourmentez pas en faveur de la justice ! Je vais vous dire ce qui va se passer, moi. L'arrestation de Maélik aura probablement pour premier résultat de faire reparaître les captives.

LE CORMIER

Vous ne croyez donc plus qu'il les ait livrées aux marchands d'esclaves ?

ROUGÉ

Vous ai-je dit que je le croyais ? Mon avis est qu'il les cache, en attendant les événements.

LE CORMIER

Une telle fourberie est inadmissible. Vous oubliez que Maélik est musulman et suit fidèlement les préceptes de sa religion.

ROUGÉ

Oh, méfiez-vous des noirs convertis. L'Islam a fait, en Afrique, autant de Tartufes que le christianisme en Europe. J'aime mieux un sauvage qu'un demi-sauvage. (*S'irritant.*) D'ailleurs, nous ne sommes pas ici pour faire de la psychologie. Vous dissertez sur toutes les instructions qu'on vous donne. A la longue, c'est fatigant... Je n'aime pas à faire sentir mon autorité... Il y a pourtant des cas où je vous serais reconnaissant de m'obéir. Donnez l'ordre aux miliciens d'arrêter Maélik et de lui passer les fers.

LE CORMIER, *se maîtrisant.*

Vous avez raison. Mon attitude est incorrecte.

ROUGÉ

Ce n'est pas moi qui le dis.

LE CORMIER

Mais je vous demanderai... d'oublier un instant que vous êtes mon chef et de ne pas m'obliger à transmettre un ordre qui révolte ma conscience.

ROUGÉ

Je me moque de votre conscience !

LE CORMIER

... Un ordre qui révoltera la vôtre, quand vous aurez réfléchi.

ROUGÉ, *furieux.*

Ah, ça, vous allez me donner des leçons de conscience, à présent ? Comme vous me donniez tout à l'heure des leçons de justice ? Comme vous me donnez chaque jour des leçons d'administration ? C'est intolérable, à la fin. Êtes-vous mon subordonné ? Voulez-vous, oui ou non, m'obéir ?

LE CORMIER, *le regarde un instant, puis :*

J'obéis, j'obéis, mais...

ROUGÉ

M'obéir sans phrases ?

LE CORMIER, *brisé.*

J'obéis.

(*Il sort au fond, Rougé s'assied, fébrile et s'éponge.*)

SCÈNE VII

ROUGÉ, MADAME LE CORMIER

(*On entend madame Le Cormier appeler à gauche :* « *Paul... Paul.* » *Puis, elle paraît.*)

MADAME LE CORMIER

Oh, pardon, je croyais que mon mari était ici.

ROUGÉ

Il va revenir.

MADAME LE CORMIER

Comme vous êtes pâle ! Vous sentez-vous mal ?

ROUGÉ

Ce n'est rien, merci... C'est cette tornade qui approche... Je n'ai guère de répit à espérer, d'ici la saison sèche.

MADAME LE CORMIER, *avec sympathie.*

Vous souffrez ?

ROUGÉ

Suffisamment.

MADAME LE CORMIER, *vivement.*

Voulez-vous une infusion ?... Un peu d'orangeade ?

ROUGÉ

Rien du tout... Si j'ai mal, que j'en crève. Et le plus tôt sera le mieux.

MADAME LE CORMIER, *émue.*

Monsieur Rougé...

ROUGÉ

Quoi ?

MADAME LE CORMIER

Pourquoi ne vous soignez-vous pas ?

ROUGÉ

Pour qui me soignerais-je ?

MADAME LE CORMIER, *embarrassée.*

Mais... pour vous-même, d'abord.

ROUGÉ

Apprenez, chère Madame, que je ne m'aime pas assez pour prendre souci de ma santé.

MADAME LE CORMIER

Alors, pour les autres.

ROUGÉ, *amèrement.*

Quels autres ? Ne faites donc pas semblant d'ignorer le plaisir que ma mort causerait à tout le monde, ici. Quel tam-tam, le jour où mes chimpanzés porteront en terre la carcasse détestée de leur résident ! Votre mari ne s'y joindra pas, car c'est un homme à principes. Mais, si vous lisez

dans son cœur aussi bien que dans celui des nègres, vous y trouverez la même allégresse.

MADAME LE CORMIER

Paul est incapable d'un sentiment pareil.

ROUGÉ

Tout le monde, vous dis-je, tout le monde me hait.

MADAME LE CORMIER, *faiblement.*

Pas moi.

ROUGÉ

Vous ? Quelle raison avez-vous de m'aimer.

MADAME LE CORMIER

Monsieur Rougé... je ne devrais peut-être pas vous parler comme je le fais. Je sais qu'il existe entre vous et mon mari des désaccords souvent pénibles. J'ai l'impression que je le trahis presque, en ce moment. Je tiens cependant à vous dire que je ne suis pas indifférente à vos souffrances. Quand je vous vois malade, accablé, mais si courageux, j'ai envie d'inventer quelque chose pour vous soulager... pour...

ROUGÉ, *l'arrêtant du geste.*

La pitié doit être bien fatigante à cette latitude... Je vous dispense d'en éprouver pour moi.

MADAME LE CORMIER, *prête à pleurer.*

Mais je n'ai pas dit que j'avais pitié de vous,

monsieur Rougé... Avoir pitié d'un homme comme vous, ce serait déplacé... Je voulais seulement vous faire comprendre...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE CORMIER

LE CORMIER, *rentrant par le fond.*

On exécute vos ordres. (*Voyant l'attitude embarrassée de sa femme.*) Qu'y a-t-il donc ?

ROUGÉ, *sarcastique.*

Votre femme a pitié de moi... comme elle a pitié des petits nègres chassieux, des vieux noirs rongés d'ulcères... et peut-être des caïmans qu'on sort vivants de leur peau.

MADAME LE CORMIER, *instinctivement.*

Quelle horreur !

ROUGÉ

Quand je vous le disais !

MADAME LE CORMIER

Excusez-moi, Monsieur. J'ai été ridicule.

ROUGÉ

Devenez dure, chère Madame.

MADAME LE CORMIER

J'essaierai.

ROUGÉ

C'est une question de santé.
(*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins ROUGÉ

LE CORMIER

Sais-tu l'ordre qu'il vient de me donner ?

MADAME LE CORMIER

Non.

LE CORMIER

Faire arrêter Maélik.

MADAME LE CORMIER

Sous quel prétexte ?

LE CORMIER

Le vol des captives.

MADAME LE CORMIER

Qui peut l'aveugler à ce point ?

LE CORMIER

Lui, aveuglé ? Il est aussi sûr que nous de l'innocence de Maélik. Je l'ai lu dans ses yeux, pendant qu'il me parlait.

MADAME LE CORMIER

Alors, il perd la tête ?

LE CORMIER

Lui ? Perdre la tête ? Non, non, la mécanique est solide et à l'épreuve du feu.

MADAME LE CORMIER

Enfin, qu'est-ce qui le pousse ?

LE CORMIER, *violemment.*

L'intérêt, tout simplement ! Ah, les bonnes dupes que nous sommes ! Nous recherchons les mobiles de ses actes et nous ne voyons pas que nous avons affaire à une canaille, ni plus compliquée ni plus subtile que celles qui grouillent dans la colonie. Il est de mèche avec l'Almamy ! Il a fermé les yeux sur la vente des captives, à condition que le nègre lui remette une partie du bénéfice. C'est une affaire, une combine ! Ça se fait aussi sur l'huile de palme, l'ivoire et le caoutchouc. Seulement, comme il faut un coupable et que Maélik gêne son compère, il le met en prison.

MADAME LE CORMIER

Paul, je ne te crois pas.

LE CORMIER

Parbleu ! Il est très difficile de s'avouer qu'on a galvaudé sa pitié. Il le faut, cependant. J'ai démonté mon pantin ! Et je lui parlais justice, politique, civilisation ! (*Ricanant.*) J'aurais dû lui demander un pourcentage, il aurait compris ! (*Avec rage.*) C'est à crier de dégoût ! Mais, je le dénoncerai. Je vais remettre un rapport à cet administra-

teur. Et nous partirons ! Je ne resterai pas le complice d'un scélérat. Nous le laisserons tripoter avec ses amis, les tortionnaires et les négriers !

MADAME LE CORMIER, *allant à lui.*

Calme-toi. J'ai peur. Tu es tout fiévreux.

LE CORMIER, *vaincu par ses nerfs, gémissant.*

Ah, que cette tornade vienne ! Que cette tornade vienne !

SCENE X

LES MÊMES, LE MILICIEN paraît au fond et entre.

LE CORMIER

Qu'est-ce que tu veux, Moussa ?

LE MILICIEN, *saluant.*

Mon commandant, Maélik, li bouclé... Li pas content... Li plus parler... Li plus bouger... Li tranquille comme cochon salé.

(*Le Cormier et sa femme se regardent avec gêne. Un silence.*)

LE CORMIER, *contraint.*

C'est bien. (*Le milicien salue et fait demi-tour.*) Attends. Tu porteras une cruche d'eau dans la prison.

LE MILICIEN

Bon.

MADAME LE CORMIER

Et des fruits. Tu en demanderas de ma part au cuisinier.

LE MILICIEN, *riant.*

Di fruits, n'a pas besoin.

MADAME LE CORMIER

Pourquoi ?

LE MILICIEN, *même jeu.*

Li être aux fers... Peut pas manger sans les mains.

MADAME LE CORMIER, *à son mari.*

Ils l'ont mis aux fers ?

LE CORMIER

Ce sont les ordres. (*Au milicien.*) Fais ce qu'on te dit. J'aviserai

LE MILICIEN

Bon.

(*Il salue et sort.*)

MADAME LE CORMIER

Paul, tu permets que je m'occupe de lui ?

LE CORMIER

Oui, mais pas avant la nuit. Si Rougé te voyait lui porter des douceurs, il serait capable d'aggraver sa peine.

SCÈNE XI

LE CORMIER, MADAME LE CORMIER, PRÉFAILLES, puis ROUGÉ

PRÉFAILLES *paraît au fond et entre dans la véranda.*

Je vous félicite des dispositions que vous avez prises pour mon escorte. C'est très ingénieux.

(*Il s'assied.*)

LE CORMIER

Monsieur l'administrateur, pourrais-je vous dire quelques mots ?

PRÉFAILLES

Certainement, je vous écoute.

(*Madame Le Cormier se retire à gauche.*)

LE CORMIER

Je sais bien que les affaires de notre petit poste sont d'un médiocre intérêt pour vous. Mais, quand un fait comme celui que je vais vous exposer offense violemment la justice, l'humanité...

(*Il se tait brusquement, car la porte de Rougé s'est ouverte. Rougé sort de chez lui et observe les deux hommes avec méfiance.*)

ROUGÉ

Eh bien, Le Cormier, a-t-on exécuté mes ordres ?

LE CORMIER, *durement.*

Oui. Maélik est aux fers.
(Il sort à gauche.)

SCÈNE XI

ROUGÉ, PRÉFAILLES

ROUGÉ, *gêné.*

Maélik est un chef du pays qui a volé deux captives pour les vendre à des trafiquants. Il faut une répression. Mais mon subordonné, qui a l'âme candide et qui est un monomane de l'amour des nègres, croit à une erreur judiciaire. Ces deux jeunes gens sont travaillés par le cafard de la justice ; c'est grave !

PRÉFAILLES

Il y en a que travaille le cafard de l'injustice. C'est plus grave.

ROUGÉ

Ah, ah ! Je vois qu'on vous a endoctriné.

PRÉFAILLES, *vivement.*

Pas du tout. Je présume que monsieur Le Cormier allait me soumettre le cas de ce Maélik, au moment où vous êtes entré.

ROUGÉ

Alors, remerciez-moi de vous avoir délivré. (*Un*

silence.) C'est d'ailleurs exact, ce que vous venez de dire. Il y a des maniaques de l'injustice. J'en ai connu un, autrefois.

PRÉFAILLES

En Afrique ?

ROUGÉ

A la Côte d'Ivoire.

PRÉFAILLES

Ah, vous avez habité la Côte d'Ivoire ?

ROUGÉ

Oui.

PRÉFAILLES

Moi aussi.

ROUGÉ

Le littoral ?

PRÉFAILLES

Le littoral...

(*Un silence, Rougé l'observe.*)

ROUGÉ

Vous étiez déjà dans l'administration ?

PRÉFAILLES

Depuis plusieurs années. J'arrivais du Tonkin. On m'avait offert la résidence de Grand-Bassam.

ROUGÉ, *en proie à une émotion qu'il cherche à dissimuler.*

La résidence de Grand-Bassam... Serait-il indiscret de vous demander vers quelle époque ?

PRÉFAILLES

C'était entre 90 et 95. (*Un silence. Rougé le regarde avec une expression de stupeur, puis de haine intense.)* Et vous ?

ROUGÉ, *se maîtrisant.*

Même époque.

PRÉFAILLES

Vous n'étiez pas encore fonctionnaire ?

ROUGÉ

Non... pas fonctionnaire.

PRÉFAILLES

Vous voyagiez ?

ROUGÉ

Je... oui. (*Sortant une note de son portefeuille.*) Je n'avais pas pu déchiffrer votre signature, sur la note où vous m'annonciez votre arrivée.

PRÉFAILLES

J'ai griffonné ces lignes dans l'obscurité.

ROUGÉ

C'est bien Préfailles qu'il faut lire ?

PRÉFAILLES

Oui.

ROUGÉ

Préfailles ! C'est un nom que je n'ai pas oublié.

PRÉFAILLES

Singulier, que nous ne nous soyons pas rencontrés.

ROUGÉ

J'étais dans le haut pays.

PRÉFAILLES

Et quel souvenir avez-vous gardé de votre voyage ?

ROUGÉ, *étouffant.*

Quel souvenir ?... Quel souvenir ? Excellent, mon cher administrateur... Belles forêts... Beaux rapides... Excellent souvenir, en vérité.

(*Il se tait, haletant, se verse à boire, vide son verre avec avidité et arpente fièvreusement la véranda.*)

PRÉFAILLES, *le regardant.*

Êtes-vous souffrant ?

ROUGÉ

Un peu de fièvre, comme tous les jours, à la même heure... La tornade me détendra... Excusez-moi, je dois en finir avec cette histoire de captives. (*Appelant à gauche.*) Le Cormier.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE CORMIER

LE CORMIER, *paraissant.*

Monsieur ?

ROUGÉ

Donnez l'ordre à l'un des miliciens de prendre sa chicotte et d'amener le prisonnier.

LE CORMIER, *indigné.*

Vous allez...

ROUGÉ

Certainement, je vais faire châtier cet homme.

LE CORMIER

Monsieur Rougé, il ne m'appartient pas de discuter vos actes...

ROUGÉ

C'est mon avis.

LE CORMIER

Mais, comme je suis sûr de l'innocence de Maélik... (*Rougé ricane*)... et comme il est impossible que vous n'en soyez pas aussi sûr que moi, je proteste... (*Regardant Préfailles.*)... devant témoin, contre ce qui va se passer ici !

ROUGÉ

Protestez, mon ami, mais transmettez mes ordres.

LE CORMIER

Faites-moi casser, si vous l'osez : je ne transmettrai pas d'ordres pareils !

(*Il sort à gauche.*)

SCÈNE XIV

ROUGÉ, PRÉFAILLES, LE MILICIEN, un instant.

ROUGÉ, *appelant au dehors.*

Moussa ! (*A Préfailles*). Vous aurez vu le maniaque pendant sa crise.

LE MILICIEN, *paraissant au fond et saluant.*

Commandant ?

ROUGÉ

Ton prisonnier, ici, tout de suite. Et n'oublie pas ta chicotte.

LE MILICIEN, *s'épanouissant dans un large rire.*

Y a bon, commandant.

(*Il disparaît.*)

ROUGÉ

Oui, voilà les gens qu'on nous envoie, à présent. Des frères prêcheurs en coutil blanc, des don Quichotte casqués de liège !

PRÉFAILLES

Il paraît fortement convaincu.

ROUGÉ

Il l'est. Jusqu'à l'insolence ! Jusqu'à la bêtise ! (*Préfailles se lève.*) Vous partez ?

PRÉFAILLES

Oui. Je sens que vous me refuseriez la grâce de cet homme, si je vous la demandais et je préfère ne pas assister à son châtiment.

ROUGÉ

Vous êtes impressionnable ?

PRÉFAILLES

Je le suis devenu.

ROUGÉ, *l'observant avec curiosité.*

En général, on commence par là... et puis, on se cuirasse.

PRÉFAILLES

Moi, au début, je faisais fustiger mes noirs sans broncher. Maintenant, ça me fait mal. Oh ! ce n'est pas de la pitié. Non, c'est physique... Quand j'ai vu, l'autre jour, ce porteur qu'il m'avait fallu abattre... devant cette grande bête noire affalée sur la piste... j'ai failli me trouver mal... Après tout, c'était peut-être de la pitié... Il vaudrait mieux que c'eût été de la pitié.

ROUGÉ, *même jeu.*

Pourquoi vaudrait-il mieux ?

PRÉFAILLES

Vous ne connaissez pas ça, vous ?

ROUGÉ

La pitié ?... Je la connaissais autrefois... A l'époque, tenez, où vous habitiez Grand-Bassam.

PRÉFAILLES

Allons, à ce soir. Je vais m'étendre jusqu'au dîner.

(*Il sort et disparaît par le sentier.*)

SCÈNE XV

ROUGÉ, MAÉLIK, LE MILICIEN.

(*Maélik est amené de droite, les fers aux mains, par le milicien qui porte une chicotte.*)

ROUGÉ

Approche.

MAÉLIK, *très calme.*

Chef... tu as reçu mon serment... Tu connais mon innocence... Ce jour est-il venu, dont tu me parlais ?

ROUGÉ

Quel jour ?

MALIK

Oui, le regard des blancs a changé... Le voici dur aux innocents... Je ne comprends pas cette justice nouvelle.

ROUGÉ

Tu n'es ici ni pour discourir, ni pour comprendre. (*Au milicien.*) Moussa, si tu ne me fais pas crier ce gaillard-là comme un porc qu'on saigne, gare à toi!

LE MILICIEN

As pas peur, commandant.

MAÉLIK

Chef, tu n'entendras de moi ni plaintes, ni gémissements : je ne suis pas comme les nègres, qui s'excitent et chantent sous le fouet. Mais je veux savoir la raison de mon supplice. Parle.

ROUGÉ, *au milicien.*

Enlève-lui sa gandoura et mets-le au soleil.
(*Le milicien obéit*).

MAÉLIK

Tu ne sais peut-être pas toi-même... Tu n'es que l'instrument d'Allahou. Mais est-il possible qu'Allahou veuille ce qui est contraire à la justice ?

ROUGÉ, *de la véranda, au milicien.*

Vingt-cinq coups !

LE MILICIEN

Dix coups bezeff, mon commandant. A quinze, li plus rien sentir. Ça y a kif-kif fouetter vieux boabab!

ROUGÉ

J'ai dit vingt-cinq. Ce sera vingt-cinq.

MAÉLIK, *qui semble plus tragiquement torturé par le mystère de son châtiment que par l'imminence du supplice.*

Ta justice est-elle donc celle d'Iblis ? Ou de quelque démon blanc ? D'où vient-elle ? Que veut-elle ? Ah, si tu le sais, réponds-moi... Tu es là, qui me regardes sans paroles, comme ceux qui marchent en dormant ? M'entends-tu ? Parle ? Éveille-toi !

ROUGÉ, *qui ne semblait pas entendre Maélik, tressaille, puis, au milicien :*

Commence !

(*Le milicien lève sa chicotte et se prépare à frapper.*)

MAÉLIK

Pourquoi ? Pourquoi ?

RIDEAU

ACTE III

Même lieu, le soir. On a enlevé les hamacs. La scène n'est éclairée que par un photophore posé sur la table. Faible lueur dans les habitations, à droite et à gauche. Une traînée de lune descend obliquement sur l'espace défriché, sans entamer l'obscurité compacte de la forêt.

SCÈNE I

ROUGE, MADAME LE CORMIER

(Rougé est seul en scène. Il se promène, allume une cigarette, scrute la nuit au dehors, règle la flamme du photophore, va pour rentrer chez lui, se ravise et recommence sa promenade. On le devine misérablement accablé par sa solitude. Il s'approche de la porte de gauche et écoute un instant, puis appelle à mi-voix.)

ROUGÉ

Le Cormier, vous êtes là ?

MADAME LE CORMIER, *paraissant.*

Non, mon mari est sorti.

ROUGÉ

Où est-il?

MADAME LE CORMIER

Il se promène avec monsieur Préfailles.

ROUGÉ

Ah? (*Elle se retire.*) Vous... vous me laissez seul?

MADAME LE CORMIER, *avec mépris.*

Oui... Quoique je comprenne parfaitement qu'aujourd'hui, la solitude vous soit insupportable.

ROUGÉ

Insupportable?

MADAME LE CORMIER

Parce que c'est une fausse solitude. Elle est sans doute peuplée de fantômes que je ne voudrais pas avoir vus. Un homme comme vous ne doit plus pouvoir être vraiment seul, sans souvenirs écrasants, sans remords. Vous serez pourtant seul, d'ici peu.

ROUGÉ, *angoissé.*

Vous voulez partir?

MADAME LE CORMIER

Je partirais à l'instant même, si je le pouvais.

ROUGÉ

Vous allez demander... à changer de poste?

MADAME LE CORMIER

N'en doutez pas.

(*Elle se retire de nouveau.*)

ROUGÉ

Bien. (*Il la retient par le bras.*) Dites-moi... Vous vous croyez irréprochable, n'est-ce pas?

MADAME LE CORMIER

Non, Monsieur.

ROUGÉ

Vous vous croyez juste, en tous cas?

MADAME LE CORMIER

Non, Monsieur.

ROUGÉ

Enfin, vous vivez sans remords, sans fantômes, comme vous dites?

MADAME CORMIER

Oui.

ROUGÉ

Qui sait, pourtant, si vous n'avez pas involontairement commis un crime plus grave que celui que vous me reprochez? Qui sait si vous n'avez pas injustement infligé la torture et la mort?

MADAME LE CORMIER

A qui?

ROUGÉ

Avez-vous jamais donné son véritable nom au mal dont souffre votre mère?

MADAME LE CORMIER

Que voulez-vous dire ? Elle a des crises d'angine de poitrine. Je le sais.

ROUGÉ

Des bêtises ! Sa maladie s'appelle séparation. Elle meurt de ne plus vous avoir auprès d'elle.

MADAME LE CORMIER, *saisie.*

Non, non !

ROUGÉ

Votre mari en est convenu devant moi. Vous l'avez condamnée à mort, en l'abandonnant pour suivre l'homme que vous aimiez !

MADAME CORMIER, *révoltée.*

C'est hideux, ce que vous faites-là ! Vous essayez de déposer votre fardeau sur mes épaules, pour vous sentir moins misérable !

ROUGÉ

J'ai seulement voulu vous montrer qu'aucun être, même le plus pur, même le plus aimant, ne peut éviter de commettre l'injustice. Il n'y a pas de justice absolue. Nous appelons justice notre passion la plus forte.

MADAME LE CORMIER, *hautaine.*

Monsieur Rougé, je vous ai blessé, tantôt, en compatissant à vos souffrances. Ne craignez rien : vous ne risquez plus d'être importuné par ma pitié.

ROUGÉ, *avec une émotion contenue.*

Et ce soir, peut-être, je ne l'aurais pas repoussée.

MADAME LE CORMIER

Trop tard.

(*Elle rentre et ferme la porte. Il se dirige vers la droite.*)

SCÈNE II

ROUGÉ, L'ALMAMY, UNE CAPTIVE.

(Au moment où Rougé va rentrer chez lui, l'Almamy paraît sur le seuil de la véranda. Il est souriant, affable. Une captive le suit, porteuse d'une calebasse de riz et de six poulets.)

ROUGÉ, *avec rudesse.*

Qu'est-ce que tu veux, Almamy ?

L'ALMAMY, *entrant et saluant.*

Te remercier, ô généreux ! Grâce à toi, mon ennemi est abattu. Je ne dis pas que je n'aurais pas mieux aimé le voir sur une croix, à l'entrée du village. Mais la chicotte, c'est bien aussi. Avant six mois, il ne pourra pas sortir de sa case. Ses partisans vont devenir les miens. Et je lui rachèterai quelques femmes à bon prix. (*Riant.*) Que ferait-il d'un harem, à présent, ce bœuf écorché ? (*Faisant signe à la captive qui présente les cadeaux.*) Commandant, accepte ce riz et ces poules. C'est un ami, un sûr ami qui te les offre.

LA CAPTIVE, *faisant claquer sa langue.*

Yam, Yam !

ROUGÉ, *avec une colère sans éclats.*

Écoute-moi bien, Almamy. Si dans dix secondes, toi, ton riz, tes poules et ta bonne femme n'avez pas disparu, je te fais fustiger. Tu as compris ? (*La captive qui a compris la première, se sauve en courant. L'Almamy reste immobile, les traits figés dans une grimace de surprise. Rougé répète.*) Tu as compris ?

L'ALMAMY

Parfaitement. (*Il sort et s'éloigne, aussi vite que sa dignité le lui permet. A distance, se retournant, geignard.*) Non, je n'ai pas compris ! Qui comprendra jamais les manières des blancs ?

(*Il disparaît à droite. Rougé rentre chez lui.*)

SCÈNE III

FATIMATA, MADAME LE CORMIER

(*Fatimata paraît sur le sentier à gauche et s'arrête, hésitante, sur le seuil de la véranda. Elle est presque blanche, à peine ambrée ; elle porte des cercles d'argent aux poignets et aux chevilles et se drape dans une sorte de toge d'un jaune d'or. Elle entre à pas furtifs, va écouter à la porte de Rougé,*

puis traverse et vient gratter à la porte de Mme Le Cormier.)

MADAME LE CORMIER, *entr'ouvrant la porte.*

Qui est là ?

FATIMATA, *timidement.*

C'est moi, Fatimata... L'épouse de Maélik peut-elle encore entrer ici ?

MADAME LE CORMIER, *venant à elle.*

Certes, Fatimata. Mon mari et moi sommes étrangers à ce qui s'est passé aujourd'hui. Je tiens à ce que Maélik le sache.

FATIMATA

Il le sait... Autrement, m'aurait-il envoyée vers toi ?

MADAME LE CORMIER, *bas.*

Que puis-je faire pour lui ?

FATIMATA, *à genoux devant elle, pleurant.*

Ah ! maîtresse, mon chef, qui poursuit seul vingt pillards dans la brousse... mon vaillant, mon glorieux est étendu sur le sol, comme un lion blessé ! Mon intrépide, qui regardera fièrement devant lui, quand Allahou lui enverra son ange funèbre, gémit comme une source... Il est une source, en vérité... Son corps fier est une source rouge !... Oh, mon ami tout sanglant, mon bel arbre dépouillé de son écorce ! Il touche la terre pour apaiser sa fièvre,

mais la terre lui est de feu... J'ai baigné d'eau ses chairs... L'eau lui est de feu... J'ai posé sur ses blessures les feuilles fraîches du dioubabé... Rien n'a pu calmer ses souffrances... Alors, il m'a dit : « Fatimata, va trouver la femme blanche... Elle connaît les remèdes... Elle seule peut me soulager... Supplie-la de venir. »

MADAME LE CORMIER, *se levant.*

J'irai... J'irai certainement.

FATIMATA, *lui baisant la main.*

Merci, ô très honorée. Qu'Allahou te récompense!

MADAME LE CORMIER, *réfléchissant.*

Seulement...

FATIMATA

Quoi, maîtresse ?

MADAME LE CORMIER, *bas.*

Écoute-moi bien, Fatimata... Personne, au village, ne doit savoir que je suis allée chez vous.

FATIMATA

Pourquoi, maîtresse ?

MADAME LE CORMIER, *même jeu.*

Parce que si notre chef apprenait que j'ai soigné l'homme qu'il vient de punir... il serait en colère contre mon mari... Peux-tu comprendre cela ?

FATIMATA

Oui, maîtresse, j'ai bien compris.

MADAME LE CORMIER

Alors, tu me promets le secret?

FATIMATA

Oui, maîtresse... sur le Coran !

MADAME LE CORMIER

Eh bien, rentre chez toi... Je vais prendre des médicaments et je te suis... (*Fatimata lui baise la main.*) C'est curieux, on n'entend pas le tam-tam, ce soir.

FATIMATA, *sortant.*

Les méchants seuls auraient le cœur à la danse, maîtresse. Tous les bons pleurent.

(*Elle s'éloigne rapidement par la gauche.*)

SCÈNE IV

MADAME LE CORMIER, ROUGÉ

(Madame Le Cormier rentre chez elle et reparaît aussitôt, portant une boîte de pharmacie. Elle va sortir de la véranda, mais Rougé se montre sur le seuil de son logement. Il fume.)

ROUGÉ

Tiens, vous sortez, à cette heure ? Où allez-vous donc ?

MADAME LE CORMIER

Au village.

ROUGÉ

Pourquoi faire?

MADAME LE CORMIER, *embarrassée.*

On est venu me chercher à l'instant... La mère de ce petit esclave à qui l'Almamy a décoché une flèche ce matin... Il souffre atrocement, paraît-il... Je vais voir si on peut le soulager.

ROUGÉ

Bien... Bien... Voulez-vous un de mes miliciens pour vous accompagner?

MADAME LE CORMIER, *vivement.*

Oh, c'est inutile. Merci.

ROUGÉ

En ce cas, bonsoir.

(*Madame Le Cormier sort vivement, sans répondre et disparaît sur le sentier.*)

SCÈNE V

ROUGÉ, PRÉFAILLES, LE CORMIER

(*Rougé s'étend sur une chaise longue et fume. Bruit de voix à droite. Préfailles et Le Cormier passent en causant et entrent.*)

ROUGÉ, *se levant.*

Vous avez fait une longue promenade, monsieur l'administrateur ?

PRÉFAILLES, *l'observant.*

Nous avons traversé le village et contourné le marigot.

ROUGÉ, *que gêne le regard également insistant de Le Cormier.*

Le Cormier, allez donc dire aux miliciens de surveiller un peu mieux les abords de la résidence. L'Almamy est entré tout à l'heure sans se faire annoncer. N'importe quel nègre pénètre ici comme chez lui.

(*Le Cormier sort sans répondre.*)

SCÈNE VI

ROUGÉ, PRÉFAILLES, puis LE MILICIEN, un instant.

ROUGÉ, *avec une feinte aisance.*

Fumez-vous ?

PRÉFAILLES, *qui se promène de long en large.*

Non, merci. (*Debout devant Rougé.*) Mon cher résident, je ne suis pas ici dans l'exercice de mes fonctions, vous le savez... Il ne m'appartient ni de critiquer, ni de juger vos actes... Ne prenez donc pas ce que je vais vous dire comme une réprimande, comme une semonce hiérarchique, mais voyez plu-

tôt dans mes questions le besoin de savoir, de comprendre, d'être délivré d'une angoisse... Après le supplice de ce chef, je me suis renseigné ; j'ai causé avec votre subordonné, avec les noirs et j'ai acquis la certitude que ce Maélik a été puni à tort... Jusqu'ici, rien d'inexplicable ; ce ne serait pas la première fois qu'un Almamy roule son résident... Mais ce qui est plus troublant, c'est que, des circonstances particulières de l'incident, il ressort nettement ceci : vous ne pouviez pas ignorer que Maélik fût innocent. Il y a là une évidence... N'importe qui l'aurait reconnue, à plus forte raison un vieil Africain comme vous... Alors ?

ROUGÉ

Mon cher administrateur, comme vous le disiez tout à l'heure, je ne vous dois aucun compte de mes actes, et je pourrais me dispenser de vous répondre... Mais il m'est agréable de vous expliquer, à vous, ma conduite. Vous avez deviné la vérité. Je savais que Maélik était innocent.

PRÉFAILLES, *sursautant.*

Pourquoi diable avoir démoli cet homme à coups de chicotte ?

ROUGÉ

C'est la révélation de votre identité qui m'a replongé dans ce tourbillon de fureur et d'injustice, d'où je réussis quelquefois à émerger.

PRÉFAILLES

Vous plaisantez ?

ROUGÉ

Si vous n'aviez jamais posé le pied sur la terre d'Afrique, Maélik n'aurait même pas été en prison. Le vrai coupable serait puni. Je serais un autre homme, un homme comme vous, qui pèse confortablement le bien et le mal, un homme que tourmente encore, après quatre jours, le meurtre nécessaire d'un porteur Bambara.

PRÉFAILLES, *irrité.*

Quel rapport peut-il y avoir entre ma présence, mon existence et les cruautés d'un alcoolique ou d'un déséquilibré ?

ROUGÉ

Quel rapport ? Oh, vous allez le comprendre tout de suite. Il y a quinze ans, pendant que vous étiez résident à Grand-Bassam, il y avait dans le haut pays, au bord de la Comoé, une modeste factorerie... un simple comptoir... Là, dans une paillotte enfouie sous les verdures écrasantes, sans autre spectacle à contempler que la coulée de plomb de la rivière éternellement déserte, vivait un blanc... l'agent d'une compagnie coloniale pour l'exploitation du caoutchouc... Ce blanc, c'était moi.

PRÉFAILLES, *dans une stupéfaction mélangée d'effroi.*

Vous dites ?... C'est comme un mauvais rêve où j'entre tout éveillé... Vous prétendez que l'agent 17... c'était vous ?

ROUGÉ

Vous vous rappelez encore le chiffre qui me servait de nom... Parfait. Ce blanc était seul, inexpérimenté, mais plein de courage et de volonté... Oui, j'étais alors ce que Le Cormier est aujourd'hui... Et malgré les noirs hostiles, l'effroyable solitude, les ténèbres fiévreuses de la forêt, malgré les autres ténèbres plus accablantes encore de la trop grande lumière sur le fleuve, je faisais bravement tout mon devoir... Malheureusement, la compagnie n'était pas assez puissante pour soutenir efficacement ses agents... et le succès de leurs efforts, leur existence même, dépendait en réalité du bon ou du mauvais vouloir des fonctionnaires de Grand-Bassam... (*Une pause.*) Or, vous rappelez-vous qu'au temps dont je vous parle, il se trouva un résident assez lâche pour faire du plus isolé, du plus abandonné de ces agents, sa victime et pour le torturer ? Torture prudente, impunissable, puisque quatre cents kilomètres, quatre cents mornes et pesants kilomètres d'eau séparaient les deux hommes ? Dites, vous souvenez-vous ?

PRÉFAILLES, *sans voix.*

Ce fut une grande infamie... la grande infamie de mon existence.

ROUGÉ

Plus grande encore que vous ne l'imaginez... Ah ! vous auriez frémi de joie, si vous aviez pu contempler le succès de vos tracasseries... Ce furent d'abord les chefs du pays, qu'un mot d'ordre sour-

nois avait excités contre moi et qui me tendaient des guet-apens... Puis, il y eut votre lettre... Une de vos meilleures farces, n'est-ce pas ?... Vous m'écriviez qu'un grand chef, ami de la France, avait à me proposer une affaire intéressant ma compagnie... Il fallait me rendre immédiatement sur son territoire. Je partais, je faisais quatre épuisantes journées de forêt, sur cet humus noir qui sue la fièvre et j'arrivais, grelottant, chez un nègre ridicule, coiffé d'un casque de pompier, qui me proposait de me vendre toute l'Afrique pour une barrique de rhum. C'était fort drôle, n'est-ce pas ?

PRÉFAILLES, *la tête dans ses mains.*

Pardon !

ROUGÉ

Et le reste !... Ce martyre perpétuel, où rien n'était trop petit, trop stupide pour m'être infligé ! Vous égariez ma correspondance... Comme vous aviez le contrôle des convois de vivres et que vous saviez par notre concessionnaire, que je ne pouvais pas manger de pruneaux, vous me faisiez envoyer caisse de pruneaux sur caisse de pruneaux... Pendant six mois, malgré mes lettres, mes réclamations, je n'ai reçu que des pruneaux !... Très drôle, ça aussi ! Vous deviez vous tordre de rire, dans votre résidence, au bord de la mer !... Et la quinine ? Impossible d'en avoir ! Vous me faisiez envoyer du sucre en poudre à la place ! Du sucre en poudre ! Ah !... et j'avais des accès tous les soirs !

PRÉFAILLES, *bouleversé.*

Je me rappelle ! J'avoue !

ROUGÉ, *avec désespoir.*

Et l'histoire du lit, vous la rappelez-vous ?... A force de coucher sur des planches, j'avais les reins brisés. Je ne pouvais plus me tenir debout... Alors, j'avais supplié qu'on m'envoyât un lit... Je l'ai attendu des mois, avec des hallucinations de désir à l'approche de chaque convoi... Et quand, enfin, j'ai reçu le précieux colis... c'était un lit d'enfant... Vous aviez fait mettre un lit d'enfant !

PRÉFAILLES

Pourquoi ne me punissez-vous pas ? Je vous jure que si je vous voyais prendre un revolver et m'ajuster, je ne chercherais pas à me défendre.

ROUGÉ

Il y a longtemps que je ne vous hais plus... (*Un silence.*) Après deux ans de ce supplice, j'étais à moitié fou de rage... J'avais beau dénoncer vos machinations à ma compagnie, entasser les faits, on ne me croyait pas... Je n'avais pas de preuves contre vous... On crut d'abord à des erreurs, à des coïncidences, puis à des inventions. Ils m'ont conseillé le calme et la sobriété !... Ils m'ont réprimandé !... Et comme je ne me taisais pas, comme j'accusais toujours, ils m'ont mis à pied... Le saviez-vous cela ?

PRÉFAILLES, *balbutiant.*

Je croyais... que vous aviez démissionné... Raison de santé.

ROUGÉ

Non... Ils m'ont chassé, prétendant que l'alcool me faisait perdre la tête !... Je crois vous en avoir assez dit pour vous faire deviner quelle a été ma vie, depuis quinze ans.

PRÉFAILLES

Une vie de vengeance, n'est-ce pas ?

ROUGÉ

Ce ne fut pas précisément de la vengeance... J'avais subi un profond retournement de toute ma nature... Ces deux années d'injustice avaient mis en moi l'amour et la volonté de l'injustice. Je ne compris pas, d'abord, pourquoi j'entrai dans l'administration. Je le sais, aujourd'hui. Ce fut pour appliquer la loi que j'avais subie... Pour disposer d'une parcelle d'autorité, pour pouvoir faire le mal injustement. Vengeance ? Non pas. Je me serais vengé sur vous... et j'avais dépassé la haine d'un homme. C'était quelque chose de plus fort que la vengeance... A chaque punition que j'infligeais, c'était comme une détente furieuse, une décharge de tout mon être... Eh bien, j'ai vécu pour ces spasmes de l'âme. Je me suis nourri de ces réserves de force mauvaise. J'y ai trouvé les délices les plus sombres, les seules délices de mon existence. Vous savez, maintenant, pourquoi j'ai châtié Maélik. (*Un silence. Préfailles se tait, le visage dans les mains.*) A mon tour de savoir. Pourquoi m'avez-vous torturé ?

PRÉFAILLES, *cherchant sa pensée.*

Je n'étais pas un homme cruel. Non. Mes administrés me trouvaient juste. Rien de ce qui m'approchait n'avait à souffrir de moi. Mais j'étais un homme jeune et enivré de sa jeunesse... Je crois que ce fut une plaisanterie féroce, une farce, que les circonstances rendirent abominable. (*Un silence.*) Ou alors, l'Afrique, peut-être. Il y en a que ce pays attaque dès les premières semaines. Cette coulée de jours vides, nécessairement pareils, embrasés d'une même flamme... Voilà ce qui nous perd... Au milieu de ce désert, un vent de rage vous tord brusquement... Faire souffrir. Il faut faire souffrir ! On ne raisonne plus, on ne pense plus... Cette obscurité dont vous parliez, l'obscurité de la trop grande lumière, vous en empêche... Des ténèbres de feu vous aveuglent. A qui, à quoi se raccrocher, quand seule, la bestiale grimace noire nous environne ? Et qui sait même si ce n'est pas l'âme noire qui nous souffle ses obsessions ? Par moments, on se sent animé des volontés absurdes que les nègres prêtent à leurs fétiches. On dirait que l'idée diabolique de choisir le plus déshérité, le plus perdu de mes compatriotes et de le persécuter, me fut dictée par un de leurs informes génies. Quel cauchemar !

ROUGÉ, *à mi-voix.*

Non, non, pas un cauchemar, mais la très dure, la très juste réalité.

PRÉFAILLES

Cauchemar ou réalité, j'en suis sorti transformé. Toute votre existence, disiez-vous, a pivoté sur

ces deux années d'injustice ; la mienne aussi. Je me suis retrouvé un homme dégrisé, épouvanté de lui-même et tourmenté par le remords. Vous aviez disparu de la colonie. Alors, ce sont d'autres hommes que j'ai secourus, protégés, au hasard. Je crois que ce tardif amour du bien, dont personne, jusqu'ici, n'a connu la cause véritable, a favorisé mon avancement. De cela aussi, je vous demande pardon.

ROUGÉ

Vous me permettrez de le trouver un peu ridicule, ce tardif amour du bien !

PRÉFAILLES

Ridicule ? Je ne comprends pas.

ROUGÉ

Cette volonté du mal et de l'injustice, que vous considérez comme une perversion, elle est normale. Elle est la loi de l'homme et peut-être de l'univers... C'est le désir de la justice, qui est exceptionnel et monstrueux.

PRÉFAILLES

Allons donc ! Trouvez-moi un être à l'âme saine qui ne le porte pas en lui, ce désir de la justice !

ROUGÉ

Quelle preuve tirer de là ? Il n'y a pas un être, non plus, qui ne porte en lui le désir de l'éternité... Cela ne suffit pas à prouver la survivance.

PRÉFAILLES

La justice n'a pas besoin de preuves.

ROUGÉ

La justice? Mais cela n'existe pas, la justice... C'est une idée d'homme, une petite idée d'homme. Ce n'est pas une réalité... Voyez, au contraire, combien vivante et inextinguible est l'injustice !... Quel ressort, quel rebondissement elle a !... Voyez quelle lourde et longue chaîne de maux a pu forger un seul acte injuste, le vôtre ! Parce que cette tentation du mal vous a visité jadis, il a fallu que je subisse deux ans de tortures et qu'à mon tour, j'en inflige de pareilles à d'autres hommes, dont vous ne soupçonnez pas l'existence... Songez qu'aujourd'hui encore, après quinze ans écoulés, il a fallu qu'un nouvel anneau fût ajouté à cette chaîne et que Maélik fût supplicié, à cause de vous !

PRÉFAILLES, *très ému.*

Rougé, puisque le hasard nous a réunis, nous qui sommes aux deux bouts de la chaîne, comme vous dites, promettez-moi que nous la briserons. (*Il lui prend les mains.*) Promettez-moi que vous vous efforcerez de tarir cette source d'injustice que j'ai fait jaillir en vous... On le peut, je vous l'assure.

ROUGÉ

Même si je vous promettais d'essayer, je n'engagerais que moi seul... Mais les autres ?

PRÉFAILLES

Quels autres ?

ROUGÉ

Tous ceux qu'au cours de ma vie, j'ai traités injustement... Qui sait si, à leur tour, ils ne se sont pas vengés sur d'autres ? Et ces autres, sur d'autres encore ?... Allez, une fois la source d'injustice libérée parmi les hommes, nul ne peut savoir jusqu'où elle est capable de couler... Nul, surtout, ne peut prétendre l'assécher ! (*Ici, on entend, venant du village, le son rauque et désespéré de la trompe en corne de bœuf, deux ou trois plaintes graves et mystérieuses qui traversent la nuit, puis il se fait un grand silence. Les deux hommes se taisent et scrutent l'obscurité.*) C'est singulier.

PRÉFAILLES

Est-ce qu'ils ont l'habitude de faire tam-tam, à cette heure ?

ROUGÉ

Non... D'ailleurs, ce n'est pas le bruit du tam-tam. (*Il appelle à gauche, par-dessus la clôture.*) Moussa !

LE MILICIEN, *paraissant.*

Commandant ?

ROUGÉ

As-tu vu rentrer madame Le Cormier ?

LE MILICIEN

Non, commandant.

ROUGÉ

C'est bien.

(*Le milicien disparaît.*)

PRÉFAILLES

Elle est donc sortie ?

ROUGÉ

Oui, on est venu la chercher pour un blessé.

PRÉFAILLES

Elle n'a pas d'ennemis, au village ?

ROUGÉ

Non... Pourquoi cette question ?

PRÉFAILLES

Vous paraissez inquiet.

ROUGÉ

Je n'ai certes aucun motif de l'être. Pourtant...

PRÉFAILLES

Pourtant ?

ROUGÉ, *réfléchissant.*

C'est un curieux petit être, cette madame Le Cormier... Elle veut obstinément le bien... Elle vit pour la justice...

PRÉFAILLES

Eh bien ?

ROUGÉ, *bas.*

Entre nous, c'est dangereux.

PRÉFAILLES

Dangereux ?

ROUGÉ, *même jeu.*

Vouloir le bien, c'est attirer sur soi des catastrophes.

PRÉFAILLES

Vous divaguez !

ROUGÉ

Vous n'avez pas remarqué lesquels, parmi les Africains, disparaissent les premiers ?

PRÉFAILLES

Les faibles, les malchanceux.

ROUGÉ

Ah ? Le père Méribé était-il un faible ? Le commandant Morande, un malchanceux ? Et Vissoye, du cercle de Bomaï ? Et Morel, du Borkou ? Les convaincus, les apôtres, voilà ceux que la fièvre jaune et l'hématurie enlèvent d'abord.

PRÉFAILLES

Coïncidences.

ROUGÉ

Dix coïncidences font une loi.

PRÉFAILLES

Elle serait absurde, inexplicable.

ROUGÉ

Elle l'est et plus encore que vous ne pensez, car l'amour du bien n'attire pas toujours la foudre sur soi-même, mais quelquefois sur d'autres, sur des inconnus, à l'autre bout du monde.

PRÉFAILLES, *haussant les épaules.*

Divagations ! Cette trame infernale n'existe que dans votre esprit malade !

ROUGÉ

Je vous ai entendu constater son existence il y a quelques heures.

PRÉFAILLES

Moi ?

ROUGÉ

Ne disiez-vous pas que la cause réelle de la mort de ce porteur, à qui vous avez brûlé la cervelle, c'était la tendresse, la fidèle affection avec lesquelles votre femme pense à vous ? Si elle vous détestait... ou si vous la saviez seulement indifférente, vous n'auriez pas tué cet homme.

PRÉFAILLES, *frappé.*

En effet... (*Avec angoisse.*) Mais alors, si l'amour et la bonté n'engendrent que des désastres...

ROUGÉ

La réciproque est vraie ! La haine et la cruauté préservent. Vouloir le mal écarte de soi le mal. Si nous sommes encore debout, après vingt ans

d'Afrique, vingt ans de massacres, d'épidémies, de trahisons, c'est que nous avons vécu, tous les deux, à l'ombre du mal.

PRÉFAILLES, *se ressaisissant.*

Non. Non. Il y a d'étranges hasards, mais Dieu n'est pas devenu fou. Je ne sais pas si la justice n'est qu'une idée d'homme, mais je sais que votre prétendue loi en est une... mesquine et cruelle comme l'homme !... Vous croyez arracher son secret à l'univers... et la solitude que vous interrogez vous souffle d'abjectes superstitions, des croyances nègres... Moi aussi, j'ai interrogé la solitude. Et je sais que l'univers n'a rien à nous dire sur nous-mêmes. Son secret, c'est la forêt d'où je sors. C'est le fleuve et ses bancs de sable... c'est l'immensité sauvage et sans pensée.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE CORMIER

LE CORMIER, *entre par le fond.*

Vous avez entendu, tout à l'heure ?

ROUGÉ

Oui. Vous n'avez rien remarqué d'anormal, quand vous avez traversé le village, ce soir ?

LE CORMIER

J'ai observé que les noirs, généralement si gais, si bruyants, dès que la nuit vient, étaient tristes,

silencieux. C'est assez naturel, après le traitement infligé à un homme qu'ils aiment et qu'ils respectent.

ROUGÉ

C'est tout ?

LE CORMIER

C'est tout... Mais leur tristesse a pu se changer en colère. A votre place, je ferais doubler les sentinelles, cette nuit. En cas d'attaque...

ROUGÉ, *avec impatience.*

Une attaque ?... Allons donc !... Prenez deux hommes et allez voir ce qui se passe.

LE CORMIER

Très bien.

ROUGÉ

Ah, je vous conseille de ramener votre femme.

LE CORMIER, *s'arrêtant, surpris.*

Ma femme est au village ?

ROUGÉ

Vous l'ignoriez ?... Elle est partie peu avant que vous ne rentriez.

LE CORMIER

Mais pourquoi faire ?

ROUGÉ

On est venu la chercher.

LE CORMIER

Qui ? Sous quel prétexte ?

ROUGÉ

La mère du petit esclave que l'Almamy a blessé ce matin. Elle voulait des remèdes pour son enfant.

LE CORMIER, *très ému.*

Impossible, monsieur Rougé. Impossible.

ROUGÉ

Comment ? Impossible ?

LE CORMIER

L'enfant est mort ce soir, à sept heures.

ROUGÉ

Pourtant c'est votre femme, elle-même, qui m'a dit... Ma foi, je n'y comprends rien.

LE CORMIER

Elle vous a dit que la mère de l'enfant était venue ?

ROUGÉ

Oui.

LE CORMIER

Mais vous ne l'avez pas vue ?

ROUGÉ

Je n'ai vu personne... Si je ne m'étais pas trouvé là par hasard, votre femme partait sans me prévenir.

LE CORMIER

Je ne comprends pas non plus... Je suis inquiet, monsieur Rougé... Je cours au village.

ROUGÉ

Allez... Vous êtes armé ?

LE CORMIER, *sortant rapidement.*

Oui, oui.
(*Il disparaît à gauche.*)

PRÉFAILLES

Suivons-le !

ROUGÉ

Tout à l'heure, je veux d'abord savoir... (*Il appelle à gauche, par-dessus la clôture*).
Moussa !

VOIX DU MILICIEN

Commandant ?

ROUGÉ

Viens, j'ai à te parler.

SCÈNE VIII

ROUGÉ, PRÉFAILLES, LE MILICIEN

LE MILICIEN, *entrant par le fond.*

Commandant ?

ROUGÉ

Dis-moi, Moussa, tu n'as pas quitté la résidence, ce soir ?

LE MILICIEN

Non, commandant.

ROUGÉ

Quelqu'un a dû venir chercher madame Le Cormier, il y a environ une demi-heure. Sais-tu qui ?

LE MILICIEN

Oui, commandant, Fatimata.

ROUGÉ, *très ému.*

Fatimata ?... Tu en es sûr ?... Tu l'as reconnue ?

LE MILICIEN

Oui, commandant.

ROUGÉ, *pressant.*

Prends ton fusil et cours tout droit chez Maélik... S'il y a du vilain, je te permets de cogner... Compris ?

LE MILICIEN

Oui, commandant.

(*Il sort vivement par le fond et disparaît à gauche.*)

SCÈNE IX

ROUGÉ, PRÉFAILLES

ROUGÉ, *se dirigeant vers la droite.*

Armez-vous, Préfailles, armez-vous...

PRÉFAILLES, *touchant sa ceinture.*

J'ai mon revolver.

ROUGÉ, *entrant chez lui.*

Je vais prendre le mien et nous partons.

PRÉFAILLES, *sur le seuil,*

Qui est cette Fatimata ?

ROUGÉ, *lui répondant de l'intérieur.*

C'est une des femmes de Maélik.

PRÉFAILLES

D'où vous concluez ?

ROUGÉ, *même jeu.*

Que madame Le Cormier a été attirée chez Maélik, c'est assez clair.

PRÉFAILLES

Il n'a pas de griefs contre elle... C'est sur vous seul qu'il peut chercher à se venger.

ROUGÉ, *qu'on a entendu charger son revolver, reparaît, plaçant l'arme dans sa ceinture.*

Il y a un détail que vous ignorez... Pendant son supplice, son esprit semblait souffrir plus que sa chair... Il me pressait de questions... Il voulait connaître la raison de son châtiment... Je me taisais, naturellement... et pourtant, à la fin, vaincu par la douleur, il m'a regardé longuement avec une espèce de sourire et a murmuré : « J'ai compris»... Si c'était vrai, Préfailles?... S'il avait deviné... la loi ?... S'il savait qu'il faut des innocents ?

SCÈNE X

LES MÊMES, LE FÉTICHEUR

(*On entend, tout près, les deux accords cinglants du violon du féticheur et aussitôt, sa tête apparaît, au-dessus de la clôture. Il éclate d'un rire strident et prolongé. Rougé et Préfailles ont d'abord un mouvement de recul effrayé, puis se ressaisissent.*)

ROUGÉ

C'est toi, féticheur ? Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

LE FÉTICHEUR, *entrant.*

Moi véni porter nouvelle.

ROUGÉ

Quelle nouvelle ?

LE FÉTICHEUR, *avec orgueil.*

Toi grigris n'a pas vouloir ? Goré-Goré, y en a vengé fétisseur ! Moi savé bien... Moi y en a prévenir.

ROUGÉ

Mais qu'est-il arrivé ? Parle donc !

LE FÉTICHEUR

La Madame Blanque... (*Il fait le geste de trancher une gorge.*)

ROUGÉ

Hein ?

LE FÉTICHEUR

Li nèg' y a couper cou... Moi vu tomber la tête... Rouler pa terre comme fruit pourri.

PRÉFAILLES

Ah, les bêtes sauvages ! (*A Rougé.*) Venez ! Nous abattrons ce Maélik et sa femme !

LE FÉTICHEUR, *méprisant.*

Maélik ? Peuh ! (*Fanatique.*) Ça y a Goré-Goré, qui l'a fait !

PRÉFAILLES

Venez donc !

ROUGÉ

A quoi bon ?... C'est nous qui l'avons tuée... Elle a aimé... Elle a eu pitié... même de moi !... Justice est faite.

(*Et il reste immobile, comme paralysé par sa pensée. Préfailles sort rapidement au fond, en bousculant le féticheur.*)

RIDEAU

1913-1922.

TABLE

	Pages
L'HOMME ET SES FANTÔMES.	1
A L'OMBRE DU MAL.	125

5742-7-25. — TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie

Date Due

23812

LAKE ERIE COLLEGE - LINCOLN LIBRARY

3 0356 1001 9934 8

842.
L54
A.1
V.4

23812

Lenormand
héâtre complet

AR 6 1941